This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

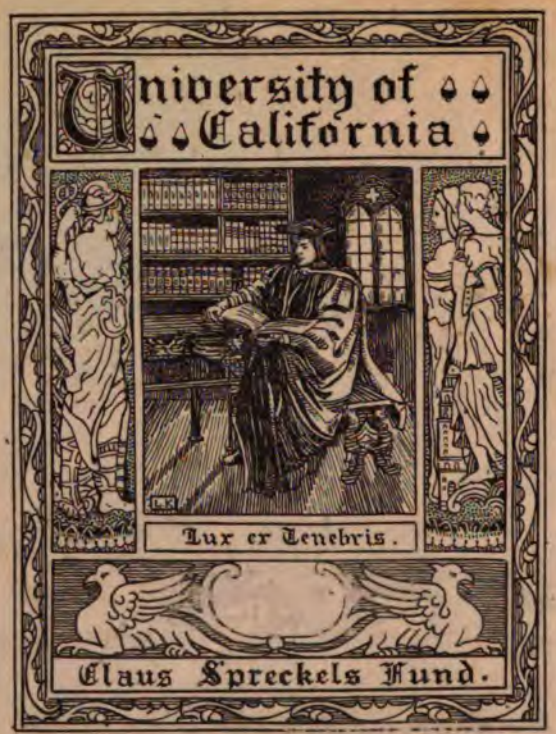
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

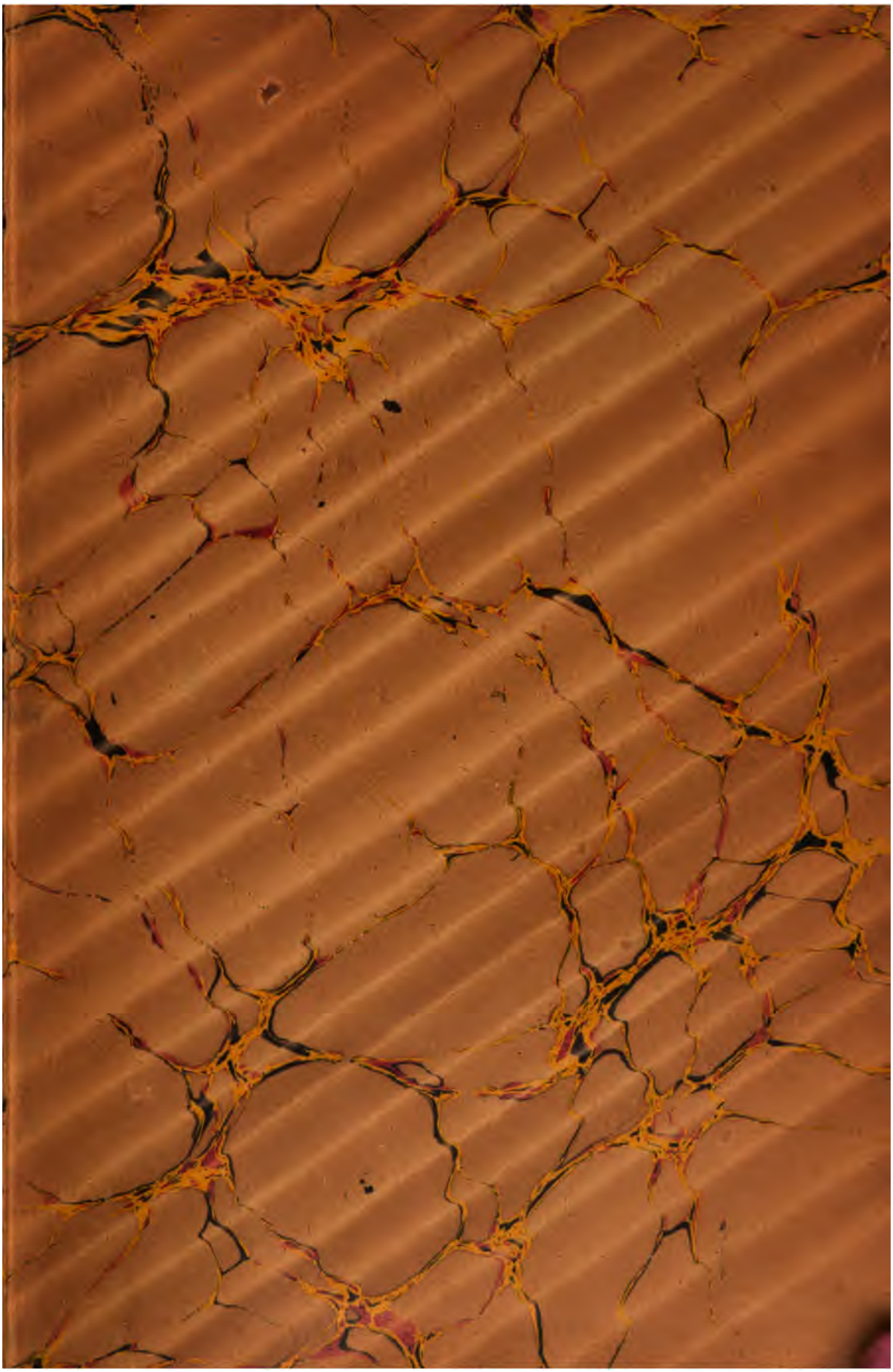
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
B 3 477 479


University of
California
Lux ex Tenebris.
Claus Spreckels Fund.



A Monsieur le Général
Commandant l'École
d'État Major
Hommage de l'Auteur
G. de Tréjid
Chef d'Escadrons au
7e Cuirassiers.

GUERRE

DE LA

SUCCESSION D'ESPAGNE

OUVRAGES

DE M. JULES D'ARGIS

LES SIX MARIAGES DE HENRI VIII

(Collection Hetzel)

SAINTE MARGUERITE D'ÉCOSSE

SOUS PRESSE

RIENS

ÉTUDE

SUR LA

GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE

CONFÉRENCES DE VERDUN

PAR

JULES D'ARGIS

VERDUN

CH. LAURENT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, ÉDITEUR

RUE DES GROS-DEGRÉS, 1

1866

ÉTUDE

SUR LA

GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE

PREMIÈRE PARTIE.

Exposé de la Question Espagnole au XVIIe siècle. — Du Traité des Pyrénées à la Paix de Ryswick. —1659-1697.

> J'ose encore appeler cette longue guerre, une guerre civile.
>
> VOLTAIRE.

> On peut dire que la succession d'Espagne fut le pivot sur lequel tourna presque tout le règne de Louis XIV. Elle occupa sa politique extérieure et ses armées pendant plus de cinquante ans; elle fit la grandeur de ses commencements et les misères de sa fin.
>
> MIGNET.

I.

La guerre, dite *de la succession d'Espagne*, eut pour objet de faire monter sur le trône de Charles-Quint (1),

(1) Empereur d'Allemagne sous le nom de Charles V, roi d'Espagne sous celui de Charles Ier. — Du mot allemand *Karl*, qui veut dire *fort*, on a fait Carolus et ensuite Charles, nom porté par un grand nombre de personnages historiques.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

après Charles II, mort en novembre 1700, le duc d'Anjou (1) petit-fils de Louis XIV. Cette guerre fut une des plus sérieuses que la France ait soutenues (2). Elle commença en Italie le 9 juillet 1701, par un avantage que le prince Eugène de Savoie obtint sur Catinat, en forçant le poste de Carpi, près du Canal Blanc, et fut terminée par la victoire de Villars à Denain, le 24 juillet 1712. La paix de Rastadt, qui la suivit, et compléta les traités d'Utrecht, fut signée par le maréchal de Villars et le prince Eugène le 6 mars 1714.

La politique constante de nos rois, depuis François Ier, avait eu pour but l'abaissement de la maison d'Autriche. Louis XIV, suivant les inspirations de Mazarin, forma, dès

(1) Monseigneur, dit le grand dauphin (dont la mort a fourni à Saint-Simon le sujet d'une de ses pages les plus piquantes), eut trois fils : le duc de Bourgogne, père de Louis XV ; le duc d'Anjou, roi d'Espagne ; le duc de Berry, qui traîna une vie obscure, mourut à 28 ans (1714), et n'est connu que pour avoir épousé Louise d'Orléans (fille du Régent), célèbre par son goût pour le plaisir, ses déplorables faiblesses, et les calomnies qui l'ont déchirée. — Le titre de duc de Berry a été funeste à la plupart de ceux qui l'ont reçu, tels que le fils du roi Jean, fait prisonnier par les Anglais avec son père à la bataille de Poitiers ; Henri III, poignardé par Jacques Clément ; le petit-fils de Louis XIV, déshonoré par sa femme ; Louis XVI, le roi martyr ; et enfin le deuxième fils de Charles X, assassiné par Louvel en 1820.

(2) Il y a trois grandes phases bien distinctes :

La première, qui commence au traité des Pyrénées (1659), et finit au traité de Ryswick (1697) ;

La deuxième, comprise entre la paix de Ryswick et la guerre (1697-1701) ;

La troisième, du commencement à la fin de la guerre (1701-1714).

Voilà pourquoi nous avons divisé ce travail en trois parties.

le commencement de son règne, le projet de ravir à cette maison la couronne d'Espagne. Le nœud des principaux événements, de 1659 à 1715, est dans cette affaire. L'union avec Marie-Thérèse (1) fut le premier pas dans cette voie (1659). Ce mariage fut le rêve du cardinal pendant quinze ans. *On promit* à l'infante une dot de 500,000 écus d'or, et on exigea d'elle, en échange de cette *promesse*, une renonciation à tous ses droits futurs sur les Etats de son père. — La dot ne fut jamais payée. — On a dit que la Renonciation ne fut prise au sérieux par personne. Philippe IV, suivant madame de Motteville, n'y attachait aucune importance; mais le caquetage des petits appartements n'est pas de l'histoire.

Rivalité de la France et de la Maison d'Autriche.

L'Europe ayant été pacifiée, au centre par le traité de Westphalie, au sud par celui des Pyrénées, au nord par ceux de Copenhague et d'Oliva, Mazarin mourut, laissant l'influence française dominante, et l'Espagne ouverte aux agressions du roi de France, jeune, puissant et passionné pour la gloire.

II.

Dès 1661, Louis entame l'affaire d'Espagne, et engage une lutte qui dure cinquante-quatre ans, pendant lesquels on voit agir, pour aider ses desseins, ou pour les traverser, les hommes d'Etat les plus habiles, et les guerriers les plus

Prétentions du roi.

(1) Bossuet a immortalisé le nom de cette princesse, en prononçant son oraison funèbre.

illustres, tels que Lionne et Jean de Witt, Condé et Guillaume III, Turenne et le prince d'Orange, Luxembourg et Montécuculli, Torcy et Heinsius, Vendôme et Eugène, Villars et Marlborough.

Le ministre Lionne, désigné par Mazarin mourant pour continuer son œuvre, entra le premier dans la lice, et fit connaître aux diverses cours les idées du Roi. Les négociations qu'il dirigea, de 1661 à 1668, furent conduites avec une habileté qui a fait de son ministère la plus belle époque de la diplomatie française.

Voici quelles étaient les prétentions qui devaient, suivant les éventualités, se restreindre ou s'étendre :

1° Dans le cas où le frêle héritier présomptif de Philippe IV (depuis Charles II) survivrait à son père, la renonciation de l'infante étant annulée par suite du non-paiement de la dot promise, le Roi, à la mort de Philippe IV, revendiquerait, du chef de sa femme, les Pays-Bas, en vertu du *droit de dévolution,* coutume du Brabant qui assurait aux enfants du premier lit, à l'exclusion de ceux du second (1), les biens de leurs parents. — C'était une coutume privée qu'on élevait, pour les besoins de la cause, à la hauteur du droit politique, et dont l'application était par conséquent fort discutable;

2° Si Carlos ne vivait pas, le Roi prétendait, comme époux de Marie-Thérèse, à la monarchie espagnole tout entière.

(1) Philippe IV épousa d'abord Elisabeth, fille de Henri IV, et sœur de Louis XIII; il en eut deux filles, dont l'aînée fut mariée à Louis XIV, son cousin germain, et la cadette à l'empereur Léopold. — Charles II était fils d'une princesse autrichienne, et d'un second lit.

La diplomatie ayant été impuissante pour faire admettre complétement ces prétentions qui menaçaient le maintien de l'équilibre continental, la question, la première hypothèse s'étant présentée, fut tranchée par le canon, et donna lieu à la guerre *pour le droit de dévolution,* que termina en 1668 le traité d'Aix-la-Chapelle. — La France garda toutes les villes conquises sur la Lys, l'Escaut et la Sambre, et ne rendit la Franche-Comté qu'après en avoir démantelé les places.

Guerre pour le droit de Dévolution.

Le Roi recommença la guerre en 1673, et gagna cette fois la Franche-Comté, Valenciennes, Condé, Bouchain, Maubeuge, Cambrai, Aire, Saint-Omer, Ypres, Poperingue, Bailleul et Cassel (Paix de Nimègue, 5 février 1679).

En 1683, nouvelle guerre contre l'Espagne, qui perd ses dernières places dans les Pays-Bas.

Le but de la guerre pour le droit de dévolution ayant été atteint, les hostilités cessèrent contre les possessions espagnoles, mais furent dirigées contre tous les alliés de l'Espagne, afin de les affaiblir, pour ne pas les trouver plus tard dans la grande lutte dont le moment approchait.

Hostilités contre d'autres puissances.

Après le traité de Ryswick, la question espagnole reparut plus grave que jamais, et entra dans une phase où se déroulèrent les événements que l'on verra dans la suite de ce travail.

III.

La conduite de Louis XIV à l'égard de l'Espagne fut-elle loyale? Fut-elle conforme aux intérêts de la France?

Quant à la première de ces questions, nous dirons que le mot *loyauté* ne doit être prononcé qu'avec une extrême réserve en politique, où il n'a pas un sens aussi absolu que dans les rapports de la vie privée. Philippe II fut-il loyal, lorsqu'il occupa Paris, Rouen et plusieurs de nos grandes villes? Lorsqu'il força les Etats de 1593 à délibérer sur l'abolition de la loi Salique, et sur l'établissement d'une dynastie nouvelle? Ne justifia-t-il pas ainsi d'avance tout roi français qui serait un jour assez fort pour imposer à l'Espagne la loi du talion?

Les vues de Louis XIV sur l'Espagne justifiées.

En ce qui concerne la seconde question, si l'on jette les yeux sur une carte, on voit l'Europe divisée naturellement en deux parties bien distinctes (l'une très-vaste, massive et compacte; l'autre beaucoup plus petite, mais ayant un climat doux et des eaux abondantes pour la fertiliser, des ports nombreux et d'un accès facile); divisée, dis-je, par une ligne qui, de la mer du Nord, remonte le cours du Rhin, passe sur la crête des Alpes, touche l'Adriatique, et se prolonge, par la chaîne de l'Hémus (les Balkans) jusqu'à la mer Noire (Pont-Euxin).

D'un côté, au sud-ouest, sont la France, l'Italie, la Grèce, l'Espagne et l'Angleterre, régions favorisées auxquelles une position unique dans le monde a été assurée par un sol

salubre et les rayons du soleil ; par l'esprit délié de leurs habitants, que la civilisation grecque, celle de Rome, et celle apportée de l'Orient par les Arabes ont formés, dans la suite des siècles, pour être les apôtres du progrès, des idées généreuses et de la liberté. Ces belles contrées, avec leurs immenses côtes festonnées par une foule de baies, de golfes et de caps, leurs mers parsemées d'îles, et l'admirable bassin de la Méditerranée, sont essentiellement maritimes et commerciales, et ont des intérêts communs qu'elles ne peuvent déserter sans commettre un suicide. Toute guerre entre elles est une guerre civile.

De l'autre côté, au nord-est de l'Europe, est un pays entièrement continental, dont les seuls points de contact avec les grandes mers sont la Baltique et le Pont-Euxin. Sur ses froides et brumeuses terres septentrionnales vivent des peuples barbares qui grelottent dans leurs glaces, et sur lesquels le soleil du midi exerce une attraction irrésistible : nous devons les refouler sans cesse au-delà des barrières que la nature a élevées pour nous garantir de leurs incursions, sous peine d'être dévorés par eux. — Leurs ancêtres ont envahi et saccagé l'empire des Césars.

Cette vérité a été comprise par les Romains et par Charlemagne, et ensuite méconnue; Charles-Quint, Louis XIV, le duc de Choiseul (par le Pacte de famille sous Louis XV), et Napoléon, y sont revenus. — Nous sommes assez heureux pour en voir aujourd'hui la pratique et les bienfaits : il a fallu, pour en venir là, bien des siècles et de sanglantes hécatombes ; mais enfin on y est arrivé, ce qui prouve la sagesse des politiques à grandes vues qui la devinèrent. Dès le XVIe siècle, la France et l'Espagne comprirent qu'elles devaient

être amies, et elles essayèrent de cimenter cette amitié par des mariages : l'on vit François Ier épouser Eléonore, sœur de Charles-Quint; Philippe II, épouser Elisabeth de France; Philippe IV, une sœur de Louis XIII; Louis XIII, Anne d'Autriche; Louis XIV, Marie-Thérèse; Charles II (après la paix de Nimègue), Marie-Louise d'Orléans (1). Mais les liens de parenté entre les souverains ne firent pas cesser les guerres entre leurs peuples.

M. Mignet a exposé très-nettement cette situation. « Il « fallait que l'un des deux Etats vainquit ou s'attachât l'autre. « L'incorporation par la conquête étant impossible, l'union « par les mariages étant éphémère, on recourut à un autre « moyen mêlé de violence et de droit, à l'établissement du « pays le plus fort dans le pays le plus faible. Ce moyen de « rétablir par un assujettissement déguisé l'accord détruit « depuis le commencement du XVIe siècle entre la France et « l'Espagne, fut alternativement tenté par les deux maisons « qui régnaient sur elles. Chacun des deux pays, dans le « moment de sa force, voulut imposer sa dynastie à l'autre « dans le moment de sa faiblesse. Philippe II l'essaya pour « le compte de l'Espagne pendant les troubles de la Ligue, « lorsque la branche de Valois disparut; et Louis XIV l'ac- « complit pour le compte de la France, lorsque la postérité « masculine de Charles-Quint s'éteignit.

« Le droit du sang servit de prétexte. Philippe II invoqua

(1) M. Michelet l'appelle Henriette. C'était une femme gracieuse, d'un esprit vif et charmant, fort bien faite, et très-capable de donner des héritiers à son mari; — il aurait fallu un miracle, qu'on sollicita par des prières publiques et un auto-da-fé; mais le ciel ne se laissa pas fléchir.

« ce droit, malgré la loi fondamentale de la monarchie fran-
« çaise qui ne permettait pas aux femmes ni à leurs descen-
« dants de monter sur le trône : il voulut la violer par une
« révolution. Louis XIV l'invoqua à son tour, malgré deux
« renonciations formelles que son père et lui avaient faites
« au bénéfice de la loi espagnole : il les viola par la victoire.

« Ainsi, des deux côtés il y eut poursuite du même but,
« emploi du même moyen, rencontre de grands obstacles.
« D'où vient qu'il y eut échec d'un côté, et succès de l'au-
« tre (1) ? » — Louis XIV fut le plus habile et le plus fort : voilà tout.

IV.

Intérêt que présente la question espagnole.

Les documents authentiques abondent sur la fin du XVIIe siècle et les quatorze premières années du XVIIIe (2). Ils permettent de suivre pas à pas et à la fois les travaux secrets dans toutes les chancelleries, et les opérations des armées sur tous les théâtres où la guerre fut successivement portée, en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Espagne, en Alsace, en Flandre et presque aux portes de Paris; de voir jouer à Saint-Germain et ensuite à Versailles, à Madrid, à Londres, à Vienne et à La Haye tous les ressorts de la grande politique, dont le jeu est souvent entravé par des influences

(1) Négociations relatives à la succession d'Espagne. Introduction, p. 2.

(2) On trouve à la fin de ce travail la liste des ouvrages à consulter.

d'antichambre, de confessionnal ou d'alcôve : ils mettent à nu les vastes desseins et les intrigues mesquines, les hommes supérieurs et les petits, les héros et les comparses, les géants et les pygmées, Nestor et Cassandre, Achille et Thersite (car Dieu, pour nous instruire, sème les contrastes à travers les hommes et les choses) ; les haines des nations coalisées contre la grandeur démesurée de la France en 1701, semblables à celles qui se produiront cent ans plus tard pour une cause pareille ; les fautes et les malheurs d'un vieux roi qui expie cruellement son orgueil, son ambition et ses succès. La France et son souverain sont près de succomber sous les coups dont les accablent la guerre et tous les fléaux de la nature, lorsqu'enfin, après tant d'épreuves, un sourire de la fortune tempère ses rigueurs, tire de l'abîme les trônes des deux fils de saint Louis et les raffermit. — N'y a-t-il pas là un tableau plein d'intérêt pour notre patriotisme ?

V.

Charles-Quint et les princes de son sang.

Rappelons ce que fut la monarchie espagnole sous Charles-Quint, et ensuite sous les princes de son sang. Nous avons, dans un autre de nos ouvrages (1), fait de cet homme extraordinaire une appréciation que nous ne croyons pas devoir changer, après de nouvelles études.

Charles-Quint (1516-1556) restera entouré d'une prestigieuse auréole par l'immensité de ses possessions, de ses

(1) *Les Six Mariages de Henri VIII.* — Collection Hetzel.

entreprises et de ses desseins, sa lutte heureuse avec François Ier, sa hauteur envers le pape, son adresse opiniâtre contre la Réforme, son infatigable activité, son labeur incessant, ses plans stratégiques, son génie doué de toutes les aptitudes pour subjuguer les hommes; mais s'il sut forcer l'admiration, il ne se concilia jamais l'amour. Ses sujets espagnols lui reprochèrent sa naissance en Flandre, son sang germanique, sa prédilection pour le français qu'il parla jusqu'à l'âge de vingt ans, sa lenteur à se rendre parmi eux et à étudier leur langue harmonieuse. Il ne vit dans la Péninsule qu'un instrument, un levier, un ressort de la grande machine que faisaient jouer ses mains puissantes. Il ignora que cette terre ne demandait qu'à être remuée pour produire abondamment les fruits, les moissons et les métaux qu'elle recouvre; que des routes et des canaux lui donneraient la vie et l'opulence. Il n'y versa, pour la féconder, aucune parcelle des richesses du Nouveau-Monde, qui ne lui servirent qu'à vaincre d'autres pays ou à les acheter. Il prit à tâche d'empêcher, de retarder et d'annuler les réunions des Cortès; d'amoindrir les fueros des provinces, les juntes locales, les franchises des communes, les priviléges des villes, les libertés individuelles; d'étendre sur la Catalogne, l'Aragon, l'Andalousie, les Castilles, l'Estrémadure, Léon, la Galice, les Asturies et la Navarre, sur toutes les têtes, comme sur tout le territoire, de Bilbao à Gibraltar, et d'Alicante à la Corogne, le niveau d'une soumission aveugle et d'une énervante fiscalité.

Charles-Quint (1516-1556.)

S'il récompensa magnifiquement quelques-uns de ses serviteurs, il fut ingrat envers ceux auxquels il devait le plus. Cortez, pour arriver jusqu'à lui, après avoir détrôné Montézuma, fut obligé de faire une trouée dans l'épais cortége formé

par la féodalité allemande et la grandesse, se posa fièrement et lui dit : « Cet homme que repoussent vos gardes, et que « vous ne connaissez pas, est celui qui vous a donné plus « d'Etats que vos pères ne vous ont laissé de villes. »

Quel était le bilan général de Charles-Quint en 1555? L'Espagne appauvrie et dépeuplée, les Pays-Bas révoltés, un grand nombre de villes impériales ayant secoué le joug et gagnées à Luther, les autres frémissantes; l'Italie menacée par le duc de Guise, l'Afrique par les Turcs; la haine de Henri II, du pape Paul IV, de la plupart des princes italiens, et de l'Angleterre : comme compensation, il est vrai, le Mexique et le Pérou permettant de rapprocher par un ciment d'or les parties qui se disjoignaient de cette Babel aux proportions jusqu'alors inconnues, mais la dureté des conquérants envoyant au Nouveau-Monde, en échange de ses trésors, les ferments de révolte qui devaient l'exciter à se séparer un jour d'une mère-patrie avare et cruelle.

Les courses continuelles de l'empereur et roi attestent qu'il s'efforçait d'acquérir l'ubiquité, pour multiplier sa présence au milieu de populations si éloignées les unes des autres. La difficulté de les régir augmentait par la distance, comme la lourdeur d'un poids au bout d'un levier trop long. La politique générale, le maintien dans le devoir de tant de sujets récalcitrants, la direction de tant d'agents infidèles ou médiocres prenaient tous ses soins; il n'en restait rien pour le bonheur des peuples. — La gloire couvait le marasme.

Tel fut l'héritage que recueillit Philippe II.

VI.

Philippe II (1557-1598).

Le nouveau possesseur de l'Espagne et des Indes fut acclamé avec enthousiasme par son royaume, qui espéra trouver en lui un maître plus paternel que le fils de Jeanne la Folle. Les hommes, passionnés pour l'inconnu qu'ils embellissent de leurs espérances, saluent toujours ainsi l'aurore d'un règne.

Nous peindrons Philippe II par quelques traits saillants.

On s'accorde à dire que, lors de son union avec Marie de Portugal, sa première femme, il était lié par un mariage secret à dona Isabella Osorio. Plus tard, on lui reprocha la mort de son fils don Carlos, l'empoisonnement d Isabelle de France, la séduction d'une jeune fille qu'il rendit mère et fit épouser de force au prince d'Ascoli; ses amours avec la femme de son favori Ruy Gomez, son acharnement contre Antonio Perès, dont il avait armé la main contre Escovédo. Si, à ces taches de sa vie privée, on joint les iniquités publiques; sa bravoure douteuse, car il ne se montra, ni à Mülhberg à côté du duc d'Albe, ni à Saint-Quentin à côté de Philibert de Savoie, ni à Gravelines à côté du comte d'Egmont, ni à Lépante à côté de don Juan d'Autriche et d'Alexandre Farnèse, ni sur l'Armada décorée par lui du nom d'Invincible, qui portait à la mer un défi dont la tempête et les brûlots anglais punirent l'insolence; la conspiration tramée en 1564 contre le Béarn, pour enlever Jeanne de Navarre, la faire condamner par les inquisiteurs et lui voler son royaume; sa

politique tortueuse et impitoyable, ses sujets des deux mondes pressurés; les lettres de noblesse accordées à Balthasar Gérard, l'assassin du stathouder de Hollande; l'institution dans les Flandres du *Conseil des Troubles*, dit le *Conseil de Sang;* le supplice des comtes d'Egmont et de Horn, et enfin les persécutions religieuses que tout le monde connaît, la postérité doit ajouter foi au foudroyant manifeste du prince d'Orange.

Il essaya de réaliser les plans de monarchie universelle tracés par son père; mais, avec la prétention de diriger l Europe de son cabinet, il s'y noya dans les profondeurs de sa politique. Le pâle monarque ne fut pas, comme Cromwell, malgré l'apothéose de ses panégyristes, « *capable de « tout entreprendre et de tout cacher, également actif et « infatigable dans la paix et dans la guerre, ne laissant « rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui enlever par con- « seil ou par prévoyance.* » Il tenta de fonder un empire qui étonnerait le monde par son immensité; il ne fonda que l'Escurial, cette sombre et sinistre demeure qui a l'air d'une prison. L'héritage du grand Charles s'amoindrit entre ses mains. Il ne mit à profit, ni la valeur de ses capitaines, ni les exactions de ses proconsuls; il ne tira parti, ni de la victoire de Lépante contre les Turcs, ni de celle de Saint-Quentin contre la France. La cruauté du duc d'Albe lui aliéna si bien les Pays-Bas qu'il ne put se les rattacher, même en leur envoyant, la conciliation avec Requesens, la ruse avec don Juan d'Autriche, l'habileté guerrière avec le duc Alexandre de Parme. Il épuisa ses sujets par des impôts excessifs; les décima par l'Inquisition, des campagnes lointaines, meurtrières et mal conduites, par le bannisse-

ment des Juifs et des Mores. L'Océan engloutit, avec l'Armada, une bonne part de ses trésors. Ses dettes s'élevèrent à soixante millions de ducats. Il anéantit presque entièrement le commerce maritime et la puissance coloniale de la péninsule ibérique. Son union avec les Guises et la Ligue fut si mal combinée, qu'il n'empêcha pas Henri IV, son ennemi personnel, de régner. Les Anglais lui prirent Cadix et y brûlèrent ses vaisseaux. Les sept Provinces-Unies secouèrent son joug. L'Espagne épuisée, haletante, sur laquelle il pesa pendant quarante ans, le détesta.

Son corps tomba par lambeaux, laissant jusqu'au bout son esprit lucide. Dans la dernière année de sa vie, la science humaine, en enrayant le mal, se fit complice de la mort, qui voulut, pour une expiation manifeste, venir à pas lents, sûrs, hideux et visibles. — Il mourut comme Hérode et Sylla.

Avant d'expirer, il pressentit, à la vue de son médiocre successeur, la ruine de sa maison, et versa sur elle des larmes tristement prophétiques!

VII.

Philippe III, (1598-1621.)

Philippe III fut l'unique fruit des quatre mariages de son père. Ce roi de vingt ans, sans vertus comme sans vices, abandonna le sceptre au duc de Lerma, dont la confiance royale ne fit pas un homme de génie. Barneweldt, un de ces citoyens qui honorent leur patrie, lui fit signer la fameuse convention qui consacra le principe de l'in-

dépendance des Pays-Bas, et amena le premier démembrement, suivi par tant d'autres, de la monarchie espagnole, corps gigantesque, mais composé d'éléments hétérogènes et d'une agrégation factice. A cette faute succédèrent des actes sans excuse et irrémédiables, tels que l'édit de septembre 1609, ordonnant l'expulsion immédiate des fils des Mores qui, pour rester en Espagne après les décrets de Philippe II, et leur défaite en 1570 dans les Alpuxarras, pratiquaient d'une manière ostensible le Christianisme : et ils étaient nombreux ; 120,000 dans le seul royaume de Valence! Sous prétexte que la loi de Mahomet vivait encore dans leur cœur, malgré leur abjuration apparente, et qu'ils appelaient les Berbères d'Afrique à envahir de nouveau l'Espagne, ils n'eurent qu'un délai de trois jours pour partir. Ceux qui s'obstinèrent à rester sur le sol de leur patrie d'adoption y furent traqués comme des loups, pendant que la cour dépensait un million de ducats pour les fêtes nuptiales du roi et de Marguerite d'Autriche.

De 1479 à 1609, trois millions de Juifs ou de Mores furent chassés de la Péninsule. Les Juifs emportèrent avec eux le commerce et l'industrie; les Mores la culture des sciences, les ferments de la vieille civilisation orientale, l'élégance poétique des Abencerages, l'art de tapisser de dentelles de marbre des palais comme celui de l'Alhambra, et de couvrir la terre de riches moissons.

Si l'on observe que la colonisation de l'Amérique, les bûchers des inquisiteurs et la guerre firent un nombre au moins égal de victimes, on ne s'étonnera pas de voir la population réduite, sous Chrrles II, à six millions d'habitants.

VIII.

Le duc d'Olivarès, premier ministre de Philippe IV, berça un instant les esprits de quelques illusions, et les leurra de l'espoir d'une régénération de leur patrie; mais le vent souffla sur toutes ses belles promesses, et emporta ce frêle édifice comme les vapeurs fuligineuses d'un feu de paille. Olivarès trouva, dans le cardinal de Richelieu, un rude joûteur qui l'abattit à ses pieds. Philippe IV. (1621-1665.)

Pour la politique et l'administration, ou plutôt la désorganisation intérieure, Philippe IV ne fit que se traîner dans l'ornière creusée par son prédécesseur. Au dehors, ses armées furent battues par la France à Rocroy, à Lens, aux Dunes; par la Hollande, dans le Brabant, la Flandre, le Limbourg et dans l'Inde portugaise; par l'Angleterre, à Dunkerque et à la Jamaïque. Toutes ces possessions furent perdues, et en outre l'Artois, le Roussillon, le Hainaut. Et puis vinrent les révoltes des Pays-Bas, du Portugal, de Naples, de la Catalogne, suivies de nouvelles pertes territoriales.

Olivarès, espèce de capitan vantard et superbe, croyant enchaîner la fortune avec des mots, imagina de décerner à son maître (croyant ainsi se le donner à lui-même) le non de Grand : mais la grandeur de Philippe IV, au dire des détracteurs de son présomptueux ministre, était celle d'un fossé qui s'agrandit à mesure qu'on lui enlève des terres. Olivarès.

IX.

Charles II, (1665-1700.)

Il faut parler un peu plus longuement de Charles II.

« Dormez votre sommeil, riches de la terre (a dit Bossuet) (1) « et demeurez dans votre poussière. Ah ! si quelques gé- « nérations, que dis-je ? si quelques années après votre mort, « vous redeveniez hommes, oubliés au milieu du monde, « vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux pour ne « pas voir votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre « prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et « plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants ! » Si, vers la fin du XVIIe siècle, Charles-Quint fût sorti de son sépulcre, ne se serait-il pas hâté d'y rentrer ?

Charles II (2) fut roi à quatre ans. Une année plus tard,

(1) Oraison funèbre de Michel Le Tellier.

(2) Ce qu'a fait de l'Espagne un cadet de la maison de France, demandez-le à la dévotion étroite de Philippe V, et aux menées de la princesse des Ursins ; aux folles entreprises et à la grandeur impuissante d'Albéroni ; à l'hypocondrie de Ferdinand VI, aux efforts généreux mais inutiles de Charles III, à la faiblesse de Charles IV, à la domination fantasque et inepte d'Emmanuel Godoy, si fatale à l'honneur de son roi ; au despotisme rétrograde et inintelligent de Ferdinand VII ; à l'abdication forcée de la reine Christine. —Est-il réservé à Isabelle de régénérer, et de mener à la conquête de l'avenir ce pays si riche par sa position géographique, ses défenses naturelles, les productions de son sol, les métaux précieux de ses mines, les mers qui baignent ses côtes, les montagnes qui le protégent, ses belliqueux enfants, et le soleil qui le dore ?

il avait encore besoin du sein de sa nourrice, et ne marchait pas. Lorsqu'il donna sa première audience aux ambassadeurs (28 octobre 1665), il ne put rester debout qu'en s'appuyant sur les genoux de la senora Miguel de Texada, menine, qui le soutenait par les cordons de sa robe. — « Les médecins « jugent mal de sa longue vie ; et il semble que l'on prend ici « ce fondement pour règle de toutes les délibérations. » (Dépêche de l'archevêque d'Embrun. Madrid, 20 novembre 1665). — Son corps chétif était encore trop lourd pour ses jambes petites, molles et grêles. C'était une poupée de cire.— On disait déjà qu'il était plein de scrofules, ce qui se confirma plus tard.

La régente, Marie-Anne d'Autriche, mère du roi, chercha un Mazarin dans son confesseur, le père Nithard, amené par elle des bords du Danube, et qui, pour dissimuler son origine tudesque, fit à l'Espagne l'honneur de changer son nom en celui de Nidhardo, et d'accepter la charge de grand inquisiteur, en attendant le chapeau de cardinal. Mais ce ne fut point un nouveau Ximenès. Sous cet allemand, ont vit l'armée réduite à 20,000 soldats sans discipline, mal équipés et à peine vêtus; la marine (où étaient les cent vaisseaux de Lépante et les cent cinquante de l'Armada?) anéantie à ce point qu'il fallut louer des navires aux Génois pour les transports entre la métropole et le Nouveau-Monde; la chute des manufactures de Séville et de Ségovie; les champs dévastés par les troupeaux ou laissés en friche par des paysans drapés dans leurs guenilles, qui joignaient à l'indolence du fellah d'Egypte la fierté de l'hidalgo; l'extension des biens de main-morte et des majorats de la noblesse; les traitants, à qui on affermait les seigneuries, les évêchés et les emplois, absorber soixante-

Le Père Nithard.

dix-sept millions sur les quatre-vingt-cinq envoyés par an d'Amérique, de sorte que l'Etat ne vivait que d'impôts vexatoires ou d'emprunts ruineux ; l'Inquisition comprimant l'intelligence humaine; aucun écrivain, aucun penseur dans la patrie de Cervantes, de Lopez de Vega et de Calderon ; toutes les sources de vitalité taries ; le pays entier envahi par la mort, ainsi que le dernier rejeton de Charles-Quint.

X.

Pendant que l'Espagne agonise, la France prospère.

Pendant que l'Espagne agonisait, la France sa rivale se fortifiait sous une succession non interrompue de ministres éminents et de capitaines énergiques, se retrempait dans les luttes de la guerre et de l'esprit ; fondait l'unité de son territoire, de sa langue et de ses institutions; enfantait une foule d'hommes de génie qui en faisaient le centre des arts, des sciences et des lettres ; construisait des vaisseaux et des manufactures; bordait ses frontières de forteresses; creusait des canaux et des ports ; développait son esprit de sociabilité ; avait une cour dont on n'a jamais égalé la politesse et l'élégance ; devenait, sous un roi qui a donné son non à l'un des quatre grands siècles de l'humanité, le foyer des idées et le flambeau du monde.

D'un côté des Pyrénées, l'impuissance ; de l'autre, la virilité.

XI.

C'est aujourd'hui une mode, introduite par M. Michelet, que j'entends quelquefois (non sans sourire) appeler notre historien national, de dénigrer Louis XIV. Voltaire et M. Mignet, que la passion n'a point égarés, s'inclinent devant sa grandeur. Si l'on parcourt les volumineux documents publiés en 1835, on pensera comme eux, tout en faisant ses réserves sur les fautes commises. Un des mérites de Louis fut de savoir distinguer les hommes capables de le bien servir, et nul ne le fut plus que M. de Lionne pour la politique extérieure.

Négociations commencées dès 1661.

Lionne.

Lionne s'était formé en réglant, sous l'œil de Mazarin, tous les détails des traités de Munster et des Pyrénées. Son esprit fin, vif, perçant, fécond et pratique embrassait toute l'Europe. Travailleur infatigable, il écrivait *de sa main* toutes les dépêches. « Il avait un génie supérieur, dit Choisy. » Saint-Simon le désigne comme le plus grand ministre du règne. Louis XIV, par l'éloge qu'il en fait dans ses Mémoires, apprend aux diplomates qu'ils doivent, pour arriver à la hauteur de leur mandat, connaître les cours, parler et écrire facilement plusieurs langues, et joindre à la culture des belles-lettres le bon sens, l'aisance des formes, une perspicacité que rien ne trompe, l'adresse qui tourne les obstacles et la fermeté qui les surmonte.

Il s'agissait d'obtenir :

De l'Espagne, l'anéantissement des renonciations, et la reconnaissance des droits de la reine;

De l'empereur Léopold, un partage éventuel de la monarchie espagnole (1) : et, pour cela :

L'inaction de l'Angleterre et de la Suède ; une attaque du Portugal contre l'Espagne dans la Péninsule, pendant que Louis prendrait la Flandre ; une ligue entre le duc de Neubourg, l'évêque de Munster, les électeurs de Brandebourg, de Cologne et de Mayence pour barrer aux armées impériales la route des Pays-Bas ; l'inertie de la diète de Ratisbonne et de la Hollande ; ce dernier point, le plus épineux peut-être de tous, en raison du dangereux voisinage qui en résulterait pour les Hollandais. — Tel fut le travail de Lionne.

Nous sommes entré dans les détails qui précèdent pour faire apprécier la marche magistrale imprimée aux négociations dès leur début. Il faut les lire dans le recueil de M. Mignet. Les successeurs de Lionne (que la France perdit en 1671) n'eurent pas, comme lui, une connaissance approfondie des hommes et des matières d'Etat, son instinct merveilleux, sa fécondité d'expédients et sa force ; mais ils suivirent, avec plus ou moins de bonheur, ses errements, et

(1) Un traité secret de partage de la succession espagnole fut effectivement signé par l'empereur à Vienne le 19 janvier 1668, et par Louis XIV à Saint-Germain le 2 février suivant. — Voir le texte au tome II des Négociations, p. 441. Nous en reparlerons à la deuxième partie, quand il sera question des autres traités de partage. Il est resté enfoui dans les archives jusqu'à nos jours. — Avis à ceux qui, comme l'abbé de Vertot, écrivent l'histoire sans la connaître. Lorsqu'on leur oppose un document authentique, ils répondent par cette gasconnade passée en proverbe : « *Mon siége est fait.* »

c'est toujours à ses travaux qu'il faut se reporter pour avoir la clef de tout.

XII.

De la mort de Lionne au traité de Ryswick. (1671-1697.)

A Lionne succéda Louvois, habile aussi mais violent. Des guerres heureuses, sinon toujours justes, occupèrent vingt-six années. On a reproché à Louis, et plus tard à Napoléon, un amour déréglé de la gloire. Chacun subit la fatalité de son temps. La guerre de la Dévolution amena celle de Hollande; celle-ci ameuta l'Allemagne. On s'indigna en voyant exercer, contre les Hollandais, au mépris de l'humanité autant que de la politique, des rigueurs que la sagesse de Lionne eût sans doute empêchées, et auxquelles Louis fut poussé par Louvois, qui, pour se rendre nécessaire, et pour la gloire, voulait une guerre sans fin. La révolution de 1688 en Angleterre fut une des conséquences des sévices contre la Hollande; car en forçant le prince d'Orange à défendre l'indépendance hollandaise en 1672, on favorisa l'essor de ses vues ambitieuses et de ses grandes qualités, de sorte qu'il devint le champion du protestantisme, qu'il fit asseoir avec lui sur le trône auquel il arracha son beau-père. L'ouverture de la succession palatine apporta nouvelles difficultés qui se liaient à celles déjà existantes.

Si la gloire et la puissance de Louis XIV s'accroissent, les haines, en même temps, s'amoncèlent contre lui; des ennemis lui surgissent de toutes parts, et lui opposent, après leurs efforts isolés, des coalitions partielles, et enfin une

coalition générale. En 1668, l'invasion des Pays-Bas produit la *Triple alliance* entre la Hollande, l'Angleterre et la Suède; ensuite vient la *Grande alliance* de 1673 entre l'empereur Léopold, l'électeur de Brandebourg, la plupart des Etats de l'empire et l'Espagne : en 1686, la ligue d'Augsbourg; enfin, en 1689, la *Grande ligue*, dans laquelle se coalisent contre nous l'empire, l'empereur, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, la Savoie et la Suède. Cette grande ligue amène une lutte qui dure huit ans et se termine en 1697 par le traité de Ryswick. N'êtes-vous point frappés en observant la chaîne qui soude l'un à l'autre tous ces événements? N'y voyez-vous pas les phases successives, inévitables de la question espagnole, sans cesse grandissante et plus grosse chaque jour de périls pour les uns, d'espérances pour les autres, d'anxiétés pour tous?

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Du Traité de Ryswick à la Guerre. — Testament et mort de Charles II. — 1697-1701.

I.

Du traité de Ryswick à la guerre. (1697-1701.)

L'état de Charles II, à partir de 1697, présenta tous les signes précurseurs d'une fin prochaine. L'avorton qui, à cinq ans avait encore besoin d'une femme pour lui donner son lait et diriger sa marche chancelante, ne devint jamais homme, ainsi que le prouve la stérilité de ses deux mariages. Sa vie, qui dura quarante-deux ans, ne fut qu'une longue enfance maladive. Chose assez singulière, il reçut le baptême et fut enseveli le jour des morts. Il était né si peu viable que Louis XIV et l'empereur Léopold se partageaient déjà son héritage en 1668 (1). Il végéta cependant jusqu'en 1700, et se

(1) Nous avons déjà parlé de ce premier traité à la note de la page 24, et nous avons dit où l'on pouvait le lire. Aucun historien n'en fait mention, pas même Voltaire, attendu qu'il est resté secret jusqu'à nos jours. Il est curieux en ce qu'il prouve les prévisions que l'on formait dès cette époque. Six personnes seulement en

maria même pour donner le change sur sa faiblesse; mais, après Ryswick, il fut bien certain qu'il était temps de lui préparer sa dernière demeure dans les caveaux de l'Escurial.

Les trois traités de partage de la monarchie et des possessions espagnoles.

Un second traité de partage (appelé ordinairement le premier) fut proposé en 1698 par Guillaume, et signé le 11 octobre à La Haye par les plénipotentiaires anglais, hollandais et français. — On ignorait que Charles, dès 1696, avait fait un testament en faveur du prince électoral de Bavière âgé de quatre ans, qui, du reste, mourut bientôt (8 février

eurent connaissance : d'un côté, Louis XIV, Lionne et le chevalier de Grémonville; de l'autre, l'empereur et les princes d'Aversperg et Lobkowitz. L'ignorance où l'on a été de ce document pendant 160 ans, est cause qu'on a coutume d'appeler 1er et 2e traité de partage ceux qui ont été conclus entre la paix de Ryswick et la mort de Charles. — Ce premier traité (de 1668) donnait à l'Espagne, les Indes occidentales, Milan, les ports situés sur la mer de Toscane (jusqu'aux frontières de Naples), l'île de Sardaigne les Canaries, les Baléares.

Louis recevait la Bourgogne, la Franche-Conté, les îles Philippines orientales, la Navarre, Roses, quelques points sur la côte d'Afrique, et les royaumes de Naples et de Sicile.

On ne sait réellement laquelle de ces parts était la plus belle, car si celle du Roi était moindre, elle comprenait des territoires plus rapprochés, et qui devaient s'identifier plus facilement à la France; tandis que l'empereur, s'il recouvrait les Etats de Philippe II, se retrouverait aussi en présence des difficultés bien connues qui, une fois déjà, en avaient amené la division. Bien que ce traité n'ait pas eu de résultats, on y trouve l'explication de bien des choses qui ont eu lieu depuis.

Le Roi fut transporté de joie, et il prescrivit, lui-même, en entrant dans les plus minutieux détails, les précautions à prendre pour faire venir de Vienne le précieux parchemin (Lettre du 21 mars

1699) fort à propos pour tout le monde. La cour de Vienne n'adhéra pas à ce second traité, dont l'Espagne fut très-blessée. Alors un troisième traité de partage (ordinairement appelé le second) fut conclu à Londres (25 mars 1700) par Louis, Guillaume et le grand pensionnaire Heinsius. L'empereur n'y entra pas, attendu que, d'après l'article secret du 12 mai 1689, et surtout par les espérances que lui laissaient les souvenirs de 1668, il voulait avoir toute l'Espagne. Ces deux pactes n'ayant pas abouti, nous ne donnerons pas le détail des parts qu'ils assignaient à

1668). Un officier de ses gardes, M. de la Grange, partit avec six mousquetaires intrépides et dévoués. Ces sept hommes, dès leur départ, se divisèrent en deux bandes, l'une de quatre, l'autre de trois, munis de passe-ports civils, et sans aucun insigne attirant sur eux l'attention. Ils durent abdiquer momentanément leur tournure martiale, parler peu, sans observer toutefois un mutisme absolu qui est toujours suspect; ne pas paraître avoir entre eux les rapports d'une ancienne intimité; affecter les allures de voyageurs uniquement occupés des intérêts les plus vulgaires de l'existence; mais tenir toujours l'œil ouvert, l'oreille au guet, le gousset garni de pièces d'or, et de bonnes armes à la portée de leurs mains sous les amples vêtements dont la rigueur de la saison et les précautions ordinaires pour une longue route autorisent l'usage. — Leur itinéraire fut tracé par une main auguste.

La Grange laissant ses camarades à quelque distance de Vienne, y entra seul, et reçut, des mains du chevalier de Grémonville, une boîte de fer-blanc bien fermée, et scellée aux armes de France. On lui dit que cette boîte contenait des papiers d'Etat dérobés aux archives royales, et il eut l'ordre de veiller sur elle comme sur le Roi lui-même, s'il avait l'honneur de l'escorter.

Le chef de l'expédition repartit aussitôt, fut rejoint, aux portes de la ville, par ses camarades, et prit avec eux le chemin le plus direct pour rentrer en France. Arrivé sans encombre à Saint-

chacun. Il suffit de les mentionner pour tenir le fil des affaires.

Le roi d'Espagne, instruit par l'empereur, entra dans une grande colère à ce partage de ses dépouilles, lui vivant, et voulut donner tous ses États à l'archiduc Charles, neveu de sa femme, second fils de Léopold; n'osant les laisser à l'aîné, de peur que l'Europe entière ne s'armât contre celui qui posséderait à la fois l'Espagne, les Indes et l'empire.

Le parti germanique n'était pas en faveur à Madrid, où il

Germain, il eut l'honneur d'une audience secrète du Roi, qui s'empara vivement de la bienheureuse boîte, s'assura que le cachet était intact, et remercia son fidèle serviteur en lui adressant, avec une satisfaction marquée, quelques-unes de ces paroles qui étaient autrefois la plus précieuse des récompenses pour un gentilhomme. — Combien de braves gens se sont fait tuer pour un mot, ou pour un sourire d'un roi ou d'une femme! Risible faiblesse, me direz-vous? mais qui a enfanté souvent l'héroïsme.

Louis s'enferma seul avec Lionne pour ouvrir la boîte, et lire le miraculeux traité, qui lui fit rêver, pendant la nuit suivante, que la couronne de Charlemagne descendait du ciel sur son front.

Le grand Roi savait, quand cela était nécessaire, ne pas dédaigner les petites choses, et y excellait comme dans les grandes. Il existe sans doute beaucoup d'autres pièces historiques dont la découverte jetterait, sur des points demeurés longtemps obscurs, une clarté inattendue. — Clio ne livre ses secrets qu'à ceux qui la poursuivent avec une ardeur persévérante, et que n'effraient pas les voiles épais et poudreux dont elle aime à s'envelopper.

Cette seule affaire prouve combien sont précieux les documents de M. Mignet. Le lecteur, en les parcourant, respire un parfum de vérité qui le reporte à une des belles époques de notre histoire, et l'y fait vivre, tant il y a de puissance dans tout ce qui est exact et vrai.

était représenté par la reine, femme orgueilleuse et vaine (1); par la comtesse de Perlipz, sa créature, à qui on reprochait son origine étrangère et sa cupidité; par plusieurs jésuites venus autrefois avec la reine-mère et le père Nithard; enfin, par une foule de lourds Allemands, dont le plus insupportable était le prince de Darmstadt, qui pesait de tout son poids, et de celui de ses landskenets, sur la capitale et ses environs. On sut en outre que l'archiduc Charles (depuis l'empereur Charles VI), pour qui penchait le roi, ne ménageait pas les Espagnols dans ses discours, que l'évêque de Lérida, ambassadeur à Vienne transmettait à Madrid en les envenimant. Ce diplomate n'était guère conciliant, si on le juge par ce passage d'une de ses dépêches : « *Les ministres de Léopold « ont l'esprit fait comme les cornes des chèvres de « mon pays, petit, dur et tortu.* » On rappela ce personnage hargneux, qui revint avec ses rancunes, et contribua beaucoup à aigrir encore ses compatriotes contre les Allemands.

Charles II, circonvenu par l'empereur et par sa femme, qui empêchaient la voix publique d'arriver jusqu'à lui, fit, sous la pression allemande, un testament qui donnait à l'archiduc

(1) Marie-Anne de Bavière Neubourg, princesse bavaroise, belle-sœur de Léopold, aussi passionnément attachée au sang d'Autriche que la reine-mère autrichienne l'avait été au sang de Bavière (ce qu'elle prouva en faisant écrire le premier testament en faveur du jeune prince bavarois). Des caprices de femmes imprimaient leurs fluctuations au sort de tant de millions d'hommes. — La reine Marie de Neubourg est celle que Victor Hugo semble avoir mise en scène dans son drame de Ruy-Blas, sans que rien ne justifie cette burlesque fiction.

Testament en faveur de l'Archiduc.

Charles tous ses États des deux mondes. — Ce testament paraissait devoir tout finir; il ne fut que le signal de discordes plus sérieuses. Par suite d'un concours de circonstances extraordinaires, les choses prirent une tournure que l'on ne soupçonnait pas, et qui trompa toutes les prévisions : le fils de Léopold, malgré l'acte qui lui donnait tout, n'eut rien; et Louis XIV, qui ne prétendait qu'à une partie médiocre, eut, sans rien faire, tout.

Le marquis d'Harcourt.

Par un hasard providentiel, le marquis d'Harcourt (depuis duc et maréchal) représentait alors la France à Madrid. A son arrivée, il rencontra si peu de sympathie, qu'on lui fit attendre une audience royale pendant trois mois; mais c'était un homme adroit, spirituel, réservé, conciliant et magnifique. Il ne murmura pas contre les dégoûts dont on l'abreuvait, et il employa ces trois mois à se faire aimer, pendant que la morgue germanique révoltait la susceptibilité castillanne. Il ne prévit pas lui-même les grands résultats qu'il préparait; et lorsque, après le testament en faveur de l'archiduc, on crut devoir le rappeler, il ne fut remplacé que par un officier d'infanterie, nommé Blécourt, appelé par occasion à servir dans la diplomatie, et qui ne s'occupa que de l'expédition des affaires courantes.

Voilà donc l'ambassadeur français éloigné, le triomphe de Léopold assuré par un testament, et le parti germanique en possession de Madrid comme d'une ville conquise. « Le « roi moribond, dit Voltaire, menacé tour à tour par ceux « qui prétendaient à sa succession, voyant que le jour de sa « mort serait celui de la guerre, que ses États allaient être « déchirés, tendait à sa fin au milieu des inquiétudes. »

On a cru que le dernier testament de Charles était l'ouvrage de la France. On va voir ce qu'il y a de vrai dans cette assertion.

II.

Ce fut le duc de Villafranca (1) qui donna l'Espagne à la France.

Le duc de Villafranca propose de donner l'Espagne au duc d'Anjou.

Pour empêcher le démembrement de la monarchie, et conjurer les malheurs qui en seraient la suite, il ne vit d'autre moyen que de faire tomber la succession entière au deuxième fils du fils unique de la reine, sœur du roi d'Espagne, c'est-à-dire au duc d'Anjou. Il fit d'abord la confidence de son projet, *comme en tâtonnant*, au duc de Médina Sidonia, majordome mayor, bien qu'il ne fût pas du Conseil d'Etat, mais son ami, et très-influent ; et le gagna. La même communication ayant été faite avec succès au marquis de Villena, chevalier de la Toison d'Or, ancien vice-roi de Navarre ; au comte de Villagarcias et à San-Estevan, la meilleure tête du Conseil, on se mit à l'œuvre.

(1) Voici son portrait par Saint-Simon. « Villafranca, chef « de la maison de Tolède, était un homme de soixante-dix ans. « espagnol jusqu'aux dents, attaché aux maximes, aux cou- « tumes, aux mœurs, aux étiquettes d'Espagne jusqu'à la der- « nière minutie ; courageux, haut, fier, sévère, pétri d'hon- « neur, de valeur, de probité, de vertu ; un personnage à « l'antique, généralement aimé, considéré, respecté, sans au- « cun ennemi, fort révéré et aimé du peuple, et, avec ce que « j'en vais dire, d'un esprit médiocre. » Je n'aime pas ce dernier trait, et je suis disposé à trouver plein d'esprit celui qui nous a fait donner l'Espagne.

Le patriotisme fut pour beaucoup dans leur détermination. Ils apprécièrent l'avantage de s'unir à la France, touchant à l'Espagne par mer et par terre de tous les côtés, toute prête ainsi à l'attaquer ou à la défendre. Voisine des Pays-Bas sur qui elle pouvait agir de la même manière, la France était en mesure de soutenir facilement le Milanais, Naples et la Sicile; tandis que l'empereur, beaucoup plus éloigné, affaibli par ses guerres contre les Turcs et la France, tenu en échec par la Hongrie, ne pouvait pas être un appui pour l'Espagne. La faction autrichienne s'était, d'ailleurs, fait détester à Madrid, et le marquis d'Harcourt y avait inspiré l'idée que tous les Français étaient aimables comme lui. Les vues personnelles jouèrent aussi un grand rôle : à l'humiliation nationale d'un démembrement (inévitable, car l'Autriche qui, avec le concours de toute l'Europe pendant huit ans, n'avait pas pu entamer la France, ne serait pas assez forte, toute seule, pour maintenir l'archiduc), se joignit la crainte de voir, sous un prince autrichien, réduit à la possession de quelques provinces, la grandesse privée des magnifiques vice-royautés et des grandes charges dans les nombreux conseils d'Italie, de Flandre et des Indes, qui seules soutenaient sa splendeur; tandis qu'un monarque, maître de tous les états actuels, continuerait à enrichir son entourage.

Voilà donc ces cinq hommes, tous très-influents, bien d'accord; mais craignant, s'ils agissaient, de se briser contre Porto-Carrero qui, par sa charge, tenait le Conseil dont il était président, et, par sa dignité de cardinal, la conscience du souverain. Villafranca, son ami, le sonda et n'eut pas de

peine à s'assurer de lui. — Tout cela se tramait, à l'insu de la France, de l'Espagne, et du comte d'Harrac, ambassadeur impérial, qui avait la reine pour le soutenir, une forte brigue, et croyait tout voir. Les conjurés étaient la plupart fort autrichiens, mais voulaient maintenir à la fois l'intégrité de la monarchie et celle de leurs fortunes particulières ; ils crurent atteindre plus sûrement ce double but par la France que par l'Autriche. — Le cardinal se chargea de persuader le Conseil et le Roi.

Le Conseil regarda les renonciations comme caduques, puisque le duc d'Anjou ne serait plus appelé à régner en France. Convaincre le roi, était plus difficile. Il fallait d'abord obtenir de lui la destruction du testament fait pour l'archiduc, et ensuite l'amener à en signer un autre en faveur de la France.

On commença par battre en brèche l'influence de la reine, en la forçant d'exiler sa Perlipz, et de renvoyer le prince de Darmstadt avec son régiment. Ensuite, le cardinal donna au roi un confesseur de sa main. Pressé de toutes parts, jusqu'au tribunal de la pénitence, n'ayant plus auprès de lui aucun Autrichien, le roi fut jeté dans une perplexité cruelle, car il fallait qu'il immolât ou sa patrie, ou sa famille.

Etat pitoyable de Charles II.

Tiraillé en tous sens par les supplications et les menaces qui le harcelaient, rongé de soucis, grelottant de fièvre, martyrisé par ses scrofules, dévoré par tous les maux de l'âme et du corps, affaissé sous le poids de la responsabilité qui pesait sur lui, voyant approcher avec terreur le jour où il rendrait compte à Dieu de sa résolution ; effrayé du juge-

ment de la postérité, qui peut-être insulterait sa tombe et maudirait sa mémoire, le malheureux Charles imagina de consulter ses ancêtres, et se fit porter dans le pourrissoir (el podridero) de l'Escurial. Ayant déjà, lui-même, la lividité d'un cadavre, il ouvrit les sépulcres de Charles-Quint, de Philippe II, de son père et de sa première femme (Henriette de France, dont on l'accusait d'avoir souffert l'empoisonnement par Olympe Mancini, mère du prince Eugène ; calomnie infâme, qui eut cours cependant à une époque où les passions employaient tous les moyens pour exalter les esprits), disputa aux vers les débris de leurs ossements et les baisa ; mais il ne rapporta de cet horrible pèlerinage que de plus poignantes incertitudes, et des miasmes putrides dont l'infection hâta sa mort.

Alors il envoya Froilan, son confesseur, à Rome, demander au pape un conseil. Innocent XII (le vieux Pignatelli), pensant que l'affaiblissement de la maison d'Autriche serait favorable à l'Italie, répondit « que les lois d'Espagne « et le bien de la chrétienté exigeaient que la couronne « passât à la maison de France. » Sous l'impression de cette réponse, Ubilla, secrétaire du Conseil d'état, sans perdre une minute, rédigea un testament en faveur du duc d'Anjou, et le porta, séance tenante, avec celui fait pour l'archiduc, chez le roi où le confesseur l'attendait.

Le comte de Benavente, sommelier de corps, avait donné l'ordre d'éloigner tout le monde, même la reine qui, sous divers prétextes, fut tenue à l'écart pendant plusieurs jours. Dans une pièce contigue à la chambre royale, Porto-Carrero, Villafranca, Villagarcias, Villena et San-Estevan, invi-

sibles et présents, étaient aux aguets pour tout entendre, veillant à ce que personne n'approchât.

Le dénoûment se passa dans la chambre royale entre trois personnes seulement d'abord, le roi, Ubilla et le confesseur, et une quatrième qui ne parut qu'à la fin. Froilan relut à haute voix la réponse du pape, appuya sur le passage favorable à la France, et ne manqua pas de répéter, en les amplifiant, les bonnes paroles dont le successeur de saint Pierre l'avait chargé pour son maître. Il termina en disant, avec componction, qu'il n'osait pas se permettre, lui pauvre moine, de s'occuper des affaires d'état; mais il manquerait à sa mission sacerdotale s'il ne déclarait pas que Sa Majesté catholique, pour assurer son salut éternel, ne pouvait mieux faire que de suivre les conseils du souverain pontife.

Ubilla parla ensuite, développa la même thèse, effleurant à peine le côté politique, jugeant avec son tact ordinaire qu'au point où en étaient les choses, les griefs contre l'Autriche et l'éloge de la France ne devaient être rappelés qu'avec une extrême modération; laissant entendre que c'étaient là des points acquis et hors de conteste. Il dit quelques mots d'une disette de grains dont souffrait la ville de Madrid, et que l'on attribuait aux bandes du prince de Darmstadt : cela toucha beaucoup le roi dont le cœur était bon.

En ce moment, Porto-Carrero, sur un signal convenu qu'il attendait, entra; et voyant l'attitude, sinon résolue, au moins fort ébranlée du moribond, lui mit dans la main une plume et lui présenta le testament français; Froilan,

obéissant à un ordre que lui envoya un éclair sorti des yeux du cardinal, s'approcha du brasero qui s'éteignait dans un coin de la chambre, et en raviva la flamme avec le testament autrichien (1).

Charles II n'avait plus qu'à mourir, ce qu'il fit peu de jours après.

III.

Droits de Louis XIV et de Léopold.

Pour apprécier les droits de Louis XIV et de Léopold, rappelons leurs alliances.

Louis XIII avait épousé la fille aînée de Philippe III; l'empereur Ferdinand III, la fille cadette. Du premier de ces mariages était né Louis XIV; du deuxième, l'empereur Léopold.

Louis XIV épousa la fille aînée de Philippe IV; Léopold, la fille cadette.

Le duc d'Anjou était donc, par sa mère, arrière petit-fils de Philippe IV.

La fille de Léopold étant morte, ainsi que son fils (l'enfant de quatre ans désigné par le premier testament), son droit se trouvait anéanti en ce qui la concernait. Mais Léo-

(1) Ce fameux testament fut signé le 2 octobre 1700, cinq mois et demi après le troisième traité de partage. Etaient appelés au trône d'Espagne, à défaut du duc d'Anjou, et dans l'ordre qui suit, le duc de Berry, l'archiduc Charles et le duc de Savoie. Il y était dit expressément que la même tête ne porterait jamais les deux couronnes.

pold prétendait transmettre ses droits au cadet de ses fils d'un second mariage, l'archiduc Charles.

Le duc d'Anjou et l'archiduc Charles descendaient donc tous deux de Philippe IV, l'un par la fille aînée, l'autre par la fille cadette de ce prince.

Les deux concurrents appuyaient leurs prétentions de raisons spécieuses, qui embarrassaient fort les casuistes de la politique et de la diplomatie.

En principe, disaient les partisans du premier, la branche aînée prime la cadette. Quant aux renonciations que Philippe III et Philippe IV ont exigées de leurs filles aînées (sans les imposer aux cadettes, on ne sait trop pourquoi), elles sont nulles puisque la dot promise n'a pas été payée (1). Les renonciations renferment une autre cause radicale de nullité, car on ne peut déroger par un pacte privé aux lois fondamentales d'un Etat. Enfin, l'acte fait librement par Charles II, dans le plein exercice de sa souveraineté, domine tout et constitue un droit irréfragable.

Le droit est pour nous, répliquaient les partisans de l'archiduc, car aucune renonciation n'a été faite de notre côté. Ensuite, nous trouvons étrange, qu'après avoir invoqué le droit privé lors de la guerre de la dévolution, vous le preniez tout à coup en mépris quand nous voulons vous l'appliquer à notre tour, en nous appuyant sur des engagements

(1) On a dit que Louis refusa la dot, afin de se faire une arme du défaut de paiement. Du reste, ce n'était là qu'une chose secondaire, si on la compare aux intérêts immenses engagés dans cette question, où les vues les plus hautes se croisèrent avec des chicanes de procureur.

formels pris par des infantes votre mère et votre épouse. Cela prouve que vous n'avez réellement souci d'aucun droit quelconque, et que l'intérêt personnel dicte seul vos paroles et vos actes. Quant au testament que vous faites sonner si haut, c'est un acte de captation. Nous invoquons, nous, non pas un testament extorqué à un moribond sur son lit de douleur, dans un moment où il ne voyait plus les affaires humaines qu'à travers la nuit du tombeau, mais le sang de Charles-Quint, qui coule pur dans nos veines, sans y avoir été vicié, comme dans la postérité de Louis XIV, par l'infusion des haines de la maison de Bourbon.

Dans ce conflit passionné, ceux-là seuls avaient raison qui ne s'y mêlaient pas, et demandaient une réunion des cortès. Mais à beaucoup de gens, et des plus haut placés, ce remède paraissait pire que le mal quel qu'il fût; car les représentants de la nation, ils le comprenaient bien, ne pouvaient se réunir sans provoquer une certaine effervescence populaire, et remueraient bien des questions que l'on désirait voir rester assoupies.

« Le testament, assure M. Mignet, fut accueilli en Es-« pagne, par une approbation universelle. » Nous allons voir comment il le fut en France.

IV.

Il faut lire, comme nous venons de le faire, l'acceptation du testament dans Voltaire, Saint-Simon, Mignet et Michelet. Chacun de ces récits porte l'empreinte de la manière et du

style de son auteur. — Voltaire, suivant son habitude, se borne à quelques phrases courtes, mais qui sont, comme toujours, des éclairs de pensée, de philosophie et de raison. Saint-Simon entre dans de longs détails, et mêle au grand événement des anecdotes curieuses et des portraits inimitables. Mignet a l'ampleur grave et la clarté dont il ne s'écarte jamais. Michelet brille par les saillies dogmatiques et paradoxales. Il est peu vraisemblable, lui dirons-nous en passant, que le propos d'une petite folle (la duchesse de Bourgogne), ait eu l'influence qu'il lui prête sur l'esprit des courtisans et sur la détermination du Roi. — Tous les quatre sont d'accord sur le fond des choses.

Louis XIV reçoit le testament.

On avait déjà d'assez belles espérances d'après un rapport secret envoyé de Rome par le cardinal Janson, qui connaissait la mission de Froilan auprès du pape Innocent XII. Le 9 novembre 1700, dans la matinée, le Roi présidait, à Fontainebleau, le conseil de finance, lorsque Barbésieux entra et lui remit une dépêche qui contenait le testament.

Louis, sans que son visage trahit aucune émotion, annonça la mort du roi d'Espagne, prévint qu'il *draperait*, contremanda la chasse, et dina au petit couvert. Rentré dans son cabinet, il envoya l'ordre à monseigneur (le grand dauphin) et aux ministres secrétaires d'Etat de se trouver à trois heures, pour une réunion du conseil, chez madame de Maintenon. Une réunion semblable se tint le lendemain. Voici ce qui se passa dans ces deux journées.

Le conseil se trouva ainsi composé sous la présidence du roi : le marquis de Torcy, le duc de Beauvilliers, le chancelier de Pontchartrain, madame de Maintenon.

La question proposée fut celle de savoir si l'on s'en tiendrait au troisième traité de partage, où si l'on accepterait le testament.

Le marquis de Torcy parla le premier, et opina très-fermement pour l'acceptation. Son discours roula sur cette pensée, qu'on n'avait pas à choisir entre la paix et la guerre, mais entre la guerre et la guerre :

« Le dernier traité de partage, signé à Londres le 25 mars 1700, entre Louis, Guillaume et le grand pensionnaire Heinsius, était sans doute avantageux, puisqu'il donnait au dauphin les royaumes de Naples et de Sicile, les ports espagnols sur la côte de Toscane, le marquisat de Final, le Guipuscoa, le duché de Bar, et la Lorraine, qui fermerait un point de la frontière de l'Est jusqu'alors ouvert. Il était bon de donner à deux maîtres différents les monarchies d'Espagne et d'Autriche. Le Roi, peut-être, serait accusé de violer sa foi; mais ce reproche ne saurait l'atteindre puisqu'une situation nouvelle était faite par le testament, qui subsistait seul sur les ruines de tout ce qui avait été précédemment édifié. Une guerre était inévitable, car l'Europe ne souffrirait pas que le Roi dictât, par son petit-fils, des lois aux deux mondes; et cette guerre serait dure, car la paix de Ryswick n'avait pas plus de trois ans d'existence, et l'on se ressentait encore des sacrifices imposés par les dernières campagnes: mais il fallait s'y résoudre, sous peine de voir restaurer la puissance de Philippe II.

« Quelle serait la splendeur de la France, lorsque les deux marines se réuniraient pour le commerce des Indes, sillonneraient en tous sens l'Océan, et feraient flotter les pavil-

lons des deux couronnes sur toutes les mers! La France, avec l'union durable de l'Espagne, dominerait l'Europe; et Louis, en accomplissant cette œuvre, serait plus sûr encore de la confirmation par la postérité du nom de Grand décerné par ses peuples. Si on refusait, c'était un prince autrichien que le testament substituait au duc d'Anjou. On ne pourrait réclamer une partie après avoir refusé la totalité.

« Les Espagnols, blessés de notre refus, se joindront aux Autrichiens pour défendre l'intégrité de leur monarchie. Est-on bien sûr des Anglais et des Hollandais, et ne doit-on pas tout craindre de leur mollesse et de leurs hésitations? La conséquence inévitable du refus serait la guerre d'abord, et ensuite tout le domaine espagnol jeté de nouveau dans les serres de l'aigle autrichienne. La guerre étant certaine, ne valait-il pas mieux en courir les hasards pour le prix le plus considérable et le plus glorieux?

« A l'égard des royaumes de Naples et de Sicile, il suffisait de lire l'histoire pour voir combien de fois nos rois en avaient été maîtres, et avec quelle désastreuse facilité ils les avaient toujours perdus. Les places de la côte de Toscane seraient constamment exposées aux attaques du duc de Milan qui, après avoir fait ses préparatifs à loisir et en secret, marcherait sur elles de plain-pied, et les prendrait avant l'arrivée d'un secours par mer, qui ne pourrait venir que des ports de Provence. La tentation serait trop forte pour ce duc, notre ennemi naturel, et il ne résisterait pas à la convoitise inspirée par la facilité d'une pareille conquête, dans laquelle il s'installerait à son aise, avant que des ordres de Versailles aient eu le temps de réunir des troupes et des

vaisseaux à Marseille, à Toulon ou à Port-Vendres. L'Italie n'a jamais porté bonheur aux armes françaises, et l'héroïque Charles VIII a perdu Naples plus vite qu'il ne l'a conquis.

« Le Guipuscoa n'est pas une clef de l'Espagne. Nous avons toujours pris, quand nous l'avons voulu, les places et les ports de cette province, plus aisément que les villes de la Flandre, et nous avons été heureux de les rendre à la première paix, car ce n'est qu'un stérile désert.

« Il avait bien fallu se contenter autrefois du traité de partage, faute de mieux, mais c'est l'œuvre d'une main insidieuse, qui nous a donné des choses impossibles à conserver par leur éloignement, leur faiblesse, leur facilité à être prises ou ruinées; véritables pommes de discorde, qui ne seront pour nous que des causes de dissémination de nos forces, d'embarras, de soucis et d'épuisement; un don grec.

« Une faveur inespérée du ciel met dans la main du Roi les deux plus belles monarchies du monde. Louis n'a qu'un mot à dire pour être plus puissant que Charlemagne et Charles-Quint, puisque leurs Etats disséminés ne formaient qu'un assemblage incohérent et fragile, tandis que la France et l'Espagne sont destinées par leur situation à une alliance solide. C'est la plus grande fortune qu'un mortel ait jamais pu rêver, et ce rêve est une réalité.

« L'acceptation entraînera une guerre sans doute, mais dans les conditions les plus favorables, puisque le peuple espagnol, ayant ratifié avec enthousiasme la volonté de son dernier roi, sera pour nous une pépinière de nombreux et excellents soldats. Louis n'a qu'à frapper la terre du pied

pour en faire sortir des légions. Le Roi ne s'est pas accoutumé à compter ses ennemis, et il ne commencera pas à faiblir lorsque Dieu lui envoie une grandeur que jamais aucun mortel n'a eue avant lui. Son intérêt et sa gloire sont d'accord pour qu'il ne rejette pas les faveurs de la Providence. C'est le cas ou jamais de suivre sa devise : *Nec pluribus impar.* »

Le duc de Beauvilliers parla ensuite. Ami de Fénélon et du duc de Chevreuse, ancien gouverneur du duc de Bourgogne, du duc d'Anjou, et des autres Fils de France, il était en renom de vertu et de sagesse. Le Roi, un jour, avait dit de lui publiquement : « C'est un des plus sages hommes de ma cour et de mon royaume. » Sa parole avait donc un grand poids :

« La fidélité à la foi jurée dominait tout, suivant lui, et dictait la résolution à prendre (1). Si la bonne foi, a dit le roi Jean, était bannie de la terre, elle devrait se retrouver

(1) Saint-Simon dit que Torcy parla contre l'acceptation, et Beauvilliers pour. — Nous adoptons la version de M. Mignet, qui cite des autorités, notamment les Mémoires de Lamberty (La Haye, 1731), le journal de Dangeau, et surtout les manuscrits conservés aux archives des affaires étrangères. Voltaire, omettant l'avis de Torcy, dit bien que le duc de Beauvilliers proposa de s'en tenir au traité. M. Michelet l'affirme également. Suivant lui, le roi aurait d'abord refusé, d'après le conseil de madame de Maintenon (pièce retrouvée par Moret) ; mais la petite duchesse de Bourgogne qui, tout écervelée qu'elle parût être, entrevoyait déjà, pour sa sœur, un mariage avec le roi d'Espagne, rompit la glace, en donnant, à l'exemple des fous de cour, un conseil au bruit des grelots : « Le Roi serait bien sot s'il refusait l'Espagne pour son petit fils. » Louis XIV n'obéit plus alors qu'à son instinct de *bestia-*

dans le cœur des rois. Mais en admettant qu'on puisse rompre une étreinte aussi rigide que celle de l'honneur, beaucoup d'autres raisons motivent un refus. La France a ses limites naturelles que Dieu a marquées par le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, l'Océan Atlantique, la Manche et la mer Germanique. Les idées d'agrandissement doivent se régler sur ces paroles de Strabon : « Il semble qu'une divinité tutélaire éleva ces chaînes « de montagnes, rapprocha ces mers, traça et dirigea le « cours de tant de fleuves pour faire un jour de la Gaule le « lieu le plus florissant de la terre. » Au delà de ces limites, il n'y a que des conquêtes éphémères. Et s'il me paraît bon de posséder les ports de Toscane et les royaumes de Naples et de Sicile, c'est parce que j'y vois un moyen d'obtenir plus tard, par des échanges, les parties qui nous manquent en deça des frontières de la Gaule. Contentons-nous, pour le moment, d'assimiler à nos lois et à nos mœurs la Lorraine et le duché de Bar, dont les habitants sont français de cœur, et qui s'offriraient spontanément à nous, quand même le traité de partage ne nous les donnerait pas. Acceptons avec le Guipuscoa les clefs de l'Espagne.

« La gloire des conquérants me transporte d'admiration, mais me remplit d'effroi. — Alexandre trouva dans Babylone, non pas l'empire d'Orient mais un tombeau ; Attila ne pénétra jusqu'à Châlons que pour voir son armée détruite,

lité paternelle, et toute la cour alla dans ce sens. — Il paraît aussi que *tout* dépendit d'une autre influence qui s'exerça, en tête-à-tête, dans l'appartement secret de madame de Maintenon (*le 11 novembre* 1700, *entre dix et onze heures du soir*). De M. Mignet, ou de M. Michelet, lequel est l'historien sérieux ?

et fuir. Les conquêtes de Gengis-Khan furent partagées entre ses quatre fils ; Annibal, après avoir campé en vue du Capitole, fut forcé de repasser la mer pour défendre sa patrie dans la plaine de Zama, où l'attendaient la honte, l'exil et le poison ; Saint Louis, pour la plus sainte des causes, puisqu'il voulait conquérir le tombeau du Christ, a rendu son âme à Dieu sur la côte d'Afrique ; le règne de Charles d'Anjou à Naples fut une suite de malheurs. Demandez à Louis le Débonnaire et à ses enfants ce qu'ils firent de l'empire de Charlemagne qui eut pour bornes, à l'ouest l'Océan Atlantique ; au sud l'Ebre et le Vulturne ; à l'est la Saxe, la Theiss, les monts Krapacks et l'Oder ; au nord la Baltique, l'Eyder, la mer du Nord et la Manche. Charles VIII n'aurait pas repassé les Alpes sans les prodiges de Fornoue. François Ier a été prisonnier à Madrid. Charles-Quint possédait des Etats si nombreux et si étendus que le soleil ne s'y couchait pas ; mais quarante ans de négociations et de guerres, l'or de l'Amérique et son génie furent impuissants pour introduire l'unité dans cette masse confuse. La plupart des conquérants sont, comme Macchabée, ensevelis dans leur triomphe.

« On nous donne l'Espagne, direz-vous, et nous n'aurons point à la conquérir. Ne le croyez pas, et soyez certains au contraire, qu'il se formera contre vous une coalition dans laquelle entreront : d'abord l'empereur, qui ne peut ni ne veut vous céder un pays que sa maison possède depuis des siècles ; l'Angleterre et la Hollande, qui ont d'anciens griefs, et ne croiront jamais que le testament n'a pas été imposé à Charles II. On verra dans l'acceptation une menace pour

l'équilibre européen, et on supposera des projets plus vastes encore, tels que la réunion du Portugal à l'Espagne, le rétablissement des Stuarts, la revendication des Provinces-Unies des Pays-Bas, tout au moins l'ouverture de l'Escaut (fermé par les traités actuels) pour transporter à Anvers le commerce d'Amsterdam, et enfin les deux couronnes sur la même tête.

« Nous aurons avec nous le roi de Portugal, le duc de Savoie, les électeurs de Bavière et de Cologne, l'évêque de Munster, le duc de Mantoue et le roi de Pologne, électeur de Saxe. Mais est-ce là des alliances bien sérieuses et bien utiles? Quant à l'Espagne, le nouveau roi y sera soutenu par la noblesse et une grande partie de la population, mais non par toute; il y aura un parti qui tiendra pour l'archiduc, et qu'il faudra combattre. Dans ce pays si favorable à la guerre d'escarmouche et de chicane, en raison des mille contreforts de ses montagnes qui dessinent les bassins encaissés et sinueux de l'Ebre, du Douro, du Tage, de la Guadiana, du Guadalquivir, il faudra poursuivre, sous un climat meurtrier, des bandes belliqueuses, animées d'un patriotisme farouche et qui savent au besoin, par l'agilité de leur course et la connaissance du pays, lasser leurs adversaires et se rendre insaisissables.

« Voilà quels seront nos ennemis, et tout en ayant foi dans le génie de nos généraux, la valeur de nos soldats et la fortune de la France, comme je prévois une lutte longue et acharnée, je redoute, j'ose l'avouer, l'épuisement qui subsiste encore depuis la paix de Ryswick. Sommes-nous en mesure de résister à l'Europe entière? et de soutenir,

non une seule campagne, mais dix peut-être, car une affaire aussi formidable ne comporte pas de transaction, et il faudra que la France en sorte victorieuse ou périsse. Il est impossible de conserver le moindre doute à cet égard.

« Que de vies humaines sacrifiées ! que de millions jetés dans un abîme, quand on pourrait les employer à tant de choses utiles, et soulager tant de misères ! Notre responsabilité est énorme en ce moment devant l'histoire et devant Dieu. Recueillons-nous avant de nous lancer dans une entreprise dont le triomphe et l'insuccès seront également remplis de dangers. Implorons les lumières de la Providence, afin de donner à notre Souverain un avis conforme à ses véritables intérêts, au bien de l'Etat et à sa gloire. Puisque j'ai prononcé ce mot de gloire, n'est-ce pas le moment d'ajouter que Louis le Grand a mis son nom à la hauteur des plus illustres qui figurent dans les fastes des nations ; il n'a plus qu'une seule gloire à ambitionner, celle d'être par sa sagesse l'exemple des souverains qu'il a vaincus.

« Sire, vous dirai-je, si Votre Majesté daigne me permettre de m'adresser directement à elle, vous la tenez cette gloire si pure ; vous en jouirez en vous montrant esclave de la parole donnée lors de la conclusion du dernier traité de partage. Pensez aux souffrances que vous épargnerez à vos peuples. Après avoir été si longtemps la terreur de l'Europe, contentez-vous d'en être le modérateur et l'arbitre, car c'est le rôle qui vous est réservé. Faites cela, Sire, et vous direz plus justement qu'Auguste : « Je suis maître de moi comme de l'univers. »

« Quant à moi, après avoir rempli la tâche ingrate de modérer la glorieuse ardeur qui est l'essence même de la grande âme de Votre Majesté, une fois votre détermination prise, je ne me souviendrai plus de l'avis que j'ai osé donner, et si le canon gronde, je me rappellerai que j'ai eu l'honneur, dans ma jeunesse, de combattre sous les yeux de Votre Majesté. Le dernier de mes vœux sera pour votre gloire, soit que vous vouliez en jouir dans une paix profonde et prospère, soit qu'il faille porter l'étendart de Saint-Louis à Vienne, qui se rappelle que les Français ont campé sur le sol de l'empire, ou à La Haye, dont vos armées connaissent le chemin. »

Le chancelier Pontchartrain désirait surtout plaire. Dans un discours prolixe et incolore, il rappela les arguments émis à l'appui des deux opinions, s'attachant à tenir une balance égale entre elles, jusqu'à ce qu'il eût deviné la pensée du maître afin d'y conformer la sienne. Un léger geste d'impatience ayant échappé au Roi, malgré son désir de rester spectateur impassible du débat, il crut y voir une marque du déplaisir causé par sa dialectique ambiguë, et il ne se prononça qu'alors pour l'acceptation.

Le grand dauphin, consulté ensuite (1), trouva dans

(1) « *Fils de roi, père de roi, jamais roi.* » Ce dicton populaire, dû à quelque *voyant* obscur, courait la France, bien longtemps avant d'être justifié par l'événement.

Monseigneur, bien que sa jeunesse eût été confiée aux soins de Bossuet, du duc de Montausier et de Fléchier, ne reçut d'eux ni le génie, ni la vertu, ni l'art de bien dire. Ses maîtres se consumèrent en vains efforts. Sa seule lecture, il l'avouait lui-même avec une candide franchise, était la *Gazette de*

l'amour paternel une inspiration qui le rendit presque éloquent, ce qui surprit tout le monde. Avec une énergie poussée jusqu'à la véhémence, il réclama l'Espagne comme son bien puisque c'était l'héritage de sa mère, rappela toutes les raisons émises par le marquis de Torcy, y joignit celles que lui suggérait la passion du sang, et termina en disant qu'il consentait à transmettre ses droits à son fils, mais qu'il protestait contre tout autre arrangement comme une spoliation à laquelle rien ne pourrait le contraindre. — Ce fut le seul acte de vigueur et d'intelligence de toute sa vie.

Madame de Maintenon (1), pressée de dire son sentiment, le fit avec mesure, suivant la méthode qu'elle adopta dès lors et dont elle ne s'écarta jamais. Connaissant l'idée du Roi, elle conclut à l'acceptation.

France. Tenu en lisières jusqu'à sa mort, qui n'arriva qu'en 1711, à plus de cinquante ans, il passa toute sa vie confiné dans sa terre de Meudon, livré à la chasse, au jeu, à la bonne chère et à son goût pour une ancienne fille d'honneur de la princesse de Conti (mademoiselle Choin), créature peu séduisante dont il fit sa Maintenon.

(1) L'influence considérable qu'exerça madame de Maintenon sur tous les événements de cette époque exige que l'on trace ici sa silhouette.

Elle naquit le 27 novembre 1635 dans la prison de la conciergérie de Niort, où sa mère partageait la captivité de son père, fils d'Agrippa d'Aubigné, que Henri IV honora de son amitié. Elle passa ensuite en Amérique où son père, devenu libre, alla chercher un refuge contre les persécutions que lui attirait son attachement à la religion réformée, et dissipa les restes de sa fortune. Revenue en France au bout de quelques années, elle se trouva un beau jour sur le pavé de Paris, orpheline, sans ressources, mais belle, savante, pleine d'esprit, de

Acceptation du testament.

Louis se retira sans dire le parti auquel il s'arrêtait. Le 14 novembre, après le lever, cérémonie journalière toujours accomplie avec la solennité ponctuelle qui accompagnait à Versailles toutes les actions royales, même les plus simples, Louis XIV, en présence de la cour et du marquis Castel dos Rios, ambassadeur espagnol, fit connaître sa détermination

vertu et d'ambition. Réduite à accepter pour vivre, chez madame de Neuillant, sa parente, une position voisine de la domesticité, elle eut à subir les dégoûts et les humiliations dont l'abreuvait une protectrice avare et capricieuse. Pendant une maladie du cocher de la maison, elle fut obligée de mesurer et de distribuer l'avoine aux chevaux. Le souvenir de cette misère lui inspira plus tard l'idée de fonder près de Versailles, et de faire doter par la munificence royale, la maison de Saint-Cyr, où les jeunes filles nobles sans fortune trouvèrent les secours et l'appui qui avaient manqué à sa jeunesse.

Elle allait prendre le voile pour échapper à ce triste servage, lorsque Scarron, le romancier des scènes bouffonnes et le poète aux rimes scabreuses, lui proposa de l'adopter. Cette offre ayant été accueillie, sinon avec gratitude, au moins avec un cœur résigné, l'adoption fut décorée du nom de mariage, pour ne pas donner prise à la malignité, car enfin le cul-de-jatte était encore un homme. Madame Scarron se trouva en rapport avec tous les beaux-esprits, comme on disait alors, qui se donnaient rendez-vous chez l'auteur du Roman Comique et de l'Enéide Travestie, et s'y rencontraient avec tous les gens distingués qui aimaient les délassements peu sévères. A cette époque, elle connut Ninon de l'Enclos, la célèbre courtisane, et leur intimité devint si étroite, qu'elles partagèrent souvent le même lit, sans que cette liaison compromettante ait altéré son renom de vertu. Dans ce demi-monde, elle ne se laissa pas effleurer par les hommages licencieux, et sa conduite resta irréprochable.

La mort de son mari la rendit à la liberté, mais aussi à la misère. Quelques anciens amis, frappés de son indigence noblement soufferte, de ses connaissances, de la sûreté de son

en ces termes : « Messieurs, voici le roi d'Espagne. La nais-
« sance l'appelait à cette couronne, le feu roi aussi par son
« testament ; toute la nation l'a souhaité et me l'a demandé
« avec instance ; c'était l'ordre du ciel, je l'ai accordé avec
« plaisir. » Il dit ensuite au nouveau monarque : « Soyez
« bon Espagnol, c'est maintenant votre premier devoir,

commerce et de sa piété, la présentèrent à madame de Montespan pour l'éducation du duc du Maine. La favorite tomba sous le charme de la gouvernante de son enfant, et la présenta au Roi, dont elle ne tarda pas à s'attirer l'affection et l'estime par sa beauté, sa réserve, et par la correspondance journalière qui s'établit à l'occasion du jeune duc. « Nulle femme de son « temps, et peut-être d'aucun autre, » dit Lamartine, « n'écri- « vit d'un style plus simple, plus flexible et plus viril à la fois. « Sa plume avait la solidité de sa raison et l'habileté de son « âme. Le bon sens, la clarté et la force étaient ses muses. « C'étaient les qualités qui convenaient le plus à l'esprit sévère « mais précis de Louis XIV ; c'étaient celles aussi que la favo- « rite craignait le moins dans une confidente. Ce fut à l'abri « de cette modestie d'esprit et de cette humilité du rôle de « confidente que la veuve de Scarron s'insinua de plus en « plus dans l'amitié de la favorite et la familiarité du Roi. »

Peu d'années après, madame de Montespan partit pour un exil dont elle ne revint pas, et madame Scarron régna, sous le nom de marquise de Maintenon. — Ses ennemis l'appelèrent madame de Maintenant ; mais elle en eut peu qui osèrent se déclarer d'une manière ouverte, car la France était accoutumée de longue main à respecter les caprices du maître, quels qu'ils fussent. Citons encore Lamartine qui explique cette énigme avec la magnificence de langage qui lui est habituelle. « Il est difficile aujourd'hui, à la distance où nous « sommes, et après tant de révolutions de trônes et de mœurs « qui ont agrandi pour nous la distance, de bien comprendre « la cour de Louis XIV. C'était une espèce d'Olympe monar- « chique et chrétien dont Louis XIV était le Jupiter ; des dieux « et des déesses inférieurs, divinisés par l'adulation des

« mais souvenez-vous que vous êtes né Français, pour en-
« tretenir l'union des deux nations ; c'est le moyen de les
« rendre heureuses et de conserver la paix de l'Europe. »

Un siècle plus tard, en juin 1808, Napoléon annonça par des paroles presque semblables à son frère Joseph, à Bayonne, qu'il l'envoyait régner au-delà des Pyrénées. L'es-

« grands et par la superstition des peuples, s'y mouvaient
« sous lui. Leurs vertus étaient exaltées, leurs vices mêmes
« étalés avec une audace de supériorité qui semblait mettre
« entre le trône et le peuple la différence d'une morale des
« dieux à la morale des hommes. Ce fut un moment unique
« dans l'histoire de la grandeur des cours, de l'enivrement
« des courtisans, et de la prosternation des peuples. »

Madame de Montespan, dans l'exil où elle s'imposait les plus dures macérations de la pénitence pour expier le scandale de sa vie, apprit un jour le mariage de sa rivale.

Ce mariage eut lieu pendant l'hiver qui suivit la mort de la reine Marie-Thérèse, en 1684. Louvois essaya en vain de s'y opposer. L'archevêque de Paris de Harlay, n'y consentit que sur la promesse qu'il resterait secret. Il n'y eut d'autre cérémonie qu'une messe dite en pleine nuit par le Père de la Chaise, confesseur du Roi, dans un des cabinets de Versailles. Bontemps, gouverneur du château, premier valet de chambre en quartier, et le plus en faveur des quatre, servit cette messe en présence de Harlay archevêque de Paris, comme diocésain; du ministre Louvois; de Montchevreuil, parent de Villarceaux (le seul qui peut-être ait su émouvoir le cœur de madame Scarron); et enfin, il faut bien le dire, de Bossuet, dont la grande voix avait prononcé l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, reine de France et de Navarre, le 1er septembre précédent (1683), à Saint-Denis, en présence de monseigneur le grand dauphin et de toute la cour!

Voici ce que dit Saint-Simon de ce mariage clandestin :

« Les suites, les succès, l'entière confiance, la rare dépen-
« dance, la toute-puissance, l'adoration publique, universelle;

prit est frappé de l'analogie qui existe entre ces deux scènes également grandioses, toutes deux suivies d'une longue guerre. Les Bourbons se sont montrés moins dignes de leur fortune que le frère de l'Empereur; ils sont encore sur le trône d'Espagne, le dernier qui leur reste en Europe. Ce trône est-il bien solide?

« les ministres, les généraux d'armée, la famille royale la « plus proche, tout en un mot à ses pieds; tout bon et tout « bien par elle, tout réprouvé sans elle; les hommes, les af- « faires, les choses, les choix, les justices, les grâces, la reli- « gion, tout sans exception en sa main, et le Roi et l'Etat ses « victimes; qu'elle fut cette fée incroyable, et comment elle « gouverna sans lacune, sans obstacle, sans nuage le plus « léger, plus de trente ans entiers, et même trente-deux, c'est « l'incomparable spectacle qu'il s'agit de se retracer, et qui a « été celui de toute l'Europe. »

Qu'on juge ce qu'il lui fallut d'art, de souplesse, de manége, pour maintenir son pouvoir pendant un temps aussi long sur un homme aussi impérieux, aussi jaloux de son autorité que l'était Louis XIV, moins âgé qu'elle de quatre ans!

Le travail avec les ministres avait toujours lieu chez elle, dans sa chambre. Cette pièce, de plain-pied avec l'appartement du Roi, n'avait qu'un petit nombre de meubles d'un goût sévère, que leur forme et leur place destinaient à deux personnes d'un rang égal. — Deux fauteuils seulement, dont un à chaque coin de la cheminée; deux petites tables et deux tabourets pareils. Le ministre s'asseyait sur l'un des tabourets et déposait sur l'autre le sac contenant ses papiers, ce que l'on appelait, par une abréviation convenue, le *sac*. L'autre table servait à la maîtresse du logis pour y placer l'ouvrage d'aiguille ou de tapisserie dont elle s'occupait toujours comme si son affaire principale était cette broderie ou ce canevas. Les deux travailleurs parlaient toujours très-haut, de sorte qu'elle entendait tout. Attentive et silencieuse, absorbée en apparence par un écheveau de soie ou de laine, elle ne prenait la parole que lorsqu'on l'interrogeait; répondait alors en peu de mots,

Le nouveau souverain, après avoir reçu les honneurs royaux de toute la cour, et notamment de son père, qui répétait à chaque instant « *le roi mon fils*, » et l'appelait « *Votre Majesté*, » quitta, le 4 décembre, Versailles et

les yeux baissés et avec réserve. Mais le ministre, avant la séance, avait pris secrètement ses ordres, de sorte qu'ils étaient d'accord sans que le Roi, si ombrageux, s'en doutât. S'il s'agissait de quelque mesure administrative, financière ou politique, on se gardait bien de l'aborder de front. On parlait d'abord d'autres affaires déjà en train, ou de quelque détail indifférent et secondaire, qui devait, par une voie détournée, mener les esprits à la chose sérieuse. Si l'on rencontrait une résistance inattendue, on battait prudemment en retraite, et l'on attendait une prochaine séance pour une nouvelle tentative.

Fallait-il nommer un général d'armée, un intendant de province, ou désigner un ecclésiastique au choix du souverain pontife, le secrétaire d'Etat présentait une liste, sans mettre en tête celui qu'il voulait faire nommer ; si le Roi désignait quelqu'un, le ministre bien entendu, approuvait, mais proposait cependant de voir ceux qui avaient aussi des titres, et balançait les services de chacun, pour produire l'incertitude. C'était le moment où l'on consultait la marquise. Celle-ci, avec un sourire et l'air du plus complet détachement, sans quitter son aiguille ou son canevas, partait quelquefois d'un autre, puis finissait par revenir à celui que le ministre avait désigné. Le Roi, presque toujours, était pris dans ce filet.

On ne cessera pas de reprocher à madame de Maintenon la révocation de l'Edit de Nantes, les persécutions contre les Réformés qu'elle aurait dû protéger puisque ses ancêtres l'étaient, la protection accordée à une foule de médiocrités, la disgrâce de Vauban, de Fénélon et du grand Arnauld, le vingtième enfant d'un père qui en eut vingt-deux, remarquables tous par la droiture, la vertu et l'amour du vrai, et quelques-uns illustres par l'érudition, l'éloquence, la piété fervente et le malheur, tels que d'Andilly, Antoine et la mère Angélique.

son aïeul qu'il ne devait plus revoir; il entra le 21 avril 1701 à Madrid. L'Espagne se sentit revivre en voyant la jeunesse et la force sur le trône occupé naguère par le rachitique Charles II (1).

Son nom restera lié à de misérables disputes théologiques, à la ruine des finances, aux désastres de la guerre de la succession et à la légitimation des bâtards.

Après la mort du Roi, survenue le 1er septembre 1715, elle ne quitta plus Saint-Cyr, et mourut pieusement le 15 avril 1719, au milieu de ses filles adoptives. — De ses parents, le plus connu est son frère, le comte d'Aubigné, qui la désola par ses incartades, et par des propos effrénés, tenus jusque dans la galerie de Versailles, sur les temps de Scarron et de l'hôtel d'Albret. La fille de ce frère, très-bien élevée par sa tante, épousa le comte d'Ayen, depuis duc de Noailles : le Roi la dota richement, et donna la chemise au comte d'Ayen; la mariée reçut la même faveur de madame la duchesse de Bourgogne. — Le soir, Louis XIV, abdiquant sa majesté pour se mêler à une fête de famille, daigna tirer lui-même leur rideau.

(1) Il n'est pas certain du tout que Louis XIV ait prononcé le mot si connu « Il n'y a plus de Pyrénées. » On ne le trouve pas dans les Mémoires du temps, d'après ce qu'affirme M. Henri Martin. On ne pouvait exprimer d'une manière plus heureuse la réalisation de la pensée de Henri IV et de Mazarin, mais il y a lieu de craindre que ce mot n'ait été fait après coup.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

LA GUERRE.

Villars.

Marlborough. — Eugène. — Heinsius.

1701-1714.

Nota. — Pour me maintenir dans les limites qui conviennent à une simple étude, je me bornerai, dans cette troisième partie, comme dans les deux autres, à une appréciation sommaire des événements : on y trouvera pourtant quelques détails sur les batailles de Friedlingen (1702), Hocstædt (1703. 1704), Ramillies (1706), Oudenarde (1708), Malplaquet (1709), et Denain (1712), ces quatre actions étant les plus importantes, par la manière dont les troupes furent engagées, par le nombre des combattants, par la présence des hommes de guerre les plus connus de cette époque, et par les résultats. Friedlingen est préparé par la prudence, et accompli par l'audace. Le sang français a coulé trois fois dans la plaine d'Hocstœdt. A Ramillies, on voit comment le maréchal de Villeroi prit sa revanche de Namur, de Chiari et de Crémone. A Oudenarde, figure, à côté de Vendôme, l'élève de Fénélon, ce jeune duc de Bourgogne qui devait, nouveau Titus, faire les délices de la France. A Malplaquet, Villars et Boufflers, contre Eugène et Marlborough. A Denain, Villars et Eugène.

I.

Philippe V fut immédiatement reconnu par l'Espagne; les adhésions de ses Etats d'outre-mer furent seules retar-

dées par l'éloignement de la métropole. Nous allons voir la conduite des divers souverains.

Attitude des souverains à la nouvelle de l'acceptation.

L'empereur était engagé d'une manière trop personnelle pour hésiter. Le marquis de Villars (depuis maréchal), alors ambassadeur à Vienne, raconte dans ses Mémoires ce qui s'y passa.

Le 18 novembre, Léopold apprit, par un courrier du comte de Sinzendorff, la mort du roi Charles. Il s'enferma aussitôt dans son cabinet, et ne vit personne pendant vingt-quatre heures (1). Le 19, il réunit en conseil le président de guerre, et les feld-maréchaux présents à Vienne, le

(1) Né en 1640, roi de Hongrie en 1655, roi de Bohême en 1658, empereur en 1659, malgré Mazarin qui, dans le moment même où il faisait le traité des Pyrénées, rêvait la couronne de Charlemagne pour Louis XIV. Doux et honnête, porté par instinct et par éducation vers les arts et les lettres, la nature l'avait créé pour faire paisiblement le bonheur de ses sujets, comme presque tous les princes de cette famille dont on loue les vertus domestiques. La Providence en décida autrement. Son long règne devait être une suite de luttes qui ne furent pas sans gloire. Les Turcs, attirés par son intervention en Transylvanie, envahirent la Hongrie en 1662, prirent Grosswardein et Neuhœusel, ravagèrent la Moravie et la Silésie, et ne furent arrêtés qu'en 1664 par Montécuculi à Saint-Gothard. — La pacification momentanée de la Hongrie ne fut obtenue que par des supplices. On peut se figurer ce qu'était alors ce pays, qui frémit encore. — En 1664, la Hongrie se souleva de nouveau ; et deux-cent mille Osmanlis, conduits par le grand-visir Kara-Mustapha, assiégèrent Vienne pendant deux mois. — La monarchie autrichienne, sauvée alors par Jean Sobieski, n'a-t-elle pas commis plus tard, en devenant complice du meurtre de la Pologne, et en prenant sa part des dépouilles de cette nation héroïque, un acte de la plus noire ingratitude? — Il fallut les victoires de Kalemberg,

comte Caprara, et les princes Eugène de Savoie et de Commercy. On manda le prince de Lichtenstein, ce qui fit supposer qu'il s'agissait de quelque affaire concernant l'archiduc Charles dont il était gouverneur. Le lendemain, on alloua des sommes considérables pour le recrutement et les remontes des troupes. Ce jour-là, l'empereur s'exprima devant le Conseil avec une décision et une énergie qui ne lui étaient pas habituelles; de sorte que l'on crut à son ferme dessein d'agir. Ces deux journées furent employées en conférences qui se prolongèrent fort avant dans la nuit. Le 20, arriva la nouvelle que le feu roi avait légué tous ses Etats au duc d'Anjou. Le même courrier apporta au marquis de Villars l'ordre de déclarer à la

de Zenta, de Neuhœusel, la reprise d'Ofen et de Mohacz pour refouler définitivement les Turcs, amener la paix de Carlowitz et assurer à l'Autriche la possession héréditaire, qui devait être orageuse, de la couronne de Hongrie, jusqu'alors élective. Léopold n'eut pas autant de bonheur contre Louis XIV, car le traité de Nimègue lui enleva Fribourg et la Lorraine. Les Chambres de Réunion prononcèrent en outre l'annexion à la France d'un grand nombre de villes et même de principautés allemandes. En 1688, dévastation du Palatinat (par Turenne!), Léopold fut un des chefs de la Ligue d'Augsbourg en 1686, de la grande Ligue en 1689, et pourtant il ne gagna guère à la paix de Ryswick. Les avantages d'Eugène en Italie, au commencement de la guerre de la succession, et ensuite les victoires de ce prince et de Marlborough à Donauwœrth et à Hochstœdt (1704), furent la consolation de ses derniers jours. Il mourut à Vienne le 5 mai 1705. — Marié trois fois, il eut quatre filles, et plusieurs fils dont deux seulement lui survécurent; Joseph Ier son successeur, et l'archiduc Charles (élu empereur en 1711), dont il est souvent question dans ce récit.

cour de Vienne l'acceptation du testament, l'avis qui en avait été donné à Londres et à La Haye, les honneurs rendus au duc d'Anjou comme roi d'Espagne, et le départ de ce prince pour Madrid le 1er décembre suivant. Léopold ne répondit pas à cette communication officielle, mais décida l'envoi immédiat en Italie de 30,000 hommes choisis parmi ses meilleures troupes, et de 20,000 sur le Rhin. Les régiments d'infanterie désignés pour marcher furent complétés à seize compagnies de 150 hommes, avec des grenadiers, de manière à avoir un effectif de 2,540 soldats au drapeau. Des mesures analogues furent prises pour la cavalerie. Les corps qui n'étaient pas mobilisés fournirent les ressources nécessaires à ces formations. Tout cela fut facile, car l'armée, tenue en haleine par ses longues campagnes contre les Turcs et les Hongrois, était aguerrie. Le prince Eugène reçut le commandement d'Italie, ayant sous ses ordres les princes de Commercy et de Vaudemont, et le comte Guido Staremberg. — Dans le même moment, un autre prince de Vaudemont, gouverneur du Milanais, reconnaissait Philippe V. — Quand on apprit que les vice-rois de Naples, de Sicile et de Sardaigne, ainsi que l'électeur de Bavière (1), gouverneur de Belgique et son frère l'électeur de Cologne embrassaient la même cause, Léopold vit bien qu'une guerre sérieuse éclaterait, et il ne s'en effraya pas.

Le duc de Hanovre, acquis par le don d'un bonnet d'élec-

(1) Père de l'enfant désigné par le premier testament. — Son adhésion et celle de l'électeur de Cologne, si elles étaient sincères, pouvaient ouvrir aux Français la route de Vienne. On verra plus tard l'irrésolution déplorable du Bavarois.

teur, promettait 6,000 hommes. Le duc de Brandebourg s'engageait à en fournir 10,000, et reçut en échange la couronne de Prusse (16 novembre 1700) (1). D'autres grâces attendaient l'électeur palatin, et les chefs des cercles de Souabe et de Franconie, s'ils voulaient aussi amener des contingents. On ne pensait pas que le prince Louis de Bade résistât à la séduction d'un commandement. Tout fut mis en œuvre pour gagner le duc de Savoie, qui pouvait barrer le chemin de l'Italie; mais ce prince, beau-père du duc de Bourgogne, allait le devenir du roi d'Espagne. Il ne devait servir que plus tard, et par la faute de la France, la cause impériale. Quant à l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, frère de la dauphine, on se consola de sa défection, qu'exigeaient pour le moment ses liens de famille, par cette maxime attribuée au grand Gustave, « qu'il est bon d'avoir quelqu'un à piller. » Il fallait des auxiliaires puissants, et l'on députa vers Guillaume III, *roi des Hollandais et stathouder des Anglais*, le comte de Vratisau, regardé comme le plus habile des diplomates autrichiens (2).

(1) Les maîtres de l'ancien domaine des chevaliers teutoniques, rivalisèrent bientôt avec les Habsbourg. Le pape Clément XI (Albani), élu cette même année 1700, pour remplacer Innocent XII, trouva mauvais qu'on se permît de créer un royaume sans son assentiment, mais la foudre pontificale n'était plus dans la main de Grégoire VII.

(2) Léopold avait quatre filles. Philippe V, pour se conformer au désir de Charles II, offrait d'en épouser une. L'empereur refusa, comprenant que la guerre était inévitable, et ne voulant pas se placer dans cette alternative, de déserter les intérêts de sa maison, ou de combattre son gendre.

II.

Guillaume (1), lorsqu'il reçut le comte de Vratisau, venait

(1) Né à La Haye en 1650, fils de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, et de Henriette-Marie Stuart, fille de Charles Ier d'Angleterre. Elu stathouder de Hollande en 1672, sous le nom de prince d'Orange, il reçut, à l'âge de 22 ans, le commandement des troupes que la république opposait à Louis XIV. Dans cette situation difficile, il déploya un courage à toute épreuve et une opiniâtreté inébranlable. Lui seul ne désespéra pas du salut de sa patrie, en voyant les Français à trois lieues d'Amsterdam, et il la sauva. Un envoyé de Charles II ayant essayé de le corrompre, en lui offrant, au nom des deux rois, la souveraineté de la Hollande, s'il voulait se soumettre ; il refusa et répondit : « J'ai un moyen sûr de ne pas voir la « ruine de ma patrie ; je me ferai tuer sur son dernier retran- « chement. » Louis XIV, pendant trente ans, le trouva devant lui sur tous les champs de bataille et dans toutes les coalitions. En 1678, il fit tout ce qu'il put pour s'opposer à la signature du traité de Nimègue par les Etats-Généraux. Après la révocation de l'Edit de Nantes, il accueillit tous les Français expatriés, et donna des armes à ceux qui en voulurent. En 1686, il fut l'âme de la ligue d'Augsbourg. Ne pouvant communiquer sa haine contre la France à son beau-père, Jacques II, il résolut de le détrôner, et lança contre lui une proclamation incendiaire. Le 5 novembre 1688, il débarque à Torbay avec 14,000 hommes et marche sur Londres. Le pusillanime Stuart ne l'attend pas, et sans combattre se sauve, abandonnant sa capitale au vainqueur, que les acclamations populaires y accueillent le 18 décembre, et qui se fait couronner solennellement à Westminster, le 11 avril suivant. Le nouveau conquérant de l'Angleterre n'eut pas de bataille à livrer, et ne perdit qu'un officier et quelques soldats, tués par des balles perdues.

A Senef, la victoire resta indécise entre lui et le grand Condé. Battu par Luxembourg à Fleurus, à Steinkerke et à Nerwinde, il fit d'admirables retraites. Ce n'était pas un de

Guillaume III.

d'être averti par Fagon (1) (consulté sous un nom supposé) qu'il n'avait pas un an à vivre. Consumé par une phtisie pulmonaire arrivée au dernier degré, les jambes ouvertes par des plaies inguérissables, ne se faisant aucune illusion sur son état, mais galvanisé par sa haine, aussi vivace dans son cœur que lorsqu'il faisait rompre, trente ans auparavant, les digues hollandaises pour y noyer sa patrie avec ses envahisseurs, il renouvela, devant l'envoyé autrichien, son exécrable serment de consacrer ce qui lui restait de vie à combattre Louis XIV.

Trouvant des résistances dans son parlement agité par mille cabales, et où l'or de Versailles exerçait son action corruptrice, il le cassa (29 décembre 1700), en n'y mettant guère plus de cérémonie que Cromwell à l'égard du *parlement-croupion*. Les comtés lui ayant envoyé, le 6 février 1701, des législateurs plus dociles, il cultiva leurs dispositions, que Louis, du reste, se chargea lui-même d'envenimer par l'octroi des lettres patentes qui conservaient au

ces princes que leur grandeur *attache au rivage*, et il joignait à la prudence du capitaine la bravoure du soldat. Ses deux principaux faits d'armes furent la victoire de la Boyne, où le vieux duc de Schomberg fut tué à ses côtés (1er juillet 1690); et la prise de Namur sur Boufflers, à la vue de 100,000 hommes commandés par Villeroi (1695). Trahi souvent par la fortune, il n'en fut pas moins à craindre, et nul n'a fait plus de mal à la France. Il mourut en 1702. — Voir sa vie publiée par Hugues Trévor. Londres, 1839, 2 vol. in-8°.

(1) Puisque ce nom vient sous notre plume, nous recommandons la lecture du *Journal des Médecins* (Manuscrit de la bibliothèque impériale), tenu sous sa direction.

nouveau roi d'Espagne son droit à la couronne de France (décembre 1700), et l'occupation des places de la *barrière* hollandaise (février 1701). Il n'en fallait pas tant pour enflammer le patriotisme anglais, et une députation des Communes présenta au roi, le 24 juin 1701, une adresse contre le pouvoir exorbitant de la maison de Bourbon. Guillaume répondit que la guerre seule donnerait le moyen de limiter ce pouvoir, et il insista si énergiquement sur cette nécessité que les deux chambres, sans prendre encore une décision définitive, l'autorisèrent à continuer les mesures déjà commencées. 10,000 hommes étaient réunis à Spithead, prêts à s'embarquer au premier ordre sur une flotte embossée dans la baie ; on les maintint à ce poste. Aux traités déjà connus, vint s'en joindre un autre par lequel le Danemark promettait 12,000 soldats. Avec ce que l'on attendait de Lunebourg, du Hanovre, de Hesse-Cassel, d'Anspach et de Mecklembourg-Schwerin, cela mettait entre les mains de la coalition 100,000 hommes de troupes alliées, et même 135,000, si l'on s'en rapportait à quelques personnes qui se prétendaient mieux informées. Ces mesures prises, Guillaume maîtrisant ses douleurs physiques, adoucies du reste par la satisfaction qu'il éprouvait, se rendit à La Haye pour entraîner les Etats-Généraux, voir quelles étaient leurs forces et reconnaître la frontière des Pays-Bas espagnols, théâtre présumé des premières opérations.

III.

Il ne fallait qu'une étincelle pour mettre la Hollande en feu. La France y était maudite par les vieillards, témoins et

Etat des esprits en Hollande.

victimes des désastres de 1672 ; par les hommes en état d'agir, à qui leurs pères communiquaient leurs ressentiments ; par la tendresse alarmée des mères et des sœurs ; par les enfants mêmes, à qui on apprenait à lire dans des livres où l'on racontait les malheurs de leur pays.

Toutes les têtes fermentaient. On voyait déjà une armée de 150,000 hommes envoyée de nouveau contre la république ; la Meuse et le Rhin franchis ; les Français occupant Maëstrich, Wesel, Burich, Rheinberg, Rees et Emmerick ; forçant le passage du Lech, campant dans l'île de Betaw, ensuite à Huessen, à Arnheim, à Utrecht, dans toute la Gueldre, à Naërden, Woërden, Oudewater et Yselstein ; mettant la main sur les écluses de Muyden, en plein Zuyderzée, à trois lieues d'Amsterdam. Le conquérant, on se le rappelait, avait voulu le Brabant, la Flandre, Nimègue, Grave et le comté de Meurs, le Betaw gueldrois et l'île de Bommel, avec toutes les forteresses qui en dépendent, c'est-à-dire le cœur même de la Batavie ; la révocation, *sans réciprocité*, des droits établis par les Etats sur les marchandises françaises depuis 1662 ; la ruine des compagnies hollandaises du nouveau monde ; la restitution à l'ordre de Malte des anciennes commanderies ; une indemnité de vingt millions, et enfin l'envoi, renouvelé chaque année, d'une ambassade extraordinaire qui présenterait à l'insolent vainqueur une médaille d'or avec une inscription rappelant que la république devait à S. M. très-chrétienne *la conservation de la même liberté que les rois ses prédécesseurs ont aidé à lui conquérir*. — Il faudrait encore percer les digues, et répandre les flots de la mer sur le sol de la patrie !

IV.

Le roi d'Angleterre arriva, le 17 juillet 1701, à La Haye. Dès le lendemain, il fit signer aux Etats-Généraux un projet de ligue offensive et défensive entre l'empereur, l'Angleterre, la Hollande, l'électeur Palatin, ceux de Brandebourg et de Hanovre et le duc de Zell. Les contractants s'engageaient :

1° A reprendre les Pays-Bas espagnols, et à y rétablir la *barrière* ;

2° A reconquérir le Milanais, fief de l'empire, les royaumes de Naples et de Sicile, avec les îles de la Méditerranée qui en dépendent, et les ports de Toscane, tous ces territoires étant indispensables pour assurer la sûreté des provinces héréditaires de sa majesté impériale, et utiles pour la navigation et le commerce des sujets anglais et hollandais ;

3° A s'emparer de toutes les possessions espagnoles dans les Indes, et à les partager ;

4° A continuer la guerre jusqu'à ce que satisfaction juste et raisonnable fût donnée à l'empereur, au roi d'Angleterre et aux Etats-Généraux sur tous leurs griefs ;

5° A assurer par tous les moyens la séparation des deux couronnes de France et d'Espagne, la sureté de tous les royaumes et pays appartenant aux signataires du présent acte, et l'exclusion du commerce francais des Indes espagnoles.

6° Tous les princes et Etats de l'Europe seraient invités à accéder à la présente convention ;

7° Enfin, les hostilités une fois commencées, aucun des

contractants ne pourrait se retirer sans se mettre en guerre avec les autres.

Ligue de Loo 7 septembre 1701.

Les ratifications définitives de cette ligue eurent lieu à Loo le 7 septembre suivant. L'Angleterre et la Hollande, n'ayant pas encore complété leurs armements, reconnurent Philippe V comme puissance de fait, pour sauvegarder les intérêts de leur commerce ; mais résolurent de pousser leurs préparatifs avec la plus grande vigueur, jusqu'au jour où elles seraient en mesure d'agir à ciel ouvert. Guillaume fut désigné d'une voix unanime pour diriger la coalition ; il y consuma ses dernières forces. Une flotte anglo-batave fit voile immédiatement vers les Indes occidentales. Quarante-huit nouveaux navires de guerre, de soixante canons au moins, furent armés dans les ports de la République.

Les plans de campagne sur terre et sur mer furent aussitôt établis pour l'année suivante.

L'empereur dut fournir, en Italie...	70,000 hommes.
id. sur le Rhin.....	40,000
Les Anglais, les Hollandais et d'autres alliés.....	150,000
Total.....	260,000

La flotte alliée devait être composée de cent-vingt vaisseaux de guerre, dont les équipages étaient compris dans les chiffres ci-dessus.

Les chambres anglaises, une fois entrées dans les vues de leur roi, y restèrent, après sa mort, jusqu'à la fin de 1711. Les Anglais finirent par porter le plus grand fardeau de cette alliance. Dès la deuxième année, ils donnèrent cin-

quante mille hommes, au lieu de quarante mille; et il y eut même un moment où ils soudoyèrent, tant de leurs troupes que de celles de leurs alliés, jusqu'à deux cent mille soldats et matelots combattants. Les Hollandais, au contraire, n'ont pas pu continuer toujours les mêmes efforts. La plupart des Etats secondaires, par des raisons semblables à celles énoncées plus haut, reconnurent provisoirement Philippe V, mais du bout des lèvres. L'empereur seul ne le reconnut pas. Du reste, toutes ces reconnaissances ne signifiaient rien, car chacun entra en campagne dès qu'il fut prêt. Guillaume devait, au commencement de 1702, se mettre à la tête des armées.

V.

La France en 1701.

Louis, croyant l'empereur inactif, et voyant les principaux Etats reconnaître son petit-fils, éprouva, pendant deux mois, une satisfaction et un orgueil immenses. Il crut sa suprématie assise pour toujours sur le continent, de la mer du Nord à l'Adriatique, de Gibraltar à Otrante et de la Corogne aux Bouches de l'Escaut. Mais le voile qui lui cachait la réalité tomba bientôt. Il avait soixante-deux ans. Condé, Turenne, Luxembourg, Lionne, Louvois, Colbert étaient morts; Madame de Maintenon était son conseil, et Chamillart son ministre. Vauban ne devait plus paraître qu'une seule fois à la guerre pour prendre Brisach, avant la disgrâce de ses dernières années. Un sentiment de lassitude pénétrait dans toute la nation. Un instinct secret disait clairement aux penseurs, et confusément aux esprits vulgaires, qu'après tant

de succès inespérés il fallait s'arrêter sous peine de lasser la fortune. Le Trésor était obéré, et on ne parvenait à le remplir que par des expédients vexatoires et déloyaux. La misère désolait les campagnes; les bras manquaient à l'agriculture, de sorte qu'il y avait, tous les cinq ou six ans une disette de grains, et quelquefois une famine. On n'avait plus la puissante organisation militaire de Louvois. Les régiments étaient commandés, pour la plupart, par des jeunes gens ou par des officiers qui avaient acheté leurs grades, car la vénalité des charges n'a disparu dans l'armée, comme dans toutes les autres parties de notre organisation sociale qu'en 1789. Cette vénalité entretenait l'industrie coupable des passe-volants; les magasins étaient vides, faute d'argent, ou par suite de concussions. Les plans de campagne s'élaboraient au pied du lit de madame de Maintenon. Un général, avant de livrer bataille, était obligé d'envoyer un courrier à Versailles, et, quand ce courrier revenait, il fallait souvent en expédier un autre pour annoncer qu'il était trop tard, ou qu'on avait été surpris; car la fortune n'aime pas qu'on remette au lendemain l'acceptation de ses faveurs, et veut qu'on lui fasse en quelque sorte violence.

Si les alliés éprouvèrent quelque hésitation, ce que je ne crois pas, il ne leur fut plus permis d'en garder aucune après que le parlement de Paris eut enregistré les lettres patentes qui conservaient au roi d'Espagne son rang entre le duc de Bourgogne et le duc de Berry, et lui rendit ainsi la possibilité de régner un jour sur la France. C'était violer la clause fondamentale du testament, et provoquer les coalisés.

Louis, au bout de deux mois, informé des préparatifs qui se faisaient contre lui, forma trois armées, dont voici la force et la destination (1) :

	Bataillons.	Escadrons.
Italie (maréchal de Catinat).....	54	74
devant opérer de concert avec les troupes du duc de Savoie.		
Sur le Rhin (maréchal de Villeroi).	62	83
Pays-Bas (maréchal de Boufflers)..	100	117
Total... ...	216	274
Nombre de vaisseaux armés : à Toulon.....		32
id. à Brest.....		23
Total.....		55

Les escadres d'Espagne et de Portugal devaient se joindre à la flotte de Brest.

On arma en outre 6 bâtiments légers à Dunkerque et 30 galères à Marseille.

(1) Mémoires relatifs à la succession d'Espagne. Général Pelet, t. I, p. 389. Le bataillon étant à cette époque de 700 hommes, et l'escadron de trois compagnies de 50 maîtres chacune, cela faisait 151,200 fantassins, et 41,100 cavaliers. Si on compte les escadrons à quatre compagnies, comme cela fut ordonné pour le pied de guerre, on aurait eu 55,800 cavaliers. — Tels sont les chiffres sur le papier ; mais si l'on fait la part, évaluation fort difficile, des vices d'organisation, des maladies etc., il est certain que les effectifs réels furent très-inférieurs à ceux des situations officielles, enflées souvent pour plaire au Roi, et dissimuler la négligence ou les malversations.

VI.

Organisation militaire de la France.

Avant d'assister au choc des armées, il nous paraît utile de jeter un coup d'œil rapide sur l'organisation militaire de la France, et d'esquisser à grands traits son origine, ses progrès et son état sous Louis XIV (1).

A cette époque de confusion et de barbarie qu'on nomme le Moyen-Age, la France, malgré l'esprit batailleur de ses habitants qui avaient toujours à la main l'épée ou la dague, ne possédait aucune organisation militaire. Les grands vassaux répondaient à l'appel du souverain, ou lui résistaient, suivant leur fidélité, leur faiblesse ou leur force.

Ils entraînaient à leur suite la petite noblesse, et des bandes plus ou moins nombreuses, levées de gré ou de force parmi leurs serfs qu'ils armaient tant bien que mal, leur donnant pour solde le pillage. Ces réunions tumultueuses étaient la terreur des populations paisibles et duraient peu. La même irrégularité présidait à leur rassem-

(1) Nous avons tous été bercés avec les récits légendaires des actions glorieuses de Louis XIV et de ses malheurs; mais les institutions militaires de la France à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe n'étaient pas bien connues. Un savant professeur, M. Camille Rousset, a fouillé pendant plusieurs années les riches archives du Dépôt de la guerre, et a dissipé les nuages qui voilaient cette partie si intéressante de notre histoire. Nous accomplissons un devoir de reconnaissance en déclarant que nous avons trouvé dans son œuvre les détails les plus curieux.

Ce beau travail a été couronné par l'Académie française. — *Histoire de Louvois.*

blement sous la bannière seigneuriale, chaque fois qu'une occasion de guerre ou de trouble se présentait.

Cavalerie.

On doit à Charles VII le premier essai d'organisation militaire (1). Ce prince commença par la cavalerie, et forma quinze *compagnies d'ordonnance*, comprenant chacune : un capitaine, un lieutenant, un guidon, un enseigne et cent lances. Le gentilhomme, pour être reçu dans la compagnie, devait arriver armé de toutes pièces, et amener avec lui trois archers, un coutillier, et un page ou varlet. Ce petit groupe composait la *lance fournie*. Chaque compagnie avait ainsi 600 combattants, et le corps entier 9,000 ; mais il était réellement beaucoup plus considérable, en raison du grand nombre de surnuméraires qui s'offraient pour y faire le service, en attendant leur inscription. Par suite de cet usage, il y eut quelquefois dans une seule compagnie, dit le général de Laroche-Aymon, jusqu'à 1,200 chevaux. — Les gentilshommes qui n'entraient pas dans les *ordonnances* formaient l'arrière-ban, qui subsista jusque sous Louis XIV, mais auquel on n'eut recours que dans des cas rares.

Les compagnies d'ordonnance furent disséminées par fractions de vingt à trente gendarmes dans certaines villes, où elles étaient surveillées et inspectées par des officiers du Roi. Les provinces contribuaient, par la *taille des gendarmes*, à l'entretien de ces troupes, d'après des *montres* ou revues soigneusement établies. Cette création, ayant

(3) L'ordre que nous allons suivre n'est pas arbitraire, il a été commandé par celui de la formation des différentes armes.

donné de bons résultats, fut imitée par plusieurs princes, notamment par les ducs de Bretagne et de Bourgogne : les gendarmes de ce dernier acquirent très-vite un renom de discipline et de bravoure. Le nombre des compagnies fut augmenté plus tard, afin que le Roi pût multiplier ses faveurs ; et l'on en vit qui n'avaient plus que cinquante lances ou même vingt-cinq, mais alors on porta la lance fournie à sept ou huit combattants. Les jeunes gentilshommes y faisaient l'apprentissage de la guerre comme pages et comme archers. Les gendarmes se formaient et combattaient sur un rang. Ils entamaient la bataille, et envoyaient leurs archers avec des *crennequiniers* sur les gendarmes ennemis dès que la ligne de ces derniers était rompue.

On faisait peu de cas alors de la cavalerie légère, et on ignorait le parti qu'on en pouvait tirer. Les premiers cavaliers légers que l'on vit former un corps en France furent les *Stradiots* que Louis XII fit venir de Grèce. On leur donna successivement les noms de salades, de chevau-légers et de cuirasses, ce qui étonnerait si on ne savait que ces prétendus cavaliers légers, couverts d'armes défensives assez lourdes, n'étaient ainsi nommés que par opposition à la gendarmerie toute bardée de fer : ils ne chargeaient qu'au trot.

Au commencement du règne de François Ier, l'ordre de bataille était encore *en haie*, sur un seul rang. Chaque gendarme ne cherchait qu'à engager un duel. Charles-Quint fut le premier qui massa la cavalerie ; il forma ses gendarmes sur huit ou dix rangs de profondeur. Les Espagnols durent à cette innovation les victoires de Pavie et de Saint-

Quentin. L'exemple fut suivi par la France et par toute l'Europe. Cet ordre compacte prouve que l'artillerie était encore dans l'enfance.

Sous Henri II, commence la réunion des cavaliers en groupes plus ou moins nombreux, appelés *host*. Il n'y a rien qui puisse nous intéresser aujourd'hui dans les ordonnances royales promulguées à cette époque au sujet des hommes d'armes, gendarmes, argoulets, albanais, estradiots, carabins etc. Les armes à feu, qui finiront par faire abandonner les armures défensives, produisirent d'abord l'effet contraire, et l'on vit sous Henri II les gendarmes porter de véritables enclumes. On y renonça ensuite progressivement. Charles IX allégea beaucoup le lourd appareil des hommes de guerre, et Louis XIII le fit abandonner presque entièrement. Après la mort de Henri II, tué par Montgommery d'un coup de lance, les gentilshommes ne voulurent plus de cette arme. Au temps de Henri IV, tous les cavaliers de l'Europe ont une prédilection marquée pour le pistolet. Maurice de Nassau lui-même donna dans cette inconcevable erreur. Dans toutes les guerres de Louis XIV, la cavalerie en allant à l'ennemi ne mettait l'épée à la main qu'après avoir exécuté plusieurs feux. Les charges étaient généralement lentes et lourdes. Il en fut ainsi jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, sauf de rares exceptions, telles que la charge à l'arme blanche, *sans feux*, du marquis de Mélac à Friedlingen. Charles XII fut le premier qui comprit le vrai rôle de la cavalerie dans les armées modernes, et rendit son choc irrésistible en la lançant en avant, sans feux, avec la rapidité de la foudre. Mais la routine prévalut parmi nous jusqu'au temps de Frédéric.

Sous Louis XIII, dit le général Bardin, on voit un *caporal* commander une *escadre* de cavalerie. L'escadron, pris comme unité de force, va naître. En 1635, on organise en régiments les débris des *catraphractes* et toutes les compagnies de cavalerie légère. En 1659, après la paix des Pyrénées, cette transformation s'achève. La cavalerie a un colonel-général. Le régiment, commandé par un mestre-de-camp, se compose de deux à quatre escadrons, ayant chacun quatre compagnies de 25 à 50 *maîtres*. On nomme un lieutenant-colonel et un major. Du temps de Turenne, le régiment variait de 6 à 12 compagnies, ayant chacune un capitaine, un lieutenant, un cornette, un sous-lieutenant, un maréchal des logis, un brigadier et un trompette. Il en était ainsi dans presque toute l'Europe (colonel Rocquancourt).

Nos cavaliers, comme ceux de Gustave-Adolphe, se formaient sur trois rangs. Pendant la guerre, il n'y en eut souvent que deux à cause de la faiblesse des effectifs ; mais l'ordre sur deux rangs ne fut adopté en France qu'en 1766, après la Prusse. — Armement uniforme, c'est-à-dire le pistolet, le mousqueton et l'épée, plus tard le sabre. Un seul corps conserva la cuirasse, et prit le nom de cuirassiers du Roi. Chaque régiment eut une compagnie de mousquetaires ou de carabiniers. La première organisation fut si défectueuse que Louvois, pour reconstituer l'édifice par la base, licencia tous les régiments en 1668, les remit en compagnies franches, et chargea le chevalier de Fourilles d'une réorganisation qui, une fois achevée, subsista cent ans. La cavalerie, pendant tout le règne, entra toujours au moins pour un tiers dans la composition des armées.

Dragons.

Le maréchal de Brissac, dans sa campagne de Piémont en 1554, monta une compagnie de fantassins sur des petits chevaux de médiocre valeur, afin de les transporter rapidement sur des points éloignés. Telle fut l'origine des dragons, d'abord arquebusiers à cheval. Cet essai ayant réussi, on forma plusieurs compagnies. Le dragon reçut une instruction conforme à son double rôle. En 1668, lorsque le duc de Lauzun fut nommé colonel-général, il n'existait que deux régiments ; en 1690, il y en eut 43. On a exalté ou critiqué outre mesure l'arme des dragons. Une chose certaine, c'est que leur création est due à une idée ingénieuse.

Hussards.

Les premiers hussards étaient des déserteurs hongrois. Le maréchal de Luxembourg les ayant mis à l'épreuve, obtint la levée d'un régiment en Alsace. Ce corps fut dissous à la paix de Ryswick. Ainsi, en 1700, il n'y avait pas de hussards, c'est-à-dire pas de cavalerie légère proprement dite, bien que toute la cavalerie portât ce nom, qui du reste était juste par rapport à l'ancienne gendarmerie, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Pendant la guerre de la succession, on forma deux régiments de hussards, l'un français, l'autre bavarois.

Régiments étrangers.

En 1679, le sabre remplaça définitivement l'épée. 1680, création du régiment de carabiniers, qu'on arma de carabines rayées. N'oublions pas que Louis XIV entretint toujours un certain nombre de régiments étrangers, qui se recrutaient parmi les aventuriers et les déserteurs de toutes les nations. Il y en eut jusqu'à huit.

Les corps de la maison du Roi, créés presque tous par Louis XIV, étaient nombreux et superbement équipés. La

vénalité des grades en était bannie, exception unique. On y remarquait : quatre compagnies de gardes du corps, de 100 à 300 gentilshommes, tous catholiques ; 200 gendarmes et 200 chevau-légers ; deux compagnies de mousquetaires, servant à pied et à cheval, et ayant à la fois le drapeau et l'étendard, insignes de leur double service. La maison du Roi, les compagnies de gendarmerie, et celles de chevau-légers présentaient, réunies en 1673, un effectif de 3420 gentilshommes ou maîtres. A la même époque, il y avait dans le reste de la cavalerie 47,000 chevaux.

Maison du Roi.

On comptait en 1698, outre la maison du Roi, 117 régiments (1), dont : 1 de carabiniers, 1 de cuirassiers, 72 *dits de cavalerie*, 43 de dragons, et plusieurs corps étrangers. — Une ordonnance du 5 mars 1675 prescrivit la cuirasse à tous les officiers ; on l'éluda presque toujours sous divers prétextes. Quant aux manœuvres, il n'y avait rien en 1701 qui ressemblât à nos trois écoles. Il fallait attendre encore soixante ans. On mettait une grande importance à bien défiler.

VII.

Infanterie.

Par un reste de préjugés qui dataient de la chevalerie, le gentilhomme méprisait la *pédaille*, et ne voulait combattre qu'à cheval. Voilà pourquoi nos rois s'occupèrent d'abord presque uniquement de la cavalerie.

Charles VII créa les francs-archers, qui doivent la pre-

(1) A deux, trois ou quatre compagnies (de 30 à 50 chevaux chacune) par escadron ; le nombre de ces derniers variait de 2 à 3 par régiment. Tout cela était l'instabilité même.

mière partie de leur nom à l'exemption de la *taille*. Chaque paroisse dut en fournir un, l'équiper et l'entretenir. On les réunissait souvent pour les exercer. La compagnie était de 500 hommes ; il y en avait 8 dans une bande. Le corps entier comprenait 4 bandes, 16,000 hommes. Louis XI licencia cette milice, et la remplaça par 10,000 Français, 6,000 Suisses, et un certain nombre de landskenets, après la journée de Morat où les Suisses employèrent, avec un succès inconnu jusqu'alors, les armes à feu portatives (1476), et firent repentir le duc Charles de Bourgogne de la témérité dont il se glorifiait. Du reste, cet appel des Suisses et des Allemands en France eut le résultat très-fâcheux de retarder la formation d'une infanterie nationale. Bayard et plusieurs autres chevaliers, sur les instances de Louis XII, servirent dans l'infanterie ; mais cette arme ne prit réellement quelque importance que sous François Ier, qui répandit l'usage des arquebuses, créa les légions, et mit ainsi sur la voie de la formation régimentaire. Nous étions en retard sur la Flandre, l'Espagne et l'Italie qui avaient déjà d'excellents fantassins. La légion fut de 6,000 hommes, piquiers, hallebardiers et arquebusiers, en nombre à peu près égal. Il y avait dans chaque légion six bandes, et dans chacune de ces dernières mille hommes. On revint bientôt aux anciennes compagnies séparées de deux ou trois cents hommes, mais elles commirent des désordres. Henri II, d'après l'avis de Brissac, de Coligny et de Montluc, prenant ce qu'il y avait de bon dans le système légionnaire, forma des corps que Charles IX, après avoir hésité entre plusieurs titres, appela régiment. Ces corps furent d'abord

très-irréguliers et temporaires ; on les licenciait quand on n'en avait plus besoin ; mais enfin le principe régimentaire était trouvé. On vit quelquefois des régiments réduits aux seules compagnies-colonelles. L'usage des armes à feu, en se propageant, fit abandonner peu à peu les armures défensives ; toutefois, les piquiers et les arquebusiers conservèrent le corselet, le hallecret et la salade pendant plusieurs années du règne. Louvois institua la tenue des registres-matricules. Le colonel Rocquancourt, le général Ambert, et M. Camille Rousset donnent l'historique de l'infanterie et des autres armes. Nous nous bornerons à quelques indications sommaires qu'il est indispensable de se rappeler. — Peu d'innovations au commencement du règne. Le nombre des mousquetaires est double de celui des piquiers. Formation habituelle sur 8 rangs ; Turenne la réduisit à 6. — Personnel d'une compagnie : capitaine 1 ; lieutenant 1 ; sous-lieutenant 1 ; sergents 2 ; caporaux 3 ; anspessades ou sous-caporaux 3 ; 41 soldats et 1 tambour. Etat-major : colonel, lieutenant-colonel, major, et un aide-major par bataillon. Les emplois de lieutenant-colonel et de major, en dehors de la hiérarchie, ne se vendent pas ; de capitaine on devient colonel. Les officiers sont armés d'une pique de dix pieds, les soldats en ont une de quatorze ; les sous-officiers ont une hallebarde un peu moins longue. Création des grenadiers en 1672. En 1703 on abandonna la pique, et toute l'armée reçut des fusils avec des baïonnettes à douilles, inventées par Vauban. L'ordonnance fut réduite à 4 rangs. On laissa aux sergents la hallebarde, et aux officiers la demi-pique de sept à huit pieds ou esponton.

Régiments étrangers.

Il y avait dans la maison du Roi un régiment de gardes françaises et un régiment suisse, toujours au complet. L'organisateur de l'infanterie fut Martinet. En 1678, il y avait 120,000 hommes sur le pied de guerre, et dans les garnisons 100,000. Il y eut toujours, comme dans la cavalerie, plusieurs régiments étrangers. Louvois était parvenu à en former six : un espagnol, deux irlandais, un écossais, un anglais et un allemand, dont les officiers et les soldats, par une exception à noter dans ce temps d'intolérance, pratiquaient librement leur culte national.

Tactique.

D'après le maréchal de Puységur, il n'y avait aucune uniformité dans l'arrangement des troupes. Chaque chef disposait ses soldats suivant son intelligence de la guerre et du terrain. C'était la seule règle qui présidât à l'entrelacement des piquiers et des mousquetaires. En général, on s'alignait à droite, et l'on conservait entre les bataillons 30, 50 ou 60 pas. Les trois écoles, ainsi que pour la cavalerie, étaient encore dans les limbes de l'avenir ; on avait seulement appris, au camp de Compiègne, à défiler avec une certaine perfection. Vers la fin du règne, il y eut un nombre prodigieux de régiments ; aussi furent-ils très-faibles, quelquefois d'un seul bataillon de quatre ou cinq cents combattants. Il y avait des compagnies de quarante hommes. En 1710, les bataillons de l'armée de Flandre se trouvèrent réduits à 350 et même à 300 soldats. (Lettre de Villars au ministre de Voisins. 24 mars 1710). Quant aux désordres qui furent cause en grande partie de nos revers, nous citerons une lettre de Feuquières, pour éviter qu'on nous accuse d'exagération. Dans une autre lettre, il se plaint que les capitaines qui

étaient, comme on sait, propriétaires des compagnies, s'absentent sans y être autorisés, et vont dissiper à Paris l'argent destiné à l'entretien de leurs soldats (1). Feuquières, a t-on dit, esprit chagrin et morose, trouvait tout mal. Mais les auteurs conviennent que, sur ce point, il n'a dit que la vérité. Il n'a dépassé les limites du vrai, encore n'est-ce pas bien sûr, que lorsqu'il a critiqué les plans de bataille et la conduite des généraux.

L'engagement étant en principe volontaire (2), et les trou-

(1) « Les abus ont été multipliés à un tel excès que les corps de troupes ne sont presque plus que des noms sur un ordre de bataille sans consistance, lorsqu'il faut que l'armée combatte. Les jeunes gens sans expérience à qui l'on a donné des régiments ont dégoûté les vieux officiers, qui étaient à la tête des vieux corps, parce qu'ils se sont trouvés dans la nécessité d'obéir à des enfants. Ces mêmes enfants ont proposé au ministre des sujets incapables qui tous ont été agréés.

« L'avidité et la facilité de s'entendre avec les commissaires des guerres ont fait que les revues ont été peu exactes, de sorte que le Roi se trouve continuellement volé, et sur le nombre des officiers qui n'est pas complet dans les régiments, et sur le nombre des soldats qui manquent dans les compagnies, quoique payés par l'état de la revue.

« Aussi trouve-t-on un bataillon excellent lorsqu'il entre en campagne à 500 hommes, au lieu que, sous les ministres précédents, on eût cassé un capitaine, ou au moins lui aurait-on retenu une somme, si sa compagnie se fût présentée incomplète en entrant en campagne.....

..... « Il faut se redresser sur tout, sans quoi le dépérissement deviendra sans remède ».

(2) Depuis le 28 octobre 1666, on ne put s'engager pour moins de quatre ans. Parfois, un capitaine peu scrupuleux retenait des soldats après l'expiration de leur engagement ; le ministre, si une plainte pour ce motif lui parvenait en temps

pes à l'entreprise, les capitaines s'entendaient avec les recruteurs, ou racoleurs, pour se procurer des hommes, et avec les fournisseurs pour l'achat de tous les objets d'équipement ; les armes seules étaient fournies par le Roi, à qui on en remboursait le prix. Nous avons déjà parlé des passe-volants. L'uniforme ouvrit une nouvelle source de profits illicites.

VIII.

Grades.

Nos anciens rois commandaient eux-mêmes leurs armées. Au début de la troisième race, le chef de la milice était le sénéchal, *princeps militiæ*. De Philippe Auguste à Louis XIII, ce fut le connétable, *comes stabuli*. Cette charge fut supprimée à la mort du duc de Lesdiguières (1627). Philippe Auguste fit le premier maréchal de France; pendant les croisades, il n'y en eut qu'un ; de Saint-Louis à Louis XII, 2 ; sous François Ier, 3 ; sous Henri II, 4 ; sous Louis XIV, en 1651, 16; en 1703, 20. La *monnaie de Turenne* n'eut pas cours auprès de Marlborough et du prince Eugène. Le commandement supérieur de l'infanterie appartint longtemps au grand-maître des arbalétriers. — Voir dans Brantôme la biographie des colonels-généraux de l'infanterie. Le duc d'Epernon fut le dernier (1661). Il y eut un

de guerre, répondait, comme il le fit en 1672, que ce n'était pas le moment d'examiner l'affaire, et qu'on s'en occuperait après la campagne. — Colbert, de son côté, retenait des forçats, après leur peine finie, parce que le Roi avait besoin de rameurs sur ses galères. La raison d'Etat couvrait ces abus de pouvoir. La gloire de ce siècle ne fut pas sans tache.

grand-maître de l'artillerie jusqu'en 1755. François Ier fit les premiers colonels. Le lieutenant-général et le sous-lieutenant sont un peu antérieurs à Louis XIV, sous le règne duquel les officiers de tous grades pullulèrent, excepté les chefs de bataillon, dont l'origine est moderne, ce qui donnait une très-grande importance aux capitaines. Voici ce que dit le maréchal de Puységur : « Dans les grandes armées, il y a souvent deux cents colonels de gendarmerie, cavalerie légère et dragons qui, la plupart, ont ce grade sans régiment. Le même abus est dans l'infanterie. » Le maréchal de Villars s'en plaignit souvent.

IX.

Artillerie.

A Crécy (1346), les Anglais mirent en batterie, et servirent avec de la poudre les six premiers canons qui parurent à la guerre. On employa d'abord des boulets de pierre, de grès ou de marbre. Les projectiles en fer ne furent connus qu'au xve siècle, ainsi que les premières armes à feu portatives. Charles VIII, grâce aux soins de Louis XI son père, emmena en Italie une artillerie nombreuse, et assez mobile pour suivre les mouvements de son armée. François Ier qui, trop confiant dans sa vaillance de preux, pensa perdre la bataille de Marignan pour n'avoir pas su employer son artillerie, comprit ensuite l'importance de la poudre, et créa le premier grand-maître. Henri IV, à Ivry, n'avait que deux ou trois mauvais canons, et ses adversaires pas davantage. Sully s'en souvint et fit couler de nombreuses

pièces de plusieurs calibres. On vit de son temps les grenades et les balles à feu (1).

Louis XIII connut les bombes, dont le tir resta très-imparfait jusqu'en 1663. Louis XIV eut une artillerie très-nombreuse ; mais la multiplicité des calibres, l'emploi des mêmes pièces à tous les usages (siéges, guerre de plaine etc.) la longueur des canons, la lourdeur des affûts et l'imperfection des attelages, tous à la limonière, ne lui permirent pas d'en tirer le parti qu'on pourrait croire. Il eut d'immenses parcs de siége, mais peu d'artillerie de campagne. Gustave-Adolphe inventa des canons en fer très-légers et très-mobiles, sans que la France l'imitât. Les vrais progrès datent de Valière et de Gribeauval.

Le service de l'artillerie se faisait d'une manière étrange (2). Le grand-maître, grand officier de la couronne, indépendant du secrétaire d'Etat de la guerre, avait une autorité absolue, et disposait de la plupart des charges qui toutes étaient vénales. Les officiers, en dehors de l'armée par leur service et leurs titres singuliers, mettaient, pour la

(1) Sully, le premier, prépara les éléments sérieux d'une armée permanente, et amassa l'argent, les armes et les approvisionnements nécessaires à cent mille hommes. Le plan de campagne qu'il élaborait avec Henri IV, au moment où le couteau de Ravaillac mit la France en deuil, fut le plus complet qui eût encore été conçu depuis l'origine de la monarchie. Mais ses idées et ses principes ne furent pas réunis en corps de doctrine pour guider ses successeurs. A sa mort, on retomba dans les ténèbres.

(2) Histoire de Louvois. T. I. 234. C. Rousset. Colonel Rocquancourt. T. I. 466. Général Bardin.

plupart, leur amour-propre à ne pas être compris dans la hiérarchie militaire. Leurs titres étaient ceux de lieutenants (généraux); commissaires provinciaux, ordinaires et extraordinaires: officiers pointeurs, maîtres canonniers brevetés, capitaines de charroi, conducteurs etc. Dans les siéges, le Roi passait des marchés avec eux pour la construction et le service des batteries, que les entrepreneurs faisaient exécuter par des soldats qu'on leur prêtait ou par des ouvriers civils, car il n'existait pas de troupes d'artillerie. Les siéges étaient pour le grand-maître une source de profits énormes et assez extraordinaires. Louvois fit cesser tout cela. 1671, création de la première compagnie de canonniers; 1672, deux bataillons de fusiliers à treize compagnies; 1676, deux compagnies franches de bombardiers; 1677, quatre nouveaux bataillons de fusiliers. En 1691, il y avait un personnel de 6,500 hommes. 1693, les fusiliers deviennent régiment royal-artillerie, porté à cinq bataillons en 1706. — 1684, dix nouvelles compagnies de bombardiers, et formation du régiment royal des bombardiers; 1706, création d'un nouveau bataillon. Le mestre de camp Dumetz fut pour l'artillerie, sous la direction de Louvois, ce qu'étaient Martinet pour l'infanterie et le chevalier de Fourilles pour la cavalerie. Les mines ressortissaient au service de l'artillerie, dont elles ne furent séparées qu'en 1790. Louis XIV, le premier, eut des mineurs : 1679, première compagnie; 1995, deuxième; 1705, troisième; 1706, quatrième. Le corps fut doté d'un état-major général et particulier, d'après les règles suivies pour les autres armes.

X.

Ingénieurs.

« Le mot ingénieur, dit Guibert, dérive, non du mot génie, mais du mot engin, parce que les ingénieurs étaient autrefois les constructeurs des machines de guerre. » Les anciens appelaient *Aréotectonique* la science de l'attaque et de la défense des places. Cette branche de l'art militaire fut d'abord dans les attributions du grand-maître des arbalétriers, et ensuite dans celles du grand-maître de l'artillerie. Henri IV n'avait pas d'ingénieurs. Sully appela des Italiens pour ce service, et il encouragea les officiers d'infanterie à s'y livrer. Louvois et Colbert cessèrent de confier ces fonctions à des étrangers. Vauban fut le fondateur du corps des ingénieurs civils et militaires ; mais ces deux corps restèrent confondus jusqu'en 1750, peu après la fondation de l'école de Mézières. Ainsi, sous Louis XIV, il n'y avait pas de corps spécial du génie militaire, ni de régiment de cette arme. La plupart des ingénieurs étaient des officiers d'infanterie et n'avaient sous leurs ordres, pour l'exécution des travaux, que des soldats empruntés à l'infanterie et à la cavalerie, ou des ouvriers civils. Vauban, à quarante et un ans, était encore capitaine dans le régiment de Picardie.

XI.

Louvois.

Avant le ministère de Louvois (1), que faisait l'Etat, ou le Roi (ces deux mots ayant une signification identique)

(1) Le marquis de Louvois, deuxième fils du chancelier Le Tellier (dont Bossuet prononça l'oraison funèbre) naquit à

pour assurer la subsistance des armées en campagne? — Rien. Le soldat, pour vivre, maraudait. De là, les absences illégales, l'indiscipline, les châtiments et la désertion; la mauvaise nourriture engendrait la misère et des maladies dont les ravages étaient d'autant plus grands qu'il n'y avait pas de service médical. Louvois, le grand *vivrier*, établit des magasins pour les hommes et les chevaux. Cet établissement précéda ceux du même genre chez les étrangers, et contribua beaucoup aux succès de Louis XIV. Louvois institua la discipline, refréna l'orgueil et la turbulence que les gentilshommes portaient dans l'armée, protégea les bons officiers, et sévit contre les mauvais; créa les magasins per-

Paris, le 18 janvier 1641. Elevé dans la culture des lettres grecques et latines, au collége de Clermont, où ses condisciples eux-mêmes proclamèrent la maturité précoce de son esprit, il reçut, dès l'âge de quinze ans, le brevet de conseiller d'Etat, et la survivance de la charge de secrétaire d'Etat qu'avait alors son père, ce qui ne l'empêcha pas de soutenir publiquement, deux ans plus tard, ses thèses de philosophie. A dix-neuf ans, il fut nommé conseiller au parlement de Metz; mais Le Tellier le garda près de lui, pour le former aux importantes fonctions qu'il allait bientôt exercer à un âge où les jeunes gens sont encore sur les bancs de l'école. En 1662, époque de son mariage avec la riche héritière des Souvré, il reçut l'autorisation de signer comme secrétaire d'Etat, à la place de son père devenu chancelier. A vingt et un ans, il était ministre, et il conserva cette position jusqu'au 16 juillet 1691, jour de sa mort. Son nom rappelle, malheureusement pour sa mémoire, la guerre de Hollande, la dureté déloyale dont Gênes fut victime, la révocation de l'Edit de Nantes, les rigueurs contre les Calvinistes, et les deux incendies du Palatinat. Le marquis de Barbézieux, son fils, âgé de vingt-trois ans à peine, lui succéda, comme si le ministère appartenait à cette famille.

manents, les hôpitaux, le Dépôt de la guerre, les camps d'instruction, les régiments de milices (1), l'hôtel des Invalides, l'ordre de Saint Louis, etc.; perfectionna l'équipement et l'armement, établit à Douai, Metz et Strasbourg des écoles d'artillerie; comprit la nécessité d'un personnel administratif intègre, et mérita, pour avoir si bien préparé la guerre, d'être placé à côté de ceux qui l'ont faite.

XII.

L'armée d'Italie fut mise sur pied dès le mois de février, car il y avait urgence à soutenir les Espagnols dans le Milanais, et à exécuter le traité conclu avec le duc de Savoie.

Occupation de la Barrière.

Dès le mois de février également, 34 bataillons et 50 escadrons, sortant à l'improviste de plusieurs villes de Flandre et du pays messin, s'emparèrent, la plupart pendant la nuit, grâce à la connivence de l'électeur de Bavière et des gouverneurs, de toutes les places espagnoles des Pays-Bas où se trouvaient, en vertu du traité de Ryswick, des garnisons hollandaises que l'on renvoya dans leur pays. Les principales villes ainsi occupées furent Luxembourg, Namur, Charleroi, Mons, Ath, Oudenarde, Bruges et Nieuport. Elles formaient ce que l'on appelait la *Barrière*. Cela se fit, du reste, sans collision, et il n'y eut pas une goutte de sang répandu. Puisqu'on violait le traité de Ryswick, il fallait garder, comme prisonniers de guerre, les 22 bataillons hollandais qui étaient dans ces places : nous les trou-

(1) 29 novembre 1688. Histoire de Louvois, III, 321.

vâmes devant nous aux premières hostilités. Des détachements furent poussés, entre la Meuse et le Bas-Rhin, jusqu'à la Gueldre espagnole pour la protéger, et vers Cologne, pour appuyer l'électeur que l'alliance française désignait aux premiers coups de la coalition. — On s'occupa moins de l'armée du Rhin, rien ne pressant de ce côté.

Cela fait, on chercha des alliances. Les électeurs de Bavière et de Cologne, je l'ai déjà dit, s'étaient mis, tout de suite, de notre côté. Le roi de Portugal fut aussi avec nous, jusqu'en 1704. Le duc de Savoie, beau-père du duc de Bourgogne (et bientôt du roi d'Espagne), donna la clef des Alpes, et promit 8,000 fantassins et 2,500 cavaliers. On fut assez heureux en Italie, où le duc de Mantoue livra sa capitale et Casal, et où on obtint la neutralité de Venise, de Modène, de Parme et de Guastalla, et les vœux du pape : mais c'était bien peu contre tant d'ennemis. L'état de la monarchie espagnole ne permettait pas de compter beaucoup sur elle. Nous verrons successivement les ressources que la France tira de son sein, et le nombre d'hommes qu'elle mit en ligne.

XIII.

Premier coup de fusil.

Le premier coup de fusil fut tiré par les troupes impériales, dans la nuit du 8 au 9 juillet 1701, à Carpi. L'empereur, aussitôt après l'acceptation du testament, avait envoyé sur les confins de l'Etat de Venise, entre Trente et Rovérédo, 19,000 fantassins et 10,000 cavaliers, sous les ordres

du prince Eugène de Savoie (1), à qui on opposa environ 35,000 hommes et Catinat (2).

(1) Vers 1683, un jeune abbé se fit présenter à Louis XIV, et lui demanda..... un régiment! C'était un petit-neveu du cardinal Mazarin, un fils du comte de Soissons (de la maison de Savoie-Carignan). Il portait alors, avec le petit collet, le nom d'abbé de Savoie. On rit beaucoup, et ce fut, pendant plusieurs jours, le thème des plaisanteries au petit lever et à l'Œil de bœuf. N'était-ce pas chose plaisante qu'un abbé qui demande un régiment? et un abbé bossu, car avouons-le, il était un peu bossu. Ne fit-on pas bien de rire? et Louis n'eut-il pas raison? — Eh bien! on fit mal de rire, et Louis eut tort.

L'abbé de Savoie, tout meurtri des sarcasmes de Versailles, alla offrir ses services à l'empereur. Il s'illustra bientôt à la tête des armées impériales, contre les Turcs d'abord, et ensuite contre la France qui l'avait repoussé. Louis XIV lui offrit, dit-on, en 1695, le bâton de maréchal, une pension de 200,000 livres, et le gouvernement de Champagne. Cela me paraît indigne du roi et du prince; je ne l'ai jamais cru. En 1701, il battit partout Villeroi, et s'empara du duché de Mantoue. Il devint, à la mort de Guillaume, le chef de la coalition pendant dix ans, et nous vainquit à Hochstædt, à Oudenarde, à Malplaquet. — C'est du prince Eugène de Savoie que je viens de parler. « Né à Paris le 18 octobre 1663, mort à Vienne le 20 avril 1736. Il emporta dans la tombe la fortune de l'Autriche. Le prince de Ligne a écrit sa vie.

(2) Fils d'un président au parlement de Paris, et le onzième de seize enfants. D'abord avocat, il renonça au barreau, après la perte d'une cause juste, et entra comme cornette dans un régiment de cavalerie. Cassé pour un écart de jeunesse, il resta quelque temps sans emploi, et n'obtint sa réintégration qu'à 27 ans. Il gagna rapidement tous ses grades à la pointe de l'épée, celui de lieutenant-général en 1689. Ses principaux faits d'armes sont : Staffarde (1690), où il battit le prince Eugène, et qui eut pour résultat la conquête de la Savoie; la Marsaille (1693), qui lui valut le bâton de maréchal; la prise

Eugène.

Eugène, depuis sa glorieuse désobéissance de Zenta, où il donna la bataille et vainquit malgré le conseil aulique, avait obtenu l'autorisation d'agir comme il l'entendrait. Catinat, au contraire, bridé par les ordres de Versailles, atteint par la vieillesse, et abattu par une douleur de famille (la mort d'un frère), était devenu timide. Les résultats de ces deux situations ne se firent pas attendre (1).

Carpi. Chiari. Crémone.

Pendant que le vieux maréchal tâtonne, expédie et reçoit des courriers, ose à peine se mouvoir dans ses lisières, pâlit sur ses cartes et fait des réflexions philosophiques, son adversaire, dans l'ardeur de l'âge et du génie, libre de toute tutelle et sûr du secret de ses plans qu'il n'est obligé de confier à personne, passe sur les terres de Venise, se souciant peu de la neutralité de la république et descend l'Adige. Dérobant sa marche à Catinat, qui de Rivoli où il

d'Ath (1697). — Forcé à Carpi, et tourné par Eugène, il supporta dignement sa disgrâce, et vécut en philosophe dans sa petite maison de Saint-Gratien près de Paris. Les soldats l'appelaient le Père-la-Pensée. — Né en 1637, mort en 1712.

(1) On ne doit pas imputer à la cour seule les fautes de cette campagne; car le maréchal, dans une lettre à Chamillart, s'exprime ainsi : « .....Je ne crois pas qu'il convienne au bien du service du Roi de me laisser à la tête des affaires en Italie... Je suis prêt d'entrer dans ma soixante-quatrième année. Les machines les mieux composées ont leur déclin : je ne dis pas que la mienne ait été de cette nature; mais, telle qu'elle ait été, je suis assez homme de réflexion pour y reconnaître de la diminution et du dépérissement. Nous ne finirions jamais si la vigueur de l'esprit et du corps était égale dans tous nos âges; joignez à cela que j'ai une infirmité qui ne laisse pas de rendre dures et pénibles les grandes fatigues à cheval..... »

se poste braque son télescope dans toutes les directions, il menace à la fois tout le fleuve, de Rovérédo à la mer, et passe l'Adige à Castelbaldo le 15 juin, rencontre à Carpi 6,000 hommes qui défendent le Canal Blanc, les disperse, passe le canal, remonte l'Adige et franchit le Mincio, le 28 juillet au-dessous de Peschiera, à la vue des Français; se dirige sur Desenzano et Lonato, occupe Brescia et insulte le Milanais. Catinat laissa l'ennemi faire soixante lieues sans s'opposer à sa marche. Malgré tout ce qu'ont pu dire ses amis pour sa défense, il est certain qu'il montra, comme dit le baron de Carelscroon, une *vigilance trop petite et une circonspection trop grande*. Le Roi lui écrivit une lettre très dure, lui ôta son commandement et le remplaça par le maréchal de Villeroi (1) qui, à peine arrivé, se fit battre à

(1) Les aventures galantes, les victoires de carrousel et les succès dans les ballets valurent au duc de Villeroi le bâton de maréchal de France en 1694. Il commença par assister, inactif avec 100,000 hommes, à la reprise de Namur sur Boufflers par Guillaume. Battu à Chiari, pris à Crémone presque dans son lit, battu encore à Ramillies, il fut justement criblé d'épigrammes et berné par les chansonniers. On trouve dans toutes les biographies un mot de lui, que je n'ose reproduire à cause de sa crudité, sur la manière de se comporter avec les ministres. Il poussa, jusqu'aux limites extrêmes, la forfanterie du matamore, et la servilité du courtisan. On a fait sur lui mille couplets satiriques. Parmi les plus mordants, nous indiquerons ceux qui suivirent la prise de Namur, avec ce refrain, cité par La Harpe dans son Cours de Littérature comme un modèle du genre:

Villeroi, Villeroi,
A fort bien servi le Roi.....
Guillaume.

Chiari (1er septembre 1701), et prendre dans Crémone par Eugène (2 février 1702).

XIV.

Vendôme.

Pendant que les Parisiens chansonnaient le prisonnier de Crémone, le duc de Vendôme (1) vint diriger la guerre en Italie, et y releva l'honneur de nos armes à Luzzara (15

Jugez si on dut l'épargner après la prise de Crémone :

. . . . . .
Villeroi, grand général,
Grand général en peinture,
Irait au feu comme au bal,
S'il ne craignait la brûlure.

. . . . . .
Si jadis pour sauver la France des Anglais,
Il lui fallut une pucelle,
On doit tout attendre de celle
Qu'à ses côtés a Villeroi.

Villeroi, grand prince Eugène,
Vous fait lever le matin;
Pâris fit moins de chemin
Pour prendre la belle Hélène.
On vous l'aurait envoyé,
Sans vous donner tant de peine,
On vous l'aurait envoyé,
Si vous l'aviez demandé.

(1) Louis-Joseph duc de Vendôme descendait de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Villars et lui furent les deux plus grands capitaines de cette époque. Il fit ses premières armes contre la Hollande en 1672, et se distingua ensuite pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg, surtout aux siéges de Mons et de Namur, à Steinkerque et à la Marsaille; commanda en Catalogne et prit Barcelone. Pendant la guerre de la succession, il fit des prodiges en Italie, dans les Pays-Bas et en Es-

août 1702) qui nous valut tout le Modénais, et la retraite du prince Eugène derrière le Mincio. — Transportons-nous en Flandre.

Flandre 1701.

Dès le mois de janvier 1701, le maréchal de Boufflers fut envoyé en Flandre, avec l'ordre d'y préparer une campagne prochaine. Il commença par s'assurer de l'état des possessions espagnoles. Les revenus du roi d'Espagne dans les Pays-Bas ne s'élevaient qu'à trois millions par an ; on en dépensait six, et on malversait. A Bruxelles, les caisses étaient sans argent et les magasins vides. La misère régnait dans le pays de Gueldre, où il n'y avait que des places démantelées, des canons sans affûts, des fantassins sans armes et des cavaliers à pied. Il fallait mettre en état de défense ce pays situé dans une position si avancée et que les ennemis entouraient de toutes parts. Sur l'ordre du Roi, le maréchal fit faire des achats considérables de grains; envoya des ingénieurs visiter les places espagnoles voisines de la Hollande, et y ordonna d'urgence les travaux nécessaires.

Le 6 février les troupes de France prirent possession, ainsi que nous l'avons déjà dit, des places de la *Barrière*, et se mirent en route le 18 vers la frontière de la Flandre et du Brabant, et le pays de Gueldre. Le maréchal, après

pagne. Le duc de Bourgogne l'empêcha de gagner la bataille d'Oudenarde. La rentrée à Madrid fut le prix de sa victoire de Villaviciosa, après laquelle le roi coucha sur un lit fait avec des drapeaux ennemis. Il mourut en 1712 dans un bourg de la Catalogne. Philippe V fit porter son deuil par tout son royaume, et voulut que son corps reposât à l'Escurial. Sa vie privée donna prise à la médisance.

avoir donné ses ordres pour l'établissement, l'armement et la subsistance du soldat, soumit au Roi un projet pour la formation des corps d'armée. Les troupes se composaient de 125 bataillons et de 157 escadrons; il les partagea en deux corps, dont l'un couvrit Anvers, et l'autre Maëstricht. Un troisième, composé de 59 bataillons et de 90 escadrons, dut s'avancer dans le Brabant hollandais, de manière à donner la main aux deux autres. On disposa tout pour jeter des ponts sur les différents cours d'eau de la Gueldre, avec des pontons et des bateaux du pays. L'artillerie se concentra vers Bonef, sur la Mehaigue, le 28 mai. Le maréchal se rendit ensuite à Bruxelles, pour y organiser les Espagnols, et il dirigea quelques détachements sur la Gueldre. Au même moment, les troupes du maréchal de Villeroi débouchaient dans le Limbourg et le Luxembourg, de sorte que toute la frontière fut garnie. Le 6 août, une conférence eut lieu à Namur entre les deux maréchaux. Mais le duc de Villeroi fut presqu'aussitôt envoyé en Italie pour y remplacer Catinat, et ses troupes passèrent sous les ordres de Boufflers à qui le roi écrivit le 1er septembre : « J'approuve toutes les « précautions que vous prenez, et tous les ordres que vous « avez donnés. » La saison étant déjà avancée, on s'occupa de mettre en quartiers d'hiver les troupes qui s'étendaient depuis la mer jusqu'au Bas-Rhin, ainsi que celles du comte de Tallard dans la Franche-Comté, dans les Trois-Evêchés et à Sedan.

XV.

Mort de Jacques II.

Le 10 septembre 1701, Jacques II mourut à Saint-Germain. Dans un conseil extraordinaire tenu à cette occasion, le marquis de Torcy, rappelant la reconnaissance de Guillaume III par le traité de Ryswick, demanda qu'on restât fidèle à cet engagement; le duc de Beauvilliers, envisageant la question sous un point de vue plus élevé, représenta les calamités qu'entraînerait une magnanimité dangereuse, et s'apitoya sur les malheurs des peuples avec la chaleur qu'il apportait toujours à la défense de cette noble cause. Louis, cédant à l'avis unanime de ses conseillers, décida qu'il ne reconnaîtrait pas le prince de Galles comme roi d'Angleterre. Mais quelques heures après, la veuve de Jacques vint se jeter à ses pieds, et il changea sa première décision. Jacques III, dès ce jour, reçut les honneurs royaux dont jouissait son père.

Guillaume, à cette nouvelle, renvoya brutalement le chargé d'affaires de France et rappela de Paris son ambassadeur. L'Angleterre, remuée par ce patriotisme ombrageux qu'elle pousse souvent jusqu'à la violence, ne fut plus dès lors que l'instrument docile de Guillaume qui, la tenant par sa fibre la plus sensible, profita de l'égarement où la passion jetait les deux chambres, et leur fit adopter d'enthousiasme toutes les mesures nécessaires pour commencer bientôt une lutte à outrance. Les Communes n'envoyèrent pas un héraut à leur ennemi pour lui déclarer la guerre, comme au moyen-âge; mais, en portant contre Jacques III un bill

d'attainder, elles lui lancèrent à la face comme gant de défi la tête d'un Stuart.

XVI.

Mort de Guillaume III.

Pendant que les troupes étaient encore dans leurs quartiers d'hiver, Guillaume, au moment où il allait étreindre son ennemi, mourut (4 mars 1702), léguant son âme à John Churchill, comte de Marlborough, et à Heinsius, nommé par son influence grand pensionnaire de Hollande. Ces deux hommes, en se réunissant à Eugène, formèrent le *triumvirat* de la coalition. La reine Anne choisit Marlborough pour commander toutes les troupes de terre, et fit connaître aux deux Chambres qu'elle suivrait la voie tracée par son prédécesseur. En Hollande, Heinsius continua l'œuvre de Guillaume. L'Allemagne devint de plus en plus hostile. L'*Union des Neutres* n'y dura pas longtemps. Les cinq cercles adhérèrent à la ligue de Loo (du 7 septembre précédent). Le roi de Prusse, l'électeur de Hanovre, les ducs de Lunebourg-Zell, de Brunswick, de Wolfenbuttel et de Saxe-Gotha jetèrent le masque. Louis XIV répondit à ces défections par cent nouveaux bataillons et un redoublement d'activité.

La Hollande, l'Angleterre et l'empereur déclarent la guerre. 1702.

La Hollande déclara la guerre aux *rois de France et d'Espagne* le 8 mai; l'Angleterre, *à la France et à l'Espagne*, le 14; l'empereur, au *roi de France et au duc d'Anjou*, le 15. Les hostilités commencèrent, pendant que Vendôme et Eugène se battaient encore en Italie, par une expédition de la marine anglo-batave contre Cadix, entre-

pôt général des richesses du Nouveau-Monde. La flotte alliée comptait 70 vaisseaux de ligne, et un grand nombre d'autres d'un moindre tonnage portant une petite armée de débarquement (23 août 1702). L'occasion paraissait favorable, car l'escadre de Toulon croisait devant Naples, où était Philippe V, la flotte de Brest escortait, à travers l'Océan, les galions attendus depuis deux ans du Mexique, et l'arsenal de Cadix n'avait ni armes ni soldats. Mais les matelots anglais ayant pillé une église, la population andalouse, exaspérée par cet acte sacrilége, se leva en masse, et força les envahisseurs à se rembarquer, en leur faisant cette guerre au couteau où elle n'a pas d'égale. La flotte ennemie se consola bientôt de cet échec en pillant les galions à leur arrivée.

XVII.

Duc de Bourgogne en Flandre.

A la fin d'avril, l'armée de Flandre fut mise en émoi par cette grande nouvelle : Monseigneur le duc de Bourgogne vient prendre le commandement! Ce prince, suivant des témoignages très-dignes de foi, était né avec des instincts pervers. Hautain, dédaigneux, entrant en fureur à la moindre contradiction, doué d'une précocité fiévreuse pour tous les appétits sensuels, il effraya, dès l'âge de sept ans, ceux qui l'approchaient. Le duc de Beauvilliers, chargé de gouverner son enfance, abdiqua, dès qu'il le put, ses fonctions en faveur de Fénélon, l'homme le plus capable de transformer cette terrible nature. L'archevêque de Cambrai remplit sa mission avec le succès que promettaient son génie, sa

vertu, sa douceur, le charme de sa parole et sa puissance de fascination sur les âmes. Les grâces d'une jeune épouse vinrent en aide au sage précepteur, et le petit-fils de Louis XIV, après avoir été, au sortir du berceau, la terreur de la France, en devint, au bout de quelques années, la consolation et l'espoir (1). Si l'élève de Fénélon ne fut pas un foudre de guerre, on peut dire au moins qu'il se comporta toujours avec fermeté au bruit des balles. Le prince arriva le 3 mai, avec le titre de général en chef et celui de vicaire-général de Philippe V aux Pays-Bas, mais le maréchal conserva le commandement réel. On ne vit pas sans étonnement un jeune homme de vingt ans observer à l'armée les pratiques de la piété la plus austère; mais les soldats n'avaient pas le

(1) Né le 6 août 1682 à Versailles, mort en 1712. Pour les détails relatifs à son éducation, voir la *Vie de Fénélon*, par le cardinal de Bausset. Les *Fables et les Dialogues* furent composés pour corriger le royal élève de quelque faute récemment commise, de sorte qu'il ne pouvait méconnaître une leçon donnée avec tant d'à-propos. Le précepteur appela quelquefois Lafontaine à son aide, et lui suggéra l'idée de plusieurs fables qui concoururent au même but.

On a beaucoup vanté les réformes que projetait le prince pour le jour où il serait roi; mais il eût été impossible de les concilier avec son idée bien arrêtée de restituer à la noblesse tous ses priviléges. Louis XIV trouva, dans les papiers de son petit-fils, ses plans de gouvernement et les brûla.

On est très-étonné aujourd'hui lorsqu'on lit que l'autorisation d'imprimer le Télémaque fut considérée comme une des mesures les plus libérales du Régent. Quand on se borne à un examen superficiel, on n'y trouve que des idées innocentes et généreuses; mais si on le sonde, on aperçoit dans ses profondeurs les germes de réformes sociales aussi hardies que celles de Rousseau, et qui, pour être présentées avec candeur,

septicisme de nos jours, et ils acclamèrent avec une généreuse ardeur le Fils de France qui partageait leurs dangers.

Pendant que Marlborough achevait à Londres les préparatifs de sa première campagne comme généralissime des forces anglo-bataves, et que les alliés pour se faire la main attaquaient l'électorat de Cologne, Boufflers, mettant à profit le mouvement d'enthousiasme produit par l'arrivée du prince, passe la Meuse, et, par une pointe hardie vers le Bas-Rhin, coupe l'armée qui assiégeait Kayserswerth, trompe les Hollandais en simulant une attaque contre Grave, et se

n'en sont pas moins radicales. « Le saint poëte, dit Lamartine, « a été, à son insu, le premier radical et le premier commu- « niste de son siècle. » Fénélon ayant dû, pour l'enseignement de son élève, méditer sur la philosophie des sociétés, ce livre fut le résultat de ses travaux. Effrayé des régions inconnues où le portèrent ses méditations, il ne mit pas tout entier entre les mains du prince ce livre qu'il n'avait commencé que pour le prémunir contre les doctrines de la tyrannie, les piéges cachés sous un trône et les séductions de la volupté. Invinciblement entraîné plus loin qu'il ne voulait, il se bornait à détacher de temps en temps une page de son manuscrit pour la donner à son disciple.

Une main indiscrète en répandit une copie, qui devint la première cause de l'hostilité de Bossuet, et de la disgrâce que complétèrent la protection imprudente accordée à l'énigmatique madame Guyon, et les maximes de tolérance religieuse considérées par le Roi comme une satire de sa conduite envers les protestants. Le Télémaque est resté comme le plus beau monument de la gloire de son auteur, mais suivant Lamartine « On peut dire sans fiction et sans exagération que « tout le bien et tout le mal, tout le vrai et tout le faux, tout « le réel et tout le chimérique dans la grande révolution eu- « ropéenne d'idées et d'institutions dont nous sommes les ins- « truments, les spectateurs et les victimes depuis un siècle, a « coulé de ce livre comme de l'urne des biens et des maux. »

porte sur le camp de Clèves, d'où il chasse le comte d'Athlone, que la cavalerie française poursuit jusqu'à Nimègue, et qui s'estime heureux de passer le pont du Wahal, pour se retrancher derrière un bras du Rhin (11 juin). Il y eut là une brillante affaire, où le prince déploya de la valeur, mais dont le résultat n'en fut pas moins la perte de Kayserswerth, car le corps qui soutenait cette ville ayant été rappelé pour appuyer l'attaque contre le comte d'Athlone, les assiégeants purent alors prendre la place à revers, et y entrèrent (15 juin 1702). Le début de Boufflers avait été heureux; mais, par l'imprévoyance de Chamillart, il n'avait qu'une artillerie insuffisante, manquait de subsistances, d'équipages de pont et de munitions. Les alliés attendaient le comte de Marlborough, de sorte que, d'un commun accord, il y eut une espèce d'armistice. Le pieux duc de Bourgogne trouva qu'il avait acquis assez de gloire pour cette fois, et prit le chemin de Versailles.

XVIII.

John Churchill, comte, depuis duc de Marlborough, né le

— Dans cette œuvre extraordinaire, les maximes de la sagesse et les spéculations les plus audacieuses de la pensée mêlent leurs rayons et leurs ombres, le bon grain et l'ivraie, comme dans *la République* de Platon, *l'Utopie* de Thomas Morus, *le Réveil de la France* de Boisguillebert, la *Dîme royale* de Vauban, *l'Arcadie* et les *Vœux d'un Solitaire* de Bernardin de Saint-Pierre, le *Contrat social* de J. J. Rousseau, et les théories philosophiques des Encyclopédistes et des Girondins.

Le duc de Bourgogne parut trois fois aux armées : 1702 en Flandre; 1703 au siége de Brisach, dont Vauban dirigea les travaux; 1708 à Oudenarde.

Marlborough.

24 juin 1650, à Ashe, dans le comté de Devon, sortait d'une famille où la beauté, ainsi que les principes d'une morale facile, semblaient héréditaires. Sa sœur Arabella, l'une des femmes les plus séduisantes de son temps, ayant attiré les regards du duc d'York, depuis Jacques II, ne fut pas cruelle, et devint la mère d'un enfant qui fut plus tard le maréchal de Berwick. La faveur de la sœur rejaillit sur le frère que le duc d'York nomma, dès l'âge de 16 ans, enseigne dans les Gardes. Il fit ses premières campagnes sous Turenne, comme volontaire. C'était alors l'usage en Angleterre, en Allemagne et en France, qui la première en donna l'exemple, que les jeunes gentilshommes allassent faire leur apprentissage de la profession des armes chez une nation étrangère, lorsqu'ils ne pouvaient pas s'y instruire dans leur patrie. Le vulgaire ne vit dans le jeune officier qu'un subalterne brave et brillant, ainsi que l'atteste le nom de *bel Anglais* qu'on lui donna. Mais le vicomte de Turenne, observateur plus attentif et plus compétent, jugea que le bel Anglais serait un jour illustre. Les hommes qui doivent se faire connaître plus tard par de grandes actions présentent toujours, dès leur jeunesse, des signes non équivoques de leur gloire future. Lorsque César, adolescent et à peine décoré du laticlave, tenait à se montrer le plus frivole et le plus somptueux des jeunes romains, paraissait en public avec une parure efféminée, une ceinture flottante et des cheveux artistement arrangés, et qu'il se grattait la tête du bout du doigt, suivant la mode grecque, Sylla sut le deviner et dit : « *Qu'il « voyait dans cet enfant plusieurs Marius.* »

Il resta jusqu'en 1677 sous les drapeaux français où il

mérita plusieurs fois les éloges de Turenne et de Louis XIV. A son retour en Angleterre (1678) il fit, en épousant Sarah Jennings, favorite de la princesse Anne, un mariage d'amour et d'ambition à la fois, car Sarah était d'une beauté remarquable, et Anne devait régner un jour. Cette famille sans scrupules allait ainsi à la fortune par toutes les voies. Quant à ses liaisons politiques, Churchill n'avait d'autre règle que l'intérêt, trempant dans toutes les intrigues, briguant les faveurs de tous les partis, les servant et les délaissant suivant leurs chances de triomphe ou de ruine, et courtisant Guillaume III, après avoir adulé d'abord et ensuite combattu le duc de Monmouth. Guillaume, sentant ce que valait un pareil homme, voulut se l'attacher à tout prix, le créa comte, et lui donna un commandement considérable en Irlande. Envoyé plus tard dans les Pays-Bas, il y montra, par sa victoire de Walcour, qu'il devait égaler les plus grands hommes de guerre de son temps, et en éclipser plusieurs. La prison l'attendait à son retour, pour quelques intrigues jacobites; mais cette privation momentanée de sa liberté lui valut une sortie triomphale de la Tour, et le poste envié de gouverneur du duc de Glocester. Il se rendit à la fin de juillet 1702 dans les Pays-Bas.

XIX.

Marlborough, dès son arrivée, montra sa supériorité sur Boufflers, et celle des troupes alliées, disciplinées et abondamment pourvues sur les nôtres où tout, excepté la valeur individuelle manquait. Il recevait chaque jour de nouveaux

renforts, et le maréchal venait d'être affaibli par l'envoi de plusieurs régiments en Alsace, où le prince Louis de Bade menaçait Catinat. Boufflers ne se laissa pas entamer, et couvrit le Brabant ; mais il ne put garantir la Basse-Meuse, et l'Anglais prit Venloo, Stephanswerth, Ruremonde, Liège et la Chartreuse, pendant que les Français se repliaient successivement sur Tongres, Hui et la Méhaigue. Tallard eut bien quelques succès sur la Basse-Moselle, où il occupa Trèves, Trarbach et Veldenz ; mais ce ne fut là qu'une compensation insignifiante des échecs sur la Meuse. Les Pays-Bas espagnols restèrent ouverts.

En Alsace, Catinat montra la même hésitation que l'année précédente en Italie, et fut, cette fois, définitivement disgracié.

La diète de Ratisbonne déclara la guerre au roi de France et au duc d'Anjou le 28 septembre ; le cercle de Westphalie, le 29 du même mois. En présence de cette attitude générale de l'empire, l'alliance de la Bavière était plus utile que jamais, car le Bavarois interceptant les communications entre les diverses parties du sud de l'Allemagne, et en donnant l'entrée par le centre, les Français, s'ils se réunissaient aux Bavarois sur la rive droite du Rhin, pouvaient frapper les Etats autrichiens au cœur. Un lieutenant-général, récemment rappelé, sur ses vives instances, de Vienne où il était ambassadeur, venait d'être envoyé avec un corps sous ses ordres à l'armée d'Alsace. Ce général, qui voulait devenir maréchal de France, était le marquis de Villars.

XX.

Villars. Louis-Hector, duc de Villars, pair de France et maréchal-général (1), prince de Martigues, marquis de la Nocle, commandeur des ordres du Roi, grand d'Espagne de première classe, chevalier de la Toison d'or, membre de l'Académie Française (2) etc., naquit à Moulins en Bourbonnais en 1653,

(1) Quatre maréchaux seulement ont porté ce titre : le vicomte de Turenne, le duc de Villars, le comte Maurice de Saxe et le duc de Dalmatie.

(2) Parmi les militaires qui ont été membres de l'Académie Française, nous citerons :

Maréchal de Villars. Fauteuil XVI. 1714.

Maréchal d'Estrées. VIII. 1715.

Maréchal de Richelieu. XIV. 1720.

Duc de Villars, lieutenant-général, fils du maréchal. XVI. 1734 (fauteuil de son père).

Duc de Nivernais, officier pendant neuf ans. XXXIX. 1743.

Maréchal de Belle-Isle. XXXIV. 1749.

Marquis de Saint-Lambert, ancien officier dans les Gardes du roi Stanislas. XXXIV. 1770.

Chevalier de Florian, capitaine de dragons. I. 1783.

Chevalier de Boufflers, maréchal de camp. VIII. 1788.

Comte Lacuée de Cessac, général de division. XIV. 1795.

Comte de Ségur, général de division. XXXVIII. 1803.

Vicomte de Chateaubriand, ancien capitaine d'infanterie. XXVI. 1811.

Duc Mathieu de Montmorency, officier dans la guerre de l'indépendance américaine avec Lafayette. XI. 1825.

A. de Lamartine, ancien garde du corps du Roi. XXVII. 1829.

Comte Philippe de Ségur, fils de l'académicien du même nom, général de division. XV. 1830.

non d'une famille obscure, (1) comme l'ont dit ses envieux, mais d'une maison noble dès le xve siècle. Il entra dans le monde sous les auspices de son père, lieutenant-général et homme d'un esprit distingué que ses campagnes et ses missions diplomatiques n'empêchèrent pas de devenir le héros d'une foule d'aventures auxquelles il dut le surnom d'Orondate, emprunté à un des romans de chevalerie dont raffolaient alors la cour et la ville. Ce Villars-Orondate, prié par le duc de Nemours de lui servir de second dans son duel avec M. de Beaufort, ayant mis l'épée à la main pour passer le temps, croisa le fer avec le comte d'Héricourt, aimable gen-

Viennet, chef d'escadron d'état-major. xxxviii. 1830.

Tissot, ancien soldat sous la république. Il le rappelait souvent à ses auditeurs du Collége de France. xxx. 1833.

Comte de Salvandy, ancien capitaine d'état-major. xix. 1835.

Comte Alfred de Vigny, ancien capitaine d'infanterie. xxiii. 1845.

La voix publique a décerné le xlie fauteuil à Descartes qui, pendant qu'il servait dans l'armée du duc de Nassau, médita, sous la tente, le *Discours de la Méthode;* au duc de La Rochefoucaud, l'auteur des Maximes qui, déjà colonel, se perdit pour les *beaux yeux* de madame de Longueville ; au marquis de Vauvenargues capitaine au régiment du Roi qui écrivit, pendant la retraite de Prague, l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain;* à Paul-Louis Courier, qui a immortalisé une tache d'encre; au général Joachim Ambert, dont la verve savante et correcte instruit les militaires et charme les gens du monde.

(1) Et Villars a ses aïeux
Au greffe de Condrieux.
(*Chanson du temps.*)

tilhomme contre lequel il n'avait aucun motif d'inimitié, et le tua raide (1).

La marquise, mère du maréchal, fille du maréchal de Bellefonds, amie de madame de Grignan et de madame de Sévigné, leur écrivit, pendant que son mari était ambassadeur à Madrid, un grand nombre de lettres dont plusieurs existent encore, et qui portent l'empreinte d'un esprit original et cultivé. Une de ses sœurs, en religion Agnès de Jésus-Maria, supérieure du couvent des Grandes-Carmélites de Paris, mérita d'être louée par Bossuet. La maison de Villars a donné cinq archevêques au siége de Vienne.

Le jeune Hector, comme on voit, était de bonne race. On le trouve, pendant plus de soixante ans, partout où l'on tire un coup de fusil, fantassin ou cavalier, général ou soldat, le premier partout. Elève de Condé, de Turenne, de Luxembourg et de Vauban, il transmet à ses successeurs des leçons qui malheureusement ne sont pas suivies. D'une bravoure téméraire, et stratégiste comme Turenne, il est maître aussi dans l'art de la diplomatie. Dans toutes les grandes affaires, de 1700 à 1734, sa voix a l'autorité du

(1) Se battre pour la réparation d'une injure, c'est une chose si simple, si terre à terre, qu'elle mérite à peine qu'on en parle ; mais aller sur le pré *pour rien, pour le plaisir*, c'est la poésie de l'épée :

.....

Gorde avec Margaillan, pour l'heure qu'il était ;
D'Humière avec Gondi pour le pas à l'église ;
Et puis tous les Brissac contre tous les Soubise ;
A propos du pari d'un cheval contre un chien.
Enfin Caussade avec Latournelle pour rien,
Pour le plaisir. Caussade a tué Latournelle.

V. Hugo. (Marion Delorme.)

siècle qui vient de finir, et dont les hautes traditions ne vivent plus qu'en lui seul. Plein de sa gloire, il ne connait pas la modestie, et on lui reproche une ostentation un peu théâtrale; mais il tient toujours au-delà de ce qu'il promet.

Le simple récit de sa vie est une épopée. Notre grand orateur sacré eût dit de lui, plus justement encore que du prince de Condé : « Nous ne pouvons rien, pauvres orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires. Leurs seules actions les peuvent louer : tout autre louange languit auprès des grands noms. »

« Il avait été l'artisan de sa fortune par son opiniâtreté « à faire au-delà de son devoir. Il déplut quelquefois à « Louis XIV, et ce qui était plus dangereux à Louvois, parce « qu'il leur parlait avec la même hardiesse qu'il servait. On « lui reprochait de n'avoir pas une modestie digne de sa « valeur. Mais enfin on s'était aperçu qu'il avait un génie « fait pour la guerre, et fait pour conduire des Français. « On l'avait avancé en peu d'années, après l'avoir laissé « languir longtemps. » (Voltaire)

Si l'on rapproche de ce portrait celui tracé par Saint-Simon, on reconnait le même homme, bien que défiguré par la haine, et en somme malgré les imperfections inhérentes à la nature humaine, un de ces héros que Dieu montre trop rarement aux nations pour leur salut et leur gloire. « Cet « enfant de la fortune va si continuellement désormais faire « un personnage si considérable qu'il est à propos de le faire « connaitre. J'ai parlé de sa naissance à propos de son père, « on a vu que ce n'est pas un fonds sur lequel il pût bâtir. « Le bonheur, et un bonheur inouï y suppléa pendant toute

« sa longue vie. C'était un assez grand homme, brun, bien
« fait, devenu gros en vieillissant, sans être appesanti, avec
« une physionomie vive, ouverte, sortante, et véritablement
« un peu folle, à quoi la contenance et les gestes répon-
« daient. Une ambition démesurée qui ne s'arrêtait pas pour
« les moyens ; une grande opinion de soi qu'il n'a jamais
« guère communiqué qu'au Roi ; une galanterie dont l'écorce
« était toujours romanesque ; grande bassesse et grande
« souplesse auprès de qui le pouvait servir, étant lui-même
« incapable d'aimer ni de servir personne, ni d'aucune sorte
« de reconnaissance. Une valeur brillante, une grande acti-
« vité, une audace sans pareille, une effronterie qui soute-
« nait tout et ne s'arrêtait pour rien, avec une fanfaronne-
« rie poussée au dernier excès et qui ne le quittait jamais.
« Assez d'esprit pour imposer aux sots par sa propre con-
« fiance, de la facilité à parler, mais avec une abondance et
« une continuité d'autant plus rebutante que c'était toujours
« l'art de revenir à soi, de se vanter, de se louer, d'avoir
« tout prévu, tout conseillé, tout fait, sans jamais tant qu'il
« put en laisser de part à personne. Sous une magnificence
« de Gascon une avarice extrême, une avidité de Harpie,
« qui lui a valu des monts d'or pillés à la guerre, et quand
« il vint à la tête des armées pillés haut la main, et en fai-
« sant lui-même des plaisanteries, sans pudeur d'y employer
« des détachements exprès, et de diriger à cette fin les mou-
« vements de son armée. Incapable d'aucun détail de sub-
« sistance, de convoi, de fourrage, de marche, qu'il aban-
« donnait à qui de ses officiers généraux en voulait prendre
« la peine, mais s'en donnant toujours l'honneur. Son

« adresse consistait à faire valoir les moindres choses et tous « les hasards. » (Mémoires)

XXI.

Etat sommaire des services du maréchal de Villars. — Avant d'entrer aux pages, n'ayant pas encore seize ans, il dit un jour à son père : « Pour moi, je suis sûr, si je vis, « de faire une grande fortune. Je chercherai tellement l'oc- « casion de me distinguer qu'il faudra bien qu'on fasse atten- « tion à moi. » L'héroïque enfant venait de tracer le programme de sa vie.

1669. Page de la Grande écurie. — 1672. Campagne de Hollande sous Turenne et Condé. Baptême du feu au passage du Rhin, à côté de Vendôme. Siéges d'Orsoy, de Doesbourg et de Zutphen. Mot de Louis XIV : *On ne peut tirer un coup de fusil quelque part, que ce petit garçon ne sorte de terre pour s'y trouver.* — 1673. Cornette des chevau-légers de Bourgogne. Blessé à Maëstricht, en montant à l'assaut comme volontaire avec les grenadiers. — 1674. Blessé grièvement à Senef sous les yeux de Condé ; fait panser sa blessure, revient au feu et y reste jusqu'à la fin de l'action. Colonel de cavalerie à 21 ans. — De 1674 à la paix de Nimègue (1678). Campagne de Flandre sous Luxembourg ; charges brillantes à Cassel et à Kocksberg où commandait le maréchal de Créqui ; assauts de Fribourg et du fort de Kehl, où il monte comme volontaire à la tête des grenadiers. — Après le traité de Nimègue, première ambassade à Vienne, avec la mission officielle de complimenter Léo-

pold au sujet de la mort de l'impératrice-mère, et l'ordre secret de travailler à mettre dans les intérêts de la France l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, beau-frère du dauphin. Il suit ce prince à l'armée de Hongrie, et touche à son but, lorsque Maximilien, enlacé par la comtesse de Kaunitz, lui échappe. Retour à Versailles, où il se ménage la faveur de madame de Maintenon, qui passait pour avoir dans sa jeunesse distingué le bel Orondate. Mission à Munich, et vains efforts pour ramener le frère de la dauphine. A son retour, aventure singulière avec les magistrats de Saint-Gall qui, après lui avoir donné les ennuis d'une longue et assommante réception, lui en font payer les frais. En passant à Bâle, il tombe dans un des fossés de la place, et manque de s'y tuer. — 1689. Départ pour la Flandre comme maréchal de camp, et commandement général de la cavalerie. Guerre de partisan faite avec succès dans les plaines voisines de Bruxelles. — 1691. Combat de Leuze. Louvois, détestant en lui le petit-fils du maréchal de Bellefonds, s'oppose aux récompenses qu'il mérite. Lieutenant-général malgré le ministre, il est envoyé sur le Rhin pour seconder le maréchal de Joyeuse, qu'il dégage, dès son arrivée, par une vigoureuse affaire d'avant-garde. — Après la paix de Ryswick, seconde mission à Vienne, où il reste trois ans, se lie d'amitié avec le prince Eugène de Savoie, et pénètre tous les secrets qu'il était important de connaître, dans un moment où les grandes puissances préludaient par des négociations actives à la guerre de la succession. Conduite habile dans ce poste, où il a beaucoup à souffrir du mauvais vouloir des Autrichiens envers la France. Ceux qui connais-

sent son caractère bouillant admirent sa patience et sa perspicacité à Vienne. Il demande son rappel au moment de la guerre, et l'obtient. — Envoyé en Lombardie sous Villeroi, il désire en être éloigné pour ne pas voir les échecs que prépare l'impéritie du chef. Mariage avec mademoiselle de Varangeville. — 1702. A l'armée d'Allemagne, il reproche à Catinat son inaction pendant la prise de Landau par le roi des Romains. Enfin il commande en chef et entreprend d'opérer sa jonction avec l'électeur de Bavière sur la rive droite du Rhin. Friedlingen. Maréchal de France. Maximilien s'étant éloigné du Rhin au lieu de l'attendre, Villars obligé de repasser le fleuve prend Nancy, et tient tête aux Impériaux en Alsace. Il vient à Versailles rendre compte au Roi. — 1703. Retour sur le Rhin qu'il passe à Neubourg et à Huningue. Kehl pris en 13 jours. Nouvelle tentative pour joindre sur la rive droite l'insaisissable électeur qui s'éloigne de nouveau. Il faut donc revenir encore sur la rive gauche, retraite critiquée à Versailles, mais forcée. Après un court repos, troisième passage du Rhin, les montagnes Noires franchies; prise à la course du fort de Hornbeck, et réunion à l'électeur sur la frontière bavaroise en mai. Hochstædt. La route de Vienne est ouverte! mais l'électeur, au lieu de marcher sur cette capitale comme il l'a promis, s'engage dans le Tyrol. Le maréchal désespéré demande son rappel. — 1704. Pacification des Cévennes. Rapports avec Cavalier. — 1705. Opposé à Marlborough sur la frontière de l'est, il se place à Fronsberg et sur les hauteurs voisines, pour couvrir Luxembourg, Metz, Thionville et Sarrelouis. Importance du camp de

Sierck, nom donné à la position de Fronsberg. Marlborough paraît avec cent mille hommes devant Sierck, et se retire au bout de quatre jours. Offensive audacieuse. Prise de Trèves et de Sarrebourg avec des approvisionnements énormes. Retour en Alsace. Lignes de Weissembourg forcées, chaudes affaires, apparition devant Lauterbourg, hardi passage du Rhin entre Fort-Louis et Strasbourg, pointes poussées jusqu'aux gorges des montagnes Noires. Duc. — 1706. Colère contre la timidité de Marsin. Prise de Lauterbourg et de Haguenau. Il se dispose à profiter de ces succès lorsqu'on lui enlève ses meilleurs régiments pour refaire l'armée de Flandre battue à Ramillies. Très-affaibli, il n'en montre que plus d'audace. — 1707. Lignes de Stolhoffen forcées. Il propose à Charles XII de se réunir à Nuremberg, et de marcher avec lui sur Vienne. Le roi de Suède, poussé par son ministre Piper vers sa funeste expédition de Russie, refuse. Nécessité douloureuse de repasser encore une fois le Rhin. — 1708. Courte campagne en Piémont. Le gouverneur d'Exilles dégradé par la main du bourreau. — 1709. Blessé grièvement à Malplaquet. Pair de France. — 1710. Correspondance, autorisée par le Roi, avec les négociateurs français à La Haye et à Gertruydenberg. Séjour forcé à Bourbonne pour ses blessures. — 1711. Le prétendant, fils de Jacques II, sert dans son armée sous le nom de chevalier de Saint-Georges. Prise du château d'Arleux, et d'un camp autrichien près de Douai. — 1712. Denain. Prise de Douai, du fort de Scarpe, du Quesnoi, de Bouchain et de Saint-Amand. Félicitations du Roi à Versailles devant toute la cour. — 1713. Départ

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nemi, dès qu'il croit qu'une chose nous est impossible, nous la rend possible. — Les qualités les plus nécessaires dans le commandement sont, fermeté, justice et politesse; on s'attire ainsi le cœur des honnêtes gens, et on mène les autres par la crainte. — Dès qu'on cesse d'être sur la défensive, il faut prendre l'offensive. — Il y a de la vérité dans ce dicton espagnol : *Cet homme était brave ce jour-là.* La vertu ferme, solide et constante est rare; si par hasard vous la trouvez soutenue de quelque génie, ne la rebutez pas pour les défauts dont elle peut être accompagnée. — Il faut étudier les hommes, qui ont presque toujours un masque sur le visage. — Mazarin n'avait peut-être pas tort en refusant d'employer un homme d'esprit et de mérite, parce qu'il était malheureux. — A la guerre comme au jeu, pariez pour les gens heureux. — Je suis porté à bien augurer de mon étoile. — Demander fréquemment est importunité; ne pas demander du tout est nonchalance répréhensible. — L'électeur de Bavière a cru que le prince de Bade m'accablerait..... J'en ai été bien embarrassé de M. de Bade! — « Heureux, Sire, heureux les indolents! »

Faut-il de la prudence? Le maréchal, dans une lettre au comte de Marsan, exprime sa pensée à cet égard : «..... Nous « étions assez accoutumés aux escarmouches dans notre « jeunesse; non-seulement elles étaient permises aux cor- « nettes, mais les colonels, les généraux quelquefois, et « même les princes s'en mêlaient. Plusieurs de nos géné- « raux devraient lire, après leur repas, un petit chapitre « des guerres de Gustave-Adolphe, dont les généraux, ainsi « que ce grand prince, étaient très-imprudents..... J'ai dé-

« claré de bouche et par écrit que, ne pouvant ordonner « positivement à un officier général que je détache d'atta- « quer ce que je ne connais pas, cependant, toutes les fois « qu'il attaquerait, je prendrais sur moi le manque de suc- « cès. Je veux bien donner tout l'honneur de ce qui réus- « sira, et me charger du blâme de ce qui ne réussira pas. » Dans cette même lettre, se trouve l'éloge du marquis de Feuquières, *officier très-entendu et des meilleurs*, qui ne fut un Zoïle que pour les généraux de cour. « On le dit « méchant : et qu'importe au Roi que l'on soit méchant ? « vous trouverez les qualités du plus grand général du « monde dans un homme cruel, avare, perfide, impie. « Qu'est-ce que tout cela fait? J'aimerais mieux, pour le « Roi, un bon général qui aurait toutes ces pernicieuses « qualités, qu'un fat que l'on trouverait dévot, libéral, hon- « nête, chaste, pieux. » — Le duc de Marlborough croyait m'avaler comme un grain de sel ! — Le prince Louis de Bade..... le prince des Louis! — Il faut paraitre récompenser avec plaisir, et punir avec peine, et que ces deux moyens marchent toujours également. — Le plus difficile avec le Français n'est pas de lui faire supporter la fatigue ; c'est de le retenir dans son goût pour les plaisirs. — Des colonels, malgré ses ordres, s'éloignent du camp pour s'installer à leur aise dans une maison de plaisance ; le maréchal les envoie en prison, et couche, lui, sous la toile. — « Je ne « me pique pas d'un savoir profond dans l'art des ingé- « nieurs, mais j'en sais assez pour qu'ils ne me fassent pas « prendre le blanc pour le noir. » — Faites chaque jour des reconnaissances minutieuses; ne négligez pas un ravin,

un bouquet de bois, un ruisseau, un monticule, une fondrière. — Il est très-dangereux pour les Français d'être attaqués. — Sa passion pour le service du Roi est telle, qu'il écrit : « J'irai sous M. le maréchal de Villeroi tant qu'il « plaira à Votre Majesté. » N'est-ce pas là une abnégation héroïque ?

Peut-être ne vit-il pas d'un œil assez indifférent les parts de prise que lui assignaient les lois de la guerre ; mais la lettre qu'il écrivit à l'électeur après l'occupation d'Inspruck me paraît plutôt une spirituelle boutade qu'un indice de cupidité (1).

(1) « Il me semble qu'il y a un trésor à Inspruck ; que Votre Altesse Electorale m'en donne quelque chose, mais de bon. Je ne veux pas de curiosités, comme quelques peaux de bêtes extraordinaires, de ces épées qui ont coupé cinq-cents têtes : je voudrais quelques beaux rubis des anciens ducs d'Autriche ; on dit qu'ils en étaient curieux. Par exemple, le chevalier de Tressemanes m'apprend qu'il y a je ne sais combien de belles statues d'argent des empereurs. Je supplie très-humblement Votre Altesse que, dans la part qu'elle voudra bien me faire du trésor, il y ait plutôt de ces statues que quelques gros lézards ou crocodiles. Enfin, de tout ceci qu'il me revienne quelque chose de bon. Par ma foi, je suis bien aise ; j'espère que le général Wolfrendorf ne refusera pas une rasade à la santé de Votre Altesse.

« Enfin, Monseigneur, c'est à vous à faire. Que Dieu vous bénisse ! mais ne vous exposez pas trop ; songez qu'il faut commencer par vivre pour jouir du bonheur et de la gloire. Vous êtes heureux, et moi qui ai l'honneur de vous servir je ne suis pas malheureux non plus. C'est ce que me disait le baron de Siméoni, et ce qui lui donnait bonne idée de nos affaires. »

XXIII.

Le marquis de Villars, dans un grand nombre de lettres écrites de Vienne au ministre Chamillart et même au Roi, avait donné les conseils qu'on va lire. On aurait dû, suivant lui, prendre dès 1701 une forte position défensive sur le Rhin, s'y assurer plusieurs passages, et y tenir un corps d'observation qui, sous un chef vigilant, empêchât l'ennemi de se servir de ce fleuve pour menacer constamment nos provinces de l'est. Ne pas craindre de se mettre sur les bras les princes de l'empire; car ils sont déterminés à soutenir leur opposition au neuvième électorat, ou ils ne le sont pas. S'ils le sont, il est plus de leur intérêt que de celui du Roi que Sa Majesté ait un passage sur le Rhin; s'ils ne le sont pas, le Roi les aura contre lui trois mois après le commencement de la guerre. S'emparer de Kehl; ou, si l'on veut ménager l'empire, se hâter de faire de Huningue un point d'appui, et y envoyer ostensiblement un matériel d'artillerie, des munitions, des équipages de pont et des hommes, afin de passer le Rhin dès que cela sera utile, et de retenir les cantons suisses. Ne pas hésiter à prendre énergiquement l'offensive dans les Pays-Bas, et profiter des places espagnoles pour entrer par plusieurs points en Hollande, ainsi que dans le Brandebourg, l'électorat de Cologne et le Palatinat; s'emparer le plus tôt possible de Maëstricht, car son occupation livrera la Meuse, et il sera facile, une fois là, de se rabattre à l'est vers Aix-la-Chapelle, de pousser au nord jusqu'à Utrecht, de défendre les Gueldres, et de mettre à

contribution un pays qui ne fournirait pas moins de neuf à dix millions dès la première année, outre l'avantage de prendre ses quartiers d'hiver sur le territoire de l'ennemi, et d'y vivre à ses dépens. Quant à l'Italie, comme il connaissait les vues de l'empereur sur ce pays, la mettre au plus tôt hors d'insulte. — On sait comment ces conseils furent suivis.

XXIV.

Alsace. Allemagne. 1702.

Lorsque Villars fut envoyé en Alsace à la fin de mai 1702, le duc de Bavière (Maximilien-Emmanuel) avait brillamment inauguré la campagne par la prise d'Ulm, et campait sur les Etats de l'empereur. Mais le prince Louis de Bade venait de prendre Landau, et le maréchal de Catinat restait à Strasbourg, avec une prudence qui prouvait que la vigueur ne lui était pas revenue depuis sa conduite timide en Italie. Il fallait que Maximilien vînt à nous, ou que les Français allassent à lui. Ce prince étant emprisonné dans sa conquête par Louis de Bade, nous devions aller à sa rencontre, et pour cela traverser les montagnes Noires que les Allemands occupaient. Villars, parlant à Catinat avec une liberté contraire à la discipline mais excusable parce qu'il avait raison, reprocha au vainqueur de la Marsaille d'avoir laissé les ennemis s'étendre en Alsace, et de ne pas les avoir inquiétés pendant le siége de Landau. Le vieux guerrier subit ces reproches mérités, et se contenta de répondre à son impétueux subordonné avec une émotion touchante, et les yeux humides. Villars, du reste, avait l'ordre du Roi d'agir pour

son compte, et il le fit immédiatement. Après un Fabius Cunctator, on demandait un Marcellus, comme le disait M. de Désaleurs, et le temps était venu de quitter le bouclier pour l'épée. — C'était la mode alors d'évoquer à tout propos les souvenirs de la Grèce et de Rome, et de citer les vers des grands poëtes du siècle. Villars répondait aux témoignages de confiance que lui donnaient les soldats :

> Comptez qu'ils me verront encor avec plaisir,
> Et qu'ils reconnaîtront la voix de leur visir (1).

Il fallait passer un fleuve large et rapide, culbuter une armée, exécuter une longue marche à travers les bois, au risque de tomber dans les précipices que l'on trouvait à chaque pas. Le général, dans une courte lettre au duc Maximilien, trace son plan de campagne, indique la force de sa petite armée, manifeste sa foi proverbiale en lui-même, et rappelle son principe, dans lequel il ne varia jamais, de vivre aux dépens de l'ennemi. « Je mène à Votre Altesse Electorale trente des meilleurs bataillons de France, quarante très-bons escadrons, avec un équipage d'artillerie de trente pièces, et outre cela quarante charrettes haut-le-pied pour servir aux divers besoins imprévus.

« J'ai cent mille écus pour les premières dépenses; car après cela j'espère en vérité que les troupes de Votre Altesse Electorale, aussi bien que celles de Sa Majesté, pourront vivre aux dépens de ses ennemis, et que, par les divers passages que l'on peut avoir sur le Danube, l'on pourra porter une guerre bien avantageuse de tous côtés. »

(1) Bajazet.

Le 28 septembre, il arriva en poste à Huningue, où l'attendaient les officiers généraux. Dans les premiers jours d'octobre, toute l'armée se trouva réunie sur ce point.

Friedlingen 14 octobre 1702.

Nous résistons avec peine à la tentation de décrire le brillant combat de Friedlingen, mais nous sommes obligé de nous restreindre, et de ne mentionner que les faits saillants. Il y en eut plusieurs dans cette occasion : le passage du Rhin effectué sur un pont de campagne (1), sous un feu violent du prince Louis qui occupait la rive droite, et malgré l'attitude menaçante des Suisses; l'ennemi très-supérieur en nombre débusqué par des charges à la baïonnette (2) des hauteurs escarpées de Friedlingen, que défendait le fort de l'Etoile avec ses bastions garnis d'artillerie, son bois plein d'épaisses broussailles, ses fossés profonds et ses redoutes hérissées de palissades; la fuite momentanée des vainqueurs saisis au milieu de leur victoire d'une panique soudaine, et que leur général ne ramena au feu qu'en marchant à leur tête, un drapeau à la main; une charge de cavalerie exécutée par le marquis de Magnac, suivant les principes de Charles XII à l'arme blanche *sans feux* (inspiration qui ne fut pas assez remarquée) (3); et enfin le général victorieux

(1) Le pont permanent d'Huningue, l'ouvrage à corne situé dans l'Ile et ceux qui couvraient la rive droite ayant été détruits à la paix de Ryswick.

(2) Ce fut à La Marsaille, et non à Spire, que les Français montrèrent pour la première fois l'emploi terrible qu'ils savaient faire de la baïonnette. — Voltaire a eu tort de dire, *la baïonnette effraie plus qu'elle ne tue.*

(3) Dans cette charge, on ne mit l'épée à la main qu'à cent

proclamé maréchal de France par ses soldats sur le champ de bataille, lettre de change sublime tirée sur Louis XIV qui s'empressa d'y faire honneur.

Malgré la capitulation du fort de Friedlingen, quatre mille hommes tués, trois mille prisonniers, trente-cinq drapeaux perdus, toute l'artillerie prise, la perte du champ de bataille, et une poursuite de plusieurs lieues, les Allemands firent chanter à Vienne un *Te Deum!* — De nos jours, les Russes, pour faire croire qu'ils sont invincibles, ne manquent jamais de célébrer toutes leurs actions de guerre, quelqu'en soit le succès, comme des victoires. La France ignore ce subterfuge.

On espérait voir paraître d'un instant à l'autre l'électeur de Bavière, et l'on envoya des reconnaissances au-devant de lui jusqu'à dix lieues. On l'attendit en vain. Après être resté huit jours sans donner signe de vie, il écrivit au maréchal pour lui indiquer plusieurs chemins par lesquels on pouvait se porter vers lui; mais il était trop tard. Villars, ayant pris, malgré sa répugnance pour les Conseils de Guerre l'avis de ses généraux qui lui démontrèrent que le passage des montagnes Noires était impraticable, répondit : « Après la bataille gagnée, j'aurais eu huit jours pour tenter le passage, et vraisemblablement j'y aurais réussi ; à présent cela n'est plus possible. Cette vallée de Neustadt que Votre Altesse

pas de l'ennemi. Le marquis de Magnac, en donnant cet ordre, eut une idée heureuse dont l'ordonnance du 6 décembre 1829 a fait un principe. Lorsqu'on met le sabre à la main au moment d'aborder l'ennemi, la *virginité de la lame*, comme dit le général de Brack, produit sur les cavaliers une sorte d'enivrement solennel qui les rend irrésistibles.

me propose, c'est ce chemin que l'on nomme le Val d'Enfer. Eh bien ! que Votre Altesse me pardonne l'expression, je ne suis pas diable pour y passer. Il faut donc remettre à l'année prochaine, et se mieux concerter. »

Ce prince devait faire, plusieurs fois encore dans le cours de la guerre, après avoir commencé douze ans auparavant, le désespoir du maréchal par ses irrésolutions. Louis de Bade, sachant que les Bavarois au lieu de se rapprocher du Rhin s'en éloignaient, quitta précipitamment le terrain de l'action afin d'engager les Français à entrer dans les montagnes où ils auraient trouvé des obstacles insurmontables, se proposant de se jeter sur leurs derrières pour les empêcher d'en sortir. On ne donna pas dans ce piége grossier.

Le maréchal, après avoir chassé l'ennemi de l'Alsace et de tous les postes qu'il occupait sur la Sarre, fit prendre Nancy par le comte de Tallard, assura les quartiers d'hiver de son armée, et partit pour Versailles, où le Roi et la cour lui préparaient une ovation digne de ses succès (1), et où il embrassa un fils que Dieu venait de lui donner, afin qu'il joignit à sa gloire les joies du foyer domestique.

(1) La princesse de Conti lui écrivit cette lettre charmante. « Je vous ferais mon compliment sur la récompense que le Roi vient de vous donner, si vous pouviez sentir d'autre plaisir que celui de l'avoir méritée. Réjouissez-vous de ce que tout le monde ait souhaité de s'en réjouir. » Pour se conformer à la mode, elle terminait ainsi :

..... Vous n'avez pas déçu
Le généreux espoir que nous avions conçu ;
Vos pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

XXV.

On accusa l'étranger d'avoir fomenté les troubles des Cévennes, comme il arrive toujours lorsqu'un pays est remué par des discordes politiques ou religieuses. A la fin de 1702, les choses prirent une tournure si grave qu'on y envoya le maréchal de Montrevel. Pendant l'année 1703, une partie de nos forces fut ainsi employée contre les Camisards.

Flandre. 1703.

Marlborough, après avoir reçu à Londres les magnifiques récompenses décernées toujours par les Anglais à leurs généraux victorieux, et s'être assuré de nouveaux subsides du parlement par le ministre Godolphin à qui l'unissait une alliance d'intérêt et de parenté, se rendit dans les Pays-Bas dès le mois de février. Grâce à l'énergie croissante des Hollandais, le nouveau duc eut 100,000 hommes occupant le pays situé entre le Bas-Rhin et la Meuse. La France lui opposa..... Villeroi ! On mit heureusement sous ses ordres le brave et sage Boufflers. L'armée des deux couronnes compta 120,000 hommes, dont 50,000 couvrirent le Brabant, et 70,000 occupèrent les principales villes belges, que la mollesse de leurs habitants et le délabrement de leurs murailles laissaient sans défense.

Marlborough voulait traverser l'électorat de Cologne ouvert en ce moment, et se porter en Allemagne pour débarrasser l'empereur des Franco-Bavarois ; ou bien enlever Namur, tourner Villeroi, et risquer une grande bataille, espérant s'il était vainqueur entrer en France. Les Etats-Généraux, effrayés de son audace et ne subissant pas encore

complétement la domination de son génie, obtinrent qu'il resterait en Flandre pour reprendre Anvers. Les coalisés se bornèrent donc, pour cette année, à maintenir les Français sur la rive gauche de la Meuse. Le général hollandais Obdam fut chargé de forcer les lignes de Waës au nord de Gand, et de marcher sur Anvers que défendait le marquis de Bedmar ; mais Boufflers l'attendait à Eckeren et le rejeta sur la Basse-Meuse. L'ennemi se dédommagea de cet insuccès en prenant Hui, Limbourg, Gueldres et Bonn résidence de l'électeur de Cologne, ce qui éloigna Villeroi du pays situé entre la Meuse et le Rhin ; résultat avantageux sans doute pour les alliés, mais bien inférieur à ceux qu'ils auraient obtenus si on eût écouté Marlborough qui s'en plaignit beaucoup, et se mit en mesure de ne plus être ainsi entravé à l'avenir. — Bientôt du reste, les Etats-Généraux reconnurent la faute commise dans cette occasion, et manifestèrent leur repentir par une soumission aveugle au Triumvirat, de sorte que cette faute même servit à mettre dans les vues des coalisés un ensemble qui, pendant huit ans, ne se démentit pas un instant.

XXVI.

Allemagne 1703.

La victoire de Denain sauva la France; mais ce ne fut qu'un brillant coup de main, plus remarquable par ses résultats qui tinrent aux circonstances, que par une haute conception stratégique. Le plus beau titre de Villars à l'admiration des hommes de guerre est sa campagne de 1703, que l'on peut désigner par le nom de Hochstœdt, qui rap-

pelle à la fois des souvenirs heureux et d'autres funestes (1).

Pendant qu'un grand nombre d'officiers, au lieu de rejoindre l'armée, muguetaient à la Place Royale, à l'Œil de Bœuf, ou dans le parc de Versailles (ils ne brodaient pas encore au tambour), le maréchal, dès le 13 janvier, partit de Paris pour..... Vienne! car dans sa pensée, son quartier général du Rhin n'était que la première étape de la route qui devait le conduire au cœur de l'Allemagne, en profitant de la lutte qui allait embraser l'Europe centrale depuis le Rhin jusqu'à la Theiss et aux Karpathes. Le général et les soldats de Friedlingen étaient impatients de se revoir, et le jour de leur réunion fut une fête pour tous. Le maréchal, avec cette haute familiarité dont le duc de Vendôme et lui possédaient seuls le secret, dissipa la tristesse qu'imprimaient aux quartiers d'hiver la rigueur de la saison, la pénurie des magasins, le délabrement des habits, et l'insuffisance des armes. Au bout de peu de jours, les soldats ne s'abordèrent plus qu'en s'adressant cette question : Eh bien! quand partons-nous? — Bientôt, ce bruit se répandit dans tous les cantonnements : On part demain! — Quelques esprits timides firent observer que l'arsenal de Strasbourg n'avait pas envoyé les fusils qu'on attendait, et que les canons manquaient; le maréchal répondit : J'en prendrai.

Le 12 février à la pointe du jour, l'armée s'ébranla sur deux colonnes, au cri de *Vive le Roi!* et passa le Rhin sur

(1) 1703. Victoire de Villars sur les Impériaux commandés par le comte de Styrum. — 1704. Défaite de Tallard et de Marsin par Marlborough et Eugène. — 1800. Victoire de Moreau sur les Autrichiens.

les ponts d'Huningue et de Neubourg. On ne savait où l'on allait, mais la confiance était dans tous les cœurs et sur tous les visages, car on suivait l'heureux capitaine qui fut, avant Masséna, l'Enfant chéri de la victoire. Les têtes de colonne se dirigèrent d'abord vers les gorges des montagnes Noires, où les soldats brûlaient de s'engager pour y trouver les glorieuses péripéties dont l'espoir échauffait leur imagination d'après les récits de quelques-uns de leurs camarades pendant les veilles du bivouac. Mais tout à coup le maréchal se rabat sur la Kintzig et sur le Rhin, force le prince de Bade à se réfugier dans Bühl, prend à l'ennemi les fusils et les canons qui lui manquent, et, suppléant par l'audace aux ingénieurs qu'on ne lui a pas donnés, emporte Kehl le 10 mars. Pendant le siége de cette place, une des plus fortes de l'Europe à cette époque, il ne quitta presque pas la tranchée. — Il n'est pas nécessaire, lui disaient les ingénieurs, qu'un maréchal de France s'expose ainsi. — Non, leur répondait-il, mais avouez que cela ne fait pas mal. — Il écrivait au ministre : « Je passe avec les soldats une partie de la nuit; nous buvons un peu de brandevin ensemble; je leur fais des contes, je leur dis qu'il n'y a que les Français qui sachent prendre des villes en hiver. Je n'en ai pas fait pendre un seul. Je leur garde deux grenadiers qui l'ont bien mérité pour leur donner leur grâce en faveur de la première bonne action de leurs camarades : enfin, j'y fais tout de mon mieux. »

Villars était trop sage, et nul ne l'était plus que lui quand il le fallait, pour ne pas savoir que le soldat français, irrésistible par son courage seul au début d'une guerre, a be-

soin comme tous les autres d'être bien pourvu pour une longue campagne. Il consacra donc quelques semaines à organiser ses troupes, et attendit des nouvelles du duc de Bavière.

Maximilien, par une heureuse et rare exception à son train de vie ordinaire, n'obéissait alors qu'à ses instincts guerriers, trop souvent entravés par les passions qui troublaient son existence (1). Stimulé par l'espoir de la souveraineté de la Belgique, et bien secondé par le comte d'Arco, son feld-maréchal, il avait pris Neubourg sur le Danube, battu Schlick à Scharding, rejeté Styrum en Souabe, et occupait Ratisbonne, séjour de la diète germanique. Le moment si désiré était enfin venu! — Villars aussitôt, laissant Tallard sur le Rhin avec les forces nécessaires pour contenir le prince de Bade, quitte Kehl, va droit aux montagnes Noires, disperse tout ce qui tente de l'arrêter, et, du haut des crêtes du bassin du Rhin, tombe comme une avalanche avec cinquante bataillons et quatre-vingts escadrons dans la vallée du Danube à Ehingen, où ses soldats fraternisent avec les Bavarois.

XXVII.

Il était facile en ce moment de marcher sur la capitale de l'Autriche en suivant le Danube, où ne se trouvaient

(1) Il aimait la guerre, dirigeait bien une armée, allait très-bravement au feu, mais redevenait le jouet de ses passions dès qu'il n'entendait plus le canon. Jamais il ne put

La route de Vienne est ouverte.

d'autres obstacles que Passaw et Lintz, presque sans défense, et que l'empereur ne pouvait secourir à cause d'un nouveau soulèvement de la Hongrie. On n'avait point armé l'enceinte qui, en 1683, résista aux Turcs, soit répugnance de recourir à une telle précaution pour ne pas alarmer les habitants; soit crainte de convertir la capitale en un champ de bataille; surtout parce que les défenseurs manquaient.

résister au sourire d'une femme, ni à l'attraction du tapis vert quand il y voyait des dés ou des cartes. « Les Bavarois, les « étrangers, tous ceux qui l'ont volé, friponné au jeu, livré « à l'empereur, ont fait avec lui leur fortune..... » (Lettre de Villars). Il devait à tout le monde. Le comte d'Arco lui avait gagné au jeu trois cent mille écus, et ne le poussait à la guerre, disait-on, que pour se faire payer. — Voici la lettre qu'il reçut après la prise de Neubourg; le vainqueur de Friedlingen, on est tenté de le croire, dédaignait la plume, et écrivait avec la pointe de son épée : « Monseigneur, vous venez « de prendre Neubourg. Deux mille hommes tués ou prison- « niers! Je l'apprends par une petite lettre du sieur de Mon- « tigny, que je paierais dix mille écus. Je reconnais le vain- « queur de Belgrade, celui qui a passé la Sarre devant des « armées formidables. Vous en passerez bien d'autres; et de « cette affaire-ci, Monseigneur, il faut que vous partagiez l'em- « pire et que je sois connétable..... Bonnes batailles, beaux « opéras; bien se battre, bien se réjouir. Voici une lettre bien « extraordinaire; mais j'avoue que je suis transporté du succès « de Neubourg. J'ai l'honneur d'écrire à Votre Altesse Séré- « nissime d'un autre Neubourg en passant le Rhin. Je marche « avec cinquante bataillons et quatre-vingts escadrons, et je « vais chercher les ennemis partout où j'en pourrai trouver « entre les montagnes et le Rhin. »

Maximilien, après la seconde bataille d'Hochstœdt, fut mis au ban de l'empire, et y resta jusqu'à la paix de Bade (1714). — Charles-Albert, son successeur, eut plus de hardiesse et d'ambition, car il conquit l'Autriche, et fut un instant empereur sous le nom de Charles VII.

On y serait donc entré bien plus facilement que ne le fit Napoléon en 1809, sans avoir à livrer, avant d'y arriver, un combat comme celui d'Ebersberg, et, après la prise, des batailles comme celles d'Essling et de Wagram. L'électeur prit la direction de Vienne, et les Français restèrent sur le Haut-Danube pour contenir Bade et Styrum. Si on ne perdait pas de temps, le siége de Passaw ne devait pas durer plus de trois jours ; Lintz ne résisterait pas davantage, et de cette dernière ville on descendrait à Vienne en quatre jours (1). Léopold le savait si bien que, sans le conseil du prince Eugène, il eût quitté sa capitale. Tout paraissait marcher à souhait, lorsque le mobile Maximilien, cédant aux conseils des amis de l'Autriche qui le harcelaient sans relâche (peut-être avait-il rencontré une autre comtesse de Kaunitz ?) écrivit qu'il quittait la route de Passaw, attendu qu'il était obligé d'aller secourir le château de Rotemberg, et de se porter sur le Tyrol. Le maréchal, après s'être donné la consolation peu efficace de maudire la mobilité du Bavarois, fut condamné à un rôle secondaire, c'est-à-dire à empêcher Bade et Styrum de se réunir au centre de la Souabe. Si le Roi consentait, comme il l'en priait, à faire avancer l'armée du Rhin vers les montagnes Noires, et si le duc de Vendôme se portait rapidement sur Trente avec une bonne partie de l'armée d'Italie, ne laissant sur le Mincio et la Secchia que les forces nécessaires pour les protéger contre les Impé-

(1) Villars, dans ses Mémoires, dit que l'on pouvait descendre de Lintz à Vienne en vingt quatre heures ; c'est évidemment une faute de typographie, car il y a environ quarante lieues.

riaux, peut-être serait il possible de reprendre plus tard la marche sur Vienne? Mais les Bavarois trouvèrent leurs maîtres,

> Chez les fils du Tyrol, peuple héroïque et fier,
> Montagnard comme l'aigle et libre comme l'air (1).

Villars, après cette déception, passa, du 15 août au 15 septembre, un mois cruel, imaginant chaque jour un nouveau plan qui réunissait la prudence de Turenne à la hardiesse de Vendôme dans ses beaux jours : tels que celui de s'emparer d'Augsbourg pour s'assurer tout le territoire au sud du Danube ; ou d'attaquer Bade au passage de l'Iller et du Lech ; ou enfin d'abandonner la Souabe en gardant seulement Ulm comme base d'opérations, et de courir enfin sur Vienne, qui était plus que jamais sans défense par suite de la révolte du prince Rakoczi, et de la fermentation de la Bohême. Mais comment obtenir une résolution sérieuse d'un homme qui, un jour l'embrassait avec des larmes de joie en l'appelant son sauveur, ou jetait son chapeau en l'air en criant : Vive le Roi! et puis, le lendemain, au milieu du plus grave entretien, se mettait à parler de ses travaux interrompus à Scheleiskemb, et disait qu'il ne pouvait se dispenser d'y retourner pour faire incruster les marbres de son orangerie. — Il n'y avait rien à espérer de Vendôme qui, par la lenteur processionnelle de sa marche, protestait contre l'ordre de s'éloigner du Mincio. Tout le labeur guerrier de l'armée du Rhin se bornait à la destruction des lignes de la Lauter abandonnées par l'ennemi; et le siége de Brisach n'avait pas assez d'importance pour opérer une

(1) Alfred de Musset.

puissante diversion. Notons aussi que nos soldats, en voyant la légèreté, l'insouciance et les fausses démarches de Maximilien, commençaient à se croire trahis; et l'on sait avec quelle rapidité une armée se démoralise lorsqu'une fois on a prononcé ce mot de trahison. Villars n'avait plus aucune communication avec la France. La fièvre, la dyssenterie, le scorbut et la nostalgie étendaient leurs ravages. Il était cerné de tous côtés par les ennemis qui occupaient Augsbourg, Haushem, Ehingen, Riedlingen, Biberach, Ravensbourg, Memmingen; les armes étaient mauvaises, les munitions manquaient, on avait à peine assez de poudre pour une bataille. Le 16 septembre, l'électeur et le maréchal se réunirent à Nordendorf au sud du Danube, s'étendant jusqu'au camp de Dillingen. Bade occupait Augsbourg, et Styrum Dillingen. Il s'agissait d'attaquer résolument le premier qui s'ébranlerait.

Hochstœdt 20 septembre 1703.

Le 18 septembre, le maréchal apprit que Styrum quittait sa position de Dillingen en face des Français, et se disposait à se diriger sur Donawerth. Il fit aussitôt prendre les armes et monter à cheval; courut au quartier de l'électeur pour le prévenir et l'entraina presque malgré lui, ce qui n'empêcha pas ce prince de se conduire admirablement au feu dès qu'il y fut. A la suite d'une reconnaissance offensive, on sut par des prisonniers que l'ennemi campait au-dessous d'Hochstœdt, entre le Danube et le pied des montagnes. La journée du 19 fut employée à s'observer de part et d'autre. Styrum ne bougea pas. Villars alors prit ses dispositions pour exécuter une marche de nuit, afin de se trouver en vue de l'ennemi à la pointe du jour. Les Franco-

Bavarois, le 20 au matin, se déployèrent en appuyant leur droite au pied des montagnes, leur gauche au château de Schœning. L'ennemi se forma en bataille sur deux lignes, derrière le ruisseau de Clanthein. Villars et l'électeur attaquèrent immédiatement. Plusieurs de nos bataillons, qui avaient fait huit lieues pendant la nuit, oubliant leur fatigue aux premiers coups de canon, rivalisèrent de vigueur avec ceux qui avaient campé tout près d'Hochstœdt. L'ennemi, en quelques heures, évacua le champ de bataille, où il laissa trois mille hommes tués, quatre mille prisonniers, toute son artillerie consistant en trente-trois pièces de fonte dont plusieurs de vingt-quatre, un magnifique équipage de pont chargé sur des charriots, un bagage immense et un nombre considérable de drapeaux. L'électeur s'établit à Hochstœdt, et le maréchal à Donawerth. Les débris de l'armée des Cercles ne se rallièrent qu'à Nordlingen.

Cette belle journée rendit à l'armée franco-bavaroise sa liberté d'action. Il était possible, en la mettant à profit, soit d'exécuter enfin un coup de main sur la capitale de l'Autriche, soit de s'emparer du Wurtemberg, et de peser sur toute la rive droite du Rhin avec l'armée qui venait de prendre Brisach (7 septembre); mais Maximilien, presque effrayé de sa victoire, ne songeait qu'à se la faire pardonner à Vienne. Villars, pour ne pas compromettre sa gloire, demanda son rappel, et remit le commandement à Marsin, qu'il désigna comme le plus capable de lui succéder. On jugerait Marsin avec moins de sévérité, si on se rappelait cette circonstance et sa mort au siége de Turin.

XXVIII.

L'électeur, après le départ du maréchal, n'aurait pas mieux demandé que d'aller surveiller les travaux de son château de Scheleiskemb. Des lettres pressantes de Louis XIV le forcèrent de continuer à vaincre. Après la prise de Passaw, il n'avait qu'à étendre le bras pour saisir la couronne de Léopold ; mais il est certain qu'il ne le voulut jamais.

Prise de Brisach. Spire. Reprise de Landau.

L'armée du Rhin se signala aussi. Vauban prit Brisach. Le maréchal de Tallard battit, près de Spire, (15 novembre) le comte de Nassau et le prince de Hesse-Cassel, qui perdirent dix mille hommes tués ou pris, tout leur canon et leur bagage. A cette sanglante journée de Spire, notre infanterie, après avoir soutenu avec un admirable sang-froid le feu des Allemands, exécuta, comme à la Marsaille et à Friedlingen, plusieurs charges terribles à la baïonnette. Landau fut le prix de la victoire. Tallard aurait pu mieux faire encore, en opérant avec l'armée d'Allemagne la jonction que Villars désirait tant, ce qui aurait changé la face des affaires sur le Danube.

Défection du duc de Savoie.

Le duc de Vendôme, contrarié par sa marche sur Trente ne fit presque rien en Italie, bien qu'il fût plus fort que les Autrichiens, et qu'il n'eût affaire qu'au comte de Stahremberg, l'empereur ayant retenu le prince Eugène pendant tout l'été pour négocier avec les Hongrois, et diriger la défense de la Monarchie. Le duc de Savoie, que Vendôme ne ménagea pas assez, et à qui Louis XIV avait fait beaucoup de

promesses sans les tenir, offrit ses services à Léopold qui se hâta de les accepter, et l'en récompensa en lui assurant le Montferrat, Alexandrie, Valenza, la Lomelline et le val de Sésia. L'armée française fut ainsi refoulée jusqu'au pied des Alpes, et se trouva séparée du Milanais par les obstacles qu'ont accumulés dans cette partie de l'Italie la nature et la main des hommes.

Jean Bart. Duguay-Trouin.

Les flottes ne se rencontrèrent pas sur l'Océan ; mais nos intrépides corsaires, Duguay-Trouin, Jean Bart, Forbin, Coëtlogon etc. firent de nombreuses prises, et portèrent les produits du commerce français en Amérique, ce qui compensa en partie la malheureuse journée de Vigo.

A la fin de 1703, les coalisés comprirent qu'ils devaient exécuter vers le Danube des efforts simultanés, prompts et énergiques ; car les Français, étant maîtres du pays de Ulm à Passaw, pouvaient appeler sur Vienne les Hongrois et les Turcs, peut-être une partie de la Bohême et de la Pologne alors très-agitées, faire appel dans toute l'Allemagne aux ambitions qui surgissent toujours dans les temps de troubles, et alors la monarchie des Habsbourg pouvait d'un moment à l'autre disparaître.

XXIX.

Heinsius.

En 1679, un homme portant le costume sévère des magistrats hollandais fut introduit, après une longue attente, dans le cabinet du marquis de Louvois. L'audience dura quelques minutes à peine. L'homme au manteau noir sortit avec le visage bouleversé, jurant à la France une haine

mortelle. Il venait d'être menacé de la Bastille. Il partit aussitôt, pour aller raconter au prince d'Orange qui l'avait envoyé l'injure faite au double caractère dont il était revêtu. On le nommait Heinsius. Guillaume III, espérant revivre en lui, le fit nommer grand-pensionnaire. Heinsius réélu cinq fois conserva ses fonctions pendant trente ans. On lui donna aussi les sceaux pour compléter son pouvoir. Son but unique et constant fut de venger les Hollandais de l'invasion de 1672. Barneweldt et Jean de Witt n'avaient été que les magistrats d'un peuple libre. Heinsius, tout en conservant les dehors d'une simplicité républicaine, fut réellement le maître absolu de la Hollande, dont il épuisa le sang et les trésors pour rendre à Louis XIV avec usure les humiliations qu'elle en avait autrefois reçues. Eugène et Marlborough allaient souvent à La Haye pour conférer avec lui. Ces trois hommes se réjouissaient ensemble du succès de la campagne qui venait de finir, et combinaient le plan d'une autre avec un talent égal à leur haine. Ils maintinrent ainsi pendant dix ans la Grande Alliance. A ce formidable triumvirat, Louis XIV opposa Chamillart, Pygmée qui succombait sous le poids du double héritage de Colbert et de Louvois. Heinsius, plus d'une fois, fit attendre Eugène et Marlborough pendant deux heures avant de leur donner audience, et ces hommes impétueux attendaient patiemment! C'était de la part du grand pensionnaire un calcul pour relever le prestige de la puissance hollandaise, et une ruse pour qu'on le crut moins disposé qu'il ne l'était réellement à servir la coalition, à laquelle il prodigua toujours l'or et le sang de ses concitoyens, j'allais dire de ses sujets.

Triumvirat.

« qu'aucune troupe des ennemis soit en marche de ce côté « là, etc..... Les choses dans cette situation, on ne saurait « se déterminer à rien (7 mai). »

Marlborough, en présence de cet observateur aveugle, pouvait agir tout à son aise. Aussi rien ne l'empêcha, vers le 15 mai, de passer la Meuse avec 40,000 hommes, dont 10,000 Hollandais sous le général Goor, de remonter le Rhin, et de se diriger vers la Basse-Moselle. Villeroi se contenta d'exécuter une marche parallèle inoffensive.

L'armée du Rhin (Tallard) était disséminée dans la Haute et la Basse-Alsace, les Evêchés et la Franche-Comté (30 bataillons et 35 escadrons). Sur la Moselle et aux environs de Trèves, 14 bataillons et 30 escadrons formaient une réserve destinée au Rhin ou à la Flandre suivant le besoin.

L'armée d'Allemagne (Marsin) était entre le Lech, l'Iller et le Danube (50 bataillons et 60 escadrons). Quartier-général à Augsbourg. Maximilien était à Munich ; ses troupes (35 bataillons et 45 escadrons) occupaient Kufstein (Tyrol), Passaw, ainsi que plusieurs points de la Haute-Autriche et du Haut-Palatinat.

Les quartiers du prince de Bade et du prince Eugène furent établis, d'abord dans l'espace compris entre le Haut-Danube, le lac de Constance et les montagnes Noires ; ensuite en Souabe, en Franconie, derrière les lignes de Bühl et de Stolhoffen, enfin dans le Palatinat, sur la rive droite du Rhin, sur le Mein et dans la Vétéravie. Ainsi les Impériaux, maîtres de Fribourg et des montagnes Noires, interceptaient les communications entre l'Alsace et la Bavière.

Notre armée d'Allemagne n'ayant reçu aucun ravitaille-

ment depuis qu'elle était sur le Danube, il était urgent de lui en faire parvenir. Le Roi, dans ce but, ordonna les plus grands efforts à Tallard et à Marsin qui, le 19 mai, firent leur jonction à Villingen. Marsin reçut 13,000 hommes et des munitions dont il avait un besoin pressant. Tallard malheureusement, au lieu de rester sur le Danube, repassa aussitôt les montagnes, descendit le Rhin, et crut faire merveille en s'établissant à Burkheim ; se figurant qu'il se mettait ainsi en mesure de faciliter les mouvements de l'électeur, soit par l'attaque de Fribourg, soit par la surprise du passage du Rhin, ce qui lui permettrait de prendre l'ennemi à revers dans ses lignes de Bühl. Mais il apprit bientôt que Marlborough remontait le Rhin de Bonn à Coblentz, et opérait divers mouvements qui prouvaient, à n'en pas douter, une entreprise combinée avec le prince de Bade. Il eut la douleur de ne pouvoir, ni arrêter les Anglais, ni secourir Marsin et l'électeur, forcés de se replier vers Ulm pour ne pas être tournés par Louis de Bade, à qui on laissa le temps d'occuper les deux rives du fleuve. Peu de jours après, Eugène rejoignit Bade à Ehingen. Marsin, Villeroi et Tallard laissèrent opérer tous ces mouvements de concentration sans coup férir ! — L'ombre de Louis XIV, et celle de madame de Maintenon se dressaient devant nos généraux jusque sur le champ de bataille, pour obscurcir leur vue, glacer leur bras et paralyser leur génie, tandis que Marlborough, Eugène et Bade n'avaient qu'à se réunir, comme ils le firent le 16 juin à Rastadt, pour prendre des résolutions qu'ils exécutaient sans retard, certains d'être approuvés à Londres, à Vienne et à La Haye qui leur donnaient pour mission, non de per-

dre leur temps à griffoner d'interminables dépêches, mais de vaincre.

XXXI.

Belle marche de Marlborough.

Marlborough, depuis son passage de la Meuse, avait, par l'incertitude simulée de ses mouvements, jeté un voile si épais sur les yeux de Villeroi et de Tallard, qu'il arriva, le 30 mai à Costheim sur le Mein, le 1er juin à Gross-Gereau, le 3 à Lampertheim, le 4 à Ladenburg sur le Necker, entre Manheim et Heidelberg. Son infanterie, après le passage de la Lahn, devait se réunir à Heilbronn. Les troupes de Hesse, avec leur prince, l'attendaient à Bruchsal. Les 10,000 Hollandais de Schlagenburg étaient entraînés dans la sphère d'action de tous ces corps qui, tout-à-coup, prirent très ostensiblement la route du Danube, afin de s'y réunir au roi des Romains et au prince de Bade.

Tallard, informé de ces foudroyantes nouvelles, se hâta de les transmettre à Marsin et à Villeroi, promettant au premier de faire tout ce qui dépendrait de lui pour le secourir, et invitant le second à se rendre sans retard à Landau, afin d'aviser ensemble aux moyens à prendre dans cette grave conjoncture. L'entrevue projetée eut lieu le 7 juin à Oberweidenthal, où le naïf Villeroi arriva tout aussi surpris que lorsque son valet de chambre vint lui apprendre dans son lit à Crémone la visite indiscrète du prince Eugène. Les deux maréchaux, après une courte conférence, se séparèrent convaincus que leurs savantes manœuvres avaient fait manquer à Marlborough les entreprises qu'il projetait sur la Mo-

selle ou sur Landau. Très-satisfaits d'eux-mêmes, ils écrivirent au Roi, chacun de leur côté, ne lui proposant pas moins de quatre projets !..... Villars, qui n'avait pas tant d'imagination, n'en aurait proposé qu'un seul. Marlborough, pour rendre les deux maréchaux plus incertains encore s'il était possible, et attendant d'ailleurs un nouveau corps danois qui remontait le Rhin, apporta une lenteur calculée au passage du Necker qu'il n'acheva que le 9, et établit tranquillement le gros de ses troupes sur cette rivière, le reste à Wieslach, Bruchsal et Graben, bien sûr de n'être plus inquiété.

XXXII.

Après la conférence des deux maréchaux à Oberweindenthal près de Landau, vingt jours, du 8 au 28 juin, furent perdus à échanger des dépêches avec la cour ; vingt jours précieux, car les deux chefs de l'armée du Danube, menacés dans leur camp d'Elchingen, ne cessaient d'envoyer des courriers au Roi et à Tallard pour demander des renforts. Pendant qu'un temps si regrettable était dépensé en pure perte, le duc de Marlborough, quittant tout à coup l'établissement qu'il avait paru faire sur le Necker, partit à tire-d'aile, et entra dans les lignes de Bühl (16 juin), où il fit sa jonction avec Eugène et Bade, ayant exécuté, de la Meuse au Danube, une des plus belles marches stratégiques connues.

Le Roi, après s'être brûlé la tête à examiner, avec madame de Maintenon et Chamillart, plusieurs projets inexécutables, ordonna de former, avec les deux armées de

Tallard et de Villeroi, trois corps dont il fixa la force et l'emploi (1). Le premier (Tallard) reçut l'ordre de passer les montagnes (40 bataillons et 50 escadrons) pour rejoindre Marsin. Le deuxième (Villeroi) dut marcher sur Offenbourg, pour surveiller l'ennemi, l'empêcher de sortir des lignes de Stolhoffen, le suivre en Alsace, s'il s'y aventurait, et au besoin rejoindre Tallard (40 bataillons et 60 escadrons). Le troisième (Coigny), n'ayant que 10 bataillons et autant d'escadrons, resta sur la Lauter et sur le Rhin, à l'endroit le plus convenable pour couvrir l'Alsace.

Les ennemis distribuèrent aussi leurs forces en trois armées : Première (Bade) sur le Danube, troupes de l'empereur et celles des Cercles ; Deuxième (Marlborough) en Souabe, Anglais, Hessois, Hollandais, Hanovriens etc. ; Troisième (Eugène) troupes palatines, de Brandebourg, cercles du Haut-Rhin et de Westphalie, Hesse-Darmstadt, et 12 bataillons à la solde des Etats-Généraux. — Eugène et Marlborough devaient se réunir contre Maximilien, exerçant alternativement et par jour le commandement (ensemble 110 bataillons et 170 escadrons).

Tallard, Villeroi et Coigny commencèrent leur mouvement le 28 juin et se dirigèrent, le premier vers les montagnes, le deuxième vers Surbourg, le troisième sur Drusenheim. Suivons Tallard, dont la mission était la plus mpo rtante. Ce maréchal partit décidé à ne pas s'arrêter

(1) Il y avait un régiment du nom de La Vallière. La belle et infortunée duchesse de Vaujour achevait alors, aux Carmélites de Chaillot, la pénitence commencée trente ans auparavant, le jour où Bossuet la jeta vivante dans la tombe.

qu'il n'eût gagné les gorges de Waldkirch et du Glotterthal, espérant bien descendre à Villingen au plus tard le 15 juillet, ce qu'il écrivit à Marsin. Des difficultés de tout genre rendirent sa marche très-pénible, mais enfin il fit sa jonction avec l'électeur et Marsin le 4 août, près d'Augsbourg. Il était temps, car Marlborough et Bade, dès le 27 juin aussitôt après leur réunion sous Ulm, avaient jeté 60,000 hommes sur les 45,000 Franco-Bavarois qui s'étendaient de Dillingen à Launigen, et occupaient le Schellenberg, seule défense de Donawerth dont la chute ouvrait la Bavière. Le Schellenberg, malgré une défense opiniâtre du comte d'Arco, fut emporté. Maximilien perdit ainsi Donawerth, Neubourg, Ratisbonne, c'est-à-dire toute la ligne du Danube, sauf Ulm et Ingolstadt ; c'est alors qu'il avait été obligé de se retirer sous Augsbourg, où il venait de déclarer qu'il allait faire son accomodement avec l'empereur si Tallard n'arrivait pas. — Voltaire fait remarquer assez plaisamment que Villeroi, chargé d'observer Marlborough, le perdit bientôt de vue, et n'apprit où il était que par la prise de Donawerth. Villeroi, chargé ensuite d'une mission semblable à l'égard d'Eugène, la remplit avec la même clairvoyance, et resta comme pétrifié sur la Kintzig, laissant le prince de Savoie arriver à Hochstœdt dès le 10 août. Nos soldats marchaient au pas de madame de Maintenon. — Les Anglais, après la prise de Donawerth, envahirent la Bavière, où ils se conduisirent comme des Vandales, et se portèrent, au commencement d'août, sur Hochstœdt.

XXXIII.

Concentration générale vers Hochstœdt.

Le 6 août, le duc de Bavière quitta Augsbourg, descendit la rive gauche du Lech, et alla s'établir à Biberbach sur la Schmutter. Tallard se porta de Dierdorf à Gublingen. Les deux armées se trouvèrent ainsi avoir un établissement distinct, mais en conservant entre elles des communications assurées. Huit bataillons gardèrent le fort et la ville d'Augsbourg. L'ennemi, après sa marche du 4, de Friedberg à Aichac, se dirigea sur Neubourg (1), donnant à penser qu'il voulait franchir le Danube. Le prince Eugène, nous l'avons dit, fut près d'Hochstœdt, dès le 10, avec 15,000 hommes. L'électeur et les deux maréchaux résolurent de traverser le fleuve à Launigen, afin d'être sur la Wernitz avant les coalisés, et de les couper de Nordlingen où étaient leurs magasins les plus considérables. Le 11, ils s'établirent entre Launigen et Dillingen, Tallard ayant la droite, et Marsin la gauche. Ils s'amusèrent à l'attaque du château de Dillingen, que l'ennemi ne se donna pas la peine de défendre, et où ils firent une centaine de prisonniers. Eugène, pendant la nuit, se replia de l'autre côté de la Wernitz. Le 12, les Franco-Bavarois, après un séjour de vingt-quatre heures, se remirent en marche afin d'aller occuper, au-des-

(1) Il y a deux Neubourg, l'un sur le Rhin, l'autre sur le Danube; de même qu'il existe deux Sarrebourg, l'un en France (Meurthe), l'autre en Prusse, à 18 kil. S. de Trèves. Nous avons toujours, en indiquant la marche des armées, la carte sous les yeux. — Voir les cartes du Dépôt de la guerre et l'atlas de Lavallée.

sous d'Hochstœdt, une position qui leur parut avantageuse pour barrer le pays depuis le Danube jusqu'à la montagne où se trouvent les gorges par lesquelles l'ennemi recevait ses approvisionnements de la Franconie, située au nord d'Hochstœdt. Si nous avions eu la sagesse d'éviter pendant quelque temps une rencontre, les coalisés eussent été forcés de se disperser, le pays qu'ils occupaient étant complétement mangé. Mais Marsin et Tallard n'osèrent pas résister à l'électeur qui voulait une bataille immédiate. Les alliés, de leur côté, sentaient la nécessité de vaincre ou de décamper : on ne tarda donc pas à se rencontrer.

XXXIV.

Champ de bataille d'Hochstœdt.

La petite ville d'Hochstœdt (1) est située sur la rive gauche du Danube, à 35 kilom. N. O. d'Augsbourg, et à une distance à peu près égale de Nordlingen. Blenheim (ou Blindheim) est aussi près du Danube, à quelques kilomètres en aval d'Hochstœdt. En 1704, il existait vis-à-vis de Blenheim (rive gauche) une plaine de 12 kilomètres environ dans sa plus grande longueur, mais d'une étendue fort inégale dans les autres sens, bornée au nord par les bois de Schellenberg, au sud par le Danube, coupée par plusieurs ruisseaux qui en rendaient le sol marécageux, et parsemée de villages dont les principaux étaient Gremheim, Ober-Glauheim, Unter-Glauheim, Schwenenbach et Sonderheim. — Ce fut là que se livra la bataille.

En débouchant dans la plaine le 12 au matin, on aper-

(1) Voir la carte du général Pelet.

çut Eugène et Marlborough se dirigeant vers les gorges qui conduisent de Donawerth à Nordlingen. L'électeur eut la simplicité de croire qu'ils se retiraient, et n'avaient d'autre dessein que de couvrir la Franconie; il voulait s'élancer immédiatement sur leur arrière-garde, lorsque tout à coup les deux armées déployèrent leurs tentes à l'entrée des gorges. Les Franco-Bavarois se bornèrent pour cette journée à des reconnaissances, et se mirent en bataille perpendiculairement au Danube, la droite (Tallard) à Blenheim, les Bavarois au centre, la gauche (Marsin) vers les montagnes, le quartier général à Lutzingen, en arrière d'un ruisseau marécageux mais praticable en plusieurs endroits, que les gens du pays appellent Hazelaersbroeck. On se hâta d'occuper le village d'Unter-Glauheim situé au-delà du ruisseau, et Ober-Glauheim en arrière de ce même ruisseau (Hazelaersbroeck). Mais le maréchal de Tallard eut la malheureuse idée de placer dans Blenheim, sous les ordres du marquis de Clérembault (fils du maréchal), pour fortifier sa droite, 27 bataillons et 4 régiments de dragons démontés, disposition doublement déplorable : car d'abord cette réserve aurait dû être placée derrière le centre de l'armée; et ensuite tout mouvement lui était impossible dans ce village, dont les rues étroites et sinueuses faisaient un labyrinthe sans issue. — Il était d'ailleurs parfaitement inutile d'accumuler tant de troupes derrière l'aile droite qui touchait au Danube.

L'ennemi appuya sa droite (Eugène) aux montagnes, et sa gauche (Marlborough) à Gremheim, ayant aussi en avant de son front de bandière un ruisseau, mais moins large et moins profond que le nôtre. Les Franco-Bavarois avaient

56,000 combattants ; les coalisés n'en comptaient que 52,000, le prince de Bade s'étant séparé de Marlborough le 8 à Aichac pour aller assiéger Ingolstadt, de sorte qu'il n'assista pas à la bataille, ce dont il ne se consola jamais. Les armées se trouvèrent ainsi à moins de deux lieues l'une de l'autre.

Chacun, lorsque la nuit vint, prit quelques heures de repos. Eugène et Marlborough dormirent du sommeil de Condé avant Rocroy. L'électeur puisa la même sécurité dans sa présomptueuse confiance, qui devait sitôt recevoir un démenti cruel. Tallard et Marsin, poursuivis par de sombres pressentiments, se reprochèrent de ne pas avoir assez insisté pour qu'on attendît le retour des troupes envoyées en Bavière, et de s'être laissé entraîner à livrer une bataille qu'ils voulaient différer par des raisons puisées dans la plus vulgaire prudence. Leurs paupières n'avaient pu se fermer encore lorsqu'ils entendirent la générale que l'on battit, dès deux heures du matin, dans le camp ennemi. Les premiers rayons du soleil tombèrent bientôt sur les deux armées, où quinze mille hommes ne devaient pas voir la fin de cette journée d'août, après avoir salué avec une valeureuse insouciance les feux de l'aurore.

XXXV.

Hochstœdt (Blenheim) 13 août 1704.

Tallard se trouvait en face de Marlborough, et allait avoir la plus rude tâche ; Marsin en face d'Eugène. Les Français, à 9 heures, ouvrirent le feu. Les Anglais étaient encore en pleine formation, de sorte qu'ils souffrirent d'abord beaucoup ; ils n'en continuèrent pas moins, avec un impassible

courage pour s'arrêter à ces douloureux souvenirs, il nous en faudra beaucoup encore pour raconter nos autres malheurs ; mais ,suivant la belle parole de Bossuet, *faisons cet effort sur notre douleur*. La France est assez riche de gloire pour ne point pâlir au récit de cette journée désastreuse (1). Acceptons les enseignements qu'elle nous offre. Consolons-nous en pensant que quelques officiers indignes signèrent seuls la capitulation, pendant que les trois quarts de l'armée se battaient encore avec fureur, et que les vieilles bandes enfermées dans Blenheim frémissaient d'indignation.

Louis XIV, après avoir sévi contre les plus coupables, défendit de prononcer le nom d'Hochstœdt, et continua les fêtes que l'on donnait à l'occasion de la naissance du duc de Bretagne. Mais il commençait l'expiation de ses longues prospérités.

(1) A Vienne, à Londres et à La Haye, la joie alla jusqu'au délire. Marlborough fut acclamé sur les bords de la Tamise avec l'enthousiasme qui accueillit plus tard Nelson et Wellington. Il reçut des dons immenses, entre autres le château de Blenheim, habité après lui par ses descendants ; l'empereur le fit prince de Mindelheim. — Addison et Congrève lui décernèrent des odes pindariques.

Le duc actuel, pair d'Angleterre, figure, dans le *Peerage of the British empire*, sous les noms de Georges Spencer Churchill, duc de Marlborough, marquis de Blandford dans le comté de Dorset; comte de Sunderland et de Marlborough dans le comté de Wilts ; Baron Spencer de Wormleighton dans le comté de Warwick etc. Ses armes portent cette devise : *Fiel pero desdichado* (Fidèle mais malheureux). Blenheim est à 20 lieues de Londres près d'Oxford. — On trouve le texte complet de la chanson populaire. avec une curieuse notice, dans le recueil de Dumersan et de Noël Ségur. p. 141. *Mort et convoi de l'invincible Malborough.*

XXXVI.

Prise de Gibraltar par les Anglais.

Le vieux roi de Portugal, Pedro II, bien qu'il eût d'abord reconnu Philippe V, se laissa séduire par le don d'une partie de l'Estremadure et de la Galice, et promit, le 13 février 1703, de soutenir avec 15,000 hommes le fils de l'empereur, dès qu'il paraîtrait dans la Péninsule. L'archiduc Charles, proclamé roi d'Espagne à Vienne le 12 septembre 1703, passa d'abord en Angleterre, mit à la voile pour le Portugal le 17 février 1704, et débarqua le 7 mars à Lisbonne avec un petit corps composé de soldats anglais, allemands et hollandais. Son début ne fut pas heureux, car les 15,000 Portugais n'étaient pas prêts, et il trouva le pays occupé par Philippe V et le maréchal de Berwick. Tout ce que put faire le Prétendant pour cette campagne, fut de se maintenir en Portugal; il ne mit pas le pied en Espagne. Une attaque de la flotte alliée sur Barcelone échoua; mais les Anglais, par une surprise hardie, s'emparèrent pour leur propre compte de Gibraltar. Le comte de Toulouse figura honorablement dans la lutte maritime (Velez-Malaga, 24 août); mais la clef de la Méditerranée resta entre les mains de nos ennemis. Dieu sait quand on pourra la leur arracher.

Italie.

Les coalisés ayant dû négliger l'Italie en 1704, afin d'opérer un puissant effort sur le Danube, le duc de Vendôme, le grand prieur son frère, et le duc de La Feuillade profitèrent de l'isolement du duc de Savoie. Ce prince, obligé de recourir à ses milices et à ses Barbets pour garder son pays, se trouva bientôt séparé de l'armée impériale restée

en Lombardie. Le Grand Prieur, dès le mois d'avril, chassa les Impériaux des positions qu'ils occupaient au midi du Pô. En mai, le Piémont fut envahi. Vendôme, par la prise de Verceil, d'Ivrée, du fort de Bard, devint maître du débouché des Grandes-Alpes; ensuite, par l'occupation du Val de Sésia et du Val d'Aoste, il isola le Piémont de la Suisse et de la Souabe; enfin il emporta Verrue, dont la chute devait amener celle de Turin. La Feuillade s'étant emparé de presque tout le comté de Nice, le nord du Piémont fut de nouveau soumis, ce qui rétablit les communications de la France avec le Milanais. Vendôme fut admirable.

Aucun fait de guerre important n'eut lieu en Flandre en 1704.

XXXVII.

Landau et Trarbach donnaient l'entrée de la France par
1705. la Moselle et le Rhin. Gibraltar ouvrait l'Espagne. L'empereur, débarrassé des Franco-Bavarois, était en mesure de soutenir le duc de Savoie.. Rien n'empêchait les Anglais et les Hollandais d'agir sur un point quelconque de notre frontière. La coalition mit en ligne 225,000 hommes, sans compter les troupes de Savoie, celles de Portugal et les flottes.

Les armées furent ainsi réparties :

Flandre.	Maréchal de Villeroi (et duc de Bavière).	Maréchal d'Owerkerke.
Moselle.	Maréchal de Villars.	Duc de Marlborough.
Alsace.	Maréchal de Marsin.	Prince de Bade.

Italie.	Duc de Vendôme.	Prince Eugène.
Espagne.	Maréchal de Tessé.	Lord Galloway.

Villleroi, Villars et Marsin reçurent l'ordre de se concerter, afin d'être en mesure de se porter mutuellement secours de Liége à Huningue, et d'observer l'ennemi avec le plus grand soin, surtout les Anglais à qui on supposait l'intention de prendre l'offensive. Villeroi, comme toujours, ainsi que le prouvent ses lettres diffuses, ne vit rien de ce qui se passait devant lui. Marlboroug en profita pour se diriger vers la Moselle, ne prétendant à rien moins qu'à conquérir l'Alsace et les Trois-Evêchés, et à pénétrer en France..... mais Villars était là.

Le vainqueur de Friedlingen ne tarda pas à voir que c'était à lui que les ennemis en voulaient. Ayant à défendre Luxembourg, Thionville et Sarrelouis, il se posta sur les hauteurs de Kerling et de Früching; pouvant, de là, secourir Luxembourg par les bois de Sierck, et observer Sarrelouis, auquel le reliaient des routes dont le rendaient maître les postes de Bouzonville et de Bourgaiche. Le 14 juin, Marlborough vint se déployer devant lui sur les pentes de Perl avec 100,000 hommes, y resta trois jours à l'observer, et, dans la nuit du 16 au 17, décampa, prenant d'abord le chemin de Trèves, et ensuite celui des Pays-Bas. « Marlboroug, dit Henri Martin, était « l'audace même, et cependant il n'osa point. » On vit, dans cette occasion, combien il est heureux pour une armée d'obéir à un chef assez sûr de lui-même, et assez célèbre pour éviter, sans nuire à sa gloire, les hasards que d'autres sont forcés de tenter pour se faire connaître.

Ainsi finit l'entreprise colossale méditée par la Grande Alliance pendant six mois (1). Les coalisés, en somme, échouèrent en Flandre sur la Moselle et sur le Rhin. Ils ne furent pas plus heureux en Italie, où le duc de Vendôme gagna la bataille de Cassano (16 août), et força Eugène, réduit à 15,000 hommes, à rentrer dans le Trentin. Il ne resta plus que Turin au duc de Savoie.

Philippe V.

Philippe V (2), alors âgé de vingt-deux ans, avait un cœur excellent, des intentions droites, de la bravoure, et la beauté d'Augustule; mais cela ne suffisait pas pour accomplir la tâche que sa destinée royale lui imposait. Voici comment se passaient avant lui les séances du conseil de Castille, qui se réunissait le vendredi de chaque semaine, pour délibérer sur les grandes affaires de l'Etat. Le roi entrait couvert, trouvait les conseillers agenouillés, s'asseyait et disait : *Levez-vous*, et ils se levaient : *Asseyez-vous*, et ils s'asseyaient : *Couvrez-vous*, et ils se couvraient..... et les affaires étaient remises à la séance suivante. — Le parti français déclara que les choses ne pouvaient continuer ainsi; il voulait innover et marcher. Philippe V, pour tout concilier, déclara qu'il porterait alternativement la *Golille* et le justaucorps de Versailles. Le peuple espagnol continua, comme par le passé, à charmer ses loisirs en jouant

(1) Général Pelet, t. v.

(2) Né en 1683, mort en 1746. Aucun prince n'eut moins que lui le génie d'un fondateur de dynastie. Tout le monde, pendant son règne, gouverna son royaume, excepté lui. Il abdiqua en 1724, et remonta sur le trône, l'année suivante, à la mort de son fils. La fin de sa vie fut misérable.

de la guitare et du couteau. La princesse des Ursins (1) gouverna l'Etat, tout en vaquant aux soins serviles dont elle entourait les jeunes souverains. — Voir les Mémoires de Saint-Simon, de Berwick et de Noailles. — La question de la perruque royale fut sérieuse. Le comte de Benavente soutint gravement que les cheveux devaient être pris sur la tête d'un gentilhomme; le marquis de Louville, français et homme de progrès, prétendit que cela était indifférent. Je crois, sans oser l'affirmer, qu'on transigea. — Philippe V, forcé deux fois de quitter sa capitale, n'y serait jamais rentré

(1) Voir aux Mémoires de Noailles (p. 100), une lettre où la princesse raconte sans vergogne les fonctions qu'elle se fait gloire de remplir, au lever et au coucher du roi et de la reine d'Espagne. Nous n'osons pas citer.

Anne de la Trémoille, née en 1642 à Noirmoutiers, fut mariée, dès l'âge de 17 ans, à Blaise de Talleyrand, qui se fit appeler, on ne sait trop pourquoi, prince de Chalais. Devenue bientôt veuve, elle épousa un prince du Saint-Empire, qui lui donna une immense fortune, et le nom qu'elle a rendu assez tristement célèbre. Veuve une seconde fois, et restée presque pauvre, elle commença la carrière d'intrigues de toute nature qui ne devaient finir qu'avec sa vie, à l'âge de quatre-vingts ans. « C'était une femme, dit le duc de Saint-Simon, plus grande « que petite, brune avec des yeux bleus qui disaient sans « cesse tout ce qui lui plaisait, avec une taille parfaite, une « belle gorge, et un visage qui, sans beauté, était charmant; « l'air extrêmement noble, quelque chose de majestueux en « tout son maintien, etc. » Elle troubla l'Espagne jusqu'en 1714, époque du mariage de Philippe avec Elisabeth Farnèse. La nouvelle reine, dès son arrivée, fit exiler cette *vieille folle*. Après avoir essayé vainement d'exciter la pitié à Versailles, elle alla mourir à Rome, auprès de Jacques Stuart, qui la prit pour tenir sa maison, et lui donner, dit Lacretelle, des leçons de politique. — Elle fit construire, près d'Amboise, le château de Chanteloup, habité plus tard par le duc de Choiseul.

sans Berwick et Vendôme. — Le prétendant Charles III, en 1705, eut de grands succès dans la Péninsule, où il s'empara de la Catalogne et prit Barcelone.

XXXVIII.

Les coalisés mirent sur pied, en 1706, 230,000 combattants. La France en eut à peu près le même nombre. Des deux côtés, les généraux furent encore ceux de l'année précédente; et aux Pays-Bas, toujours Villeroi en face de Marlborough! La pénurie du trésor était telle, que les princes du sang et la noblesse offrirent au Roi des dons considérables pour lever trente-cinq bataillons.

1706.

On eut alors recours aux milices provinciales instituées par une ordonnance de 1688. Cette institution, dans laquelle se trouve le principe de notre mode actuel de recrutement, pouvait former le noyau d'une armée nationale (1); mais les levées furent faites avec une si violente partialité, qu'elles jetèrent la désolation dans les provinces; on vit des paysans se mutiler pour ne pas y entrer.

Les Français, dès le mois de février, reprirent l'offensive en Espagne, pour réparer les désastres de l'année précédente. L'archiduc était dans Barcelone avec une armée peu nombreuse, mais dont les prêtres, les moines et les femmes excitaient l'ardeur et décuplaient la force, en combattant avec elle. Philippe V avait 40 bataillons et 36 escadrons, la plupart français. Le comte de Toulouse parut en même temps que le roi devant la ville, avec 30 vaisseaux de guerre

Espagne.

(1) Camille Rousset, 111, 321.

portant des vivres et des munitions en abondance. Un coup de vigueur pouvait nous rendre la place, en moins de temps que les Anglais ne l'avaient prise. Mais le timide maréchal de Tessé n'osait pas agir; au lieu de battre immédiatement en brèche, il perdit vingt jours à l'attaque du Mont-Juich, dont la possession était inutile. On ne fit brèche au corps de place que le 5 mai. Les assiégés repoussèrent le premier assaut, ayant à leur tête des prêtres, mêlant aux chants sacrés des imprécations contre les Français. Le maréchal avait une artillerie détestable, et ne croyait pas au succès. Que pouvait-on espérer d'un chef qui écrivit au ministre? « Je regarde le parti qu'on prend comme l'émé-« tique des affaires d'Espagne. » D'un autre côté, l'archiduc, habile à exploiter le fanatisme espagnol, publia que la Sainte Vierge, lui apparaissant pendant une de ses prières, lui avait promis que ses fidèles Catalans ne l'abandonneraient pas, et lui ordonnait de rester dans Barcelone qu'elle couvrait de sa protection. Un moment vint cependant où il y eut trois brèches praticables. Nos soldats demandaient l'assaut à grands cris, lorsque le comte de Toulouse, croyant la lutte impossible avec la flotte ennemie, fit voile vers Toulon. Tessé encloua ses canons, creva ses mortiers, et décampa dans la nuit du 11 au 12 mai, abandonnant ses blessés et ses malades à la générosité du comte de Péterborough. Que faisait Philippe V? Ce passage d'une lettre du maréchal va nous l'apprendre : « Il ne parlera jamais; faites « bien, faites mal, c'est la même chose. Il pense, mais c'est « comme s'il ne pensait pas; et, passé cette cette cam-« pagne, fiez-vous à moi, qu'à la tête de ses armées sa pré-

« sence est plus préjudiciable à son service que s'il restait à « Madrid. » La retraite fut une déroute. Charles III, proclamé par tout le royaume d'Aragon, se trouva maître d'une grande partie de l'Espagne. Philippe, le 19 juin, fut obligé de fuir de Madrid, où lord Galloway (1) et le marquis de Las Minas entrèrent six jours après — Berwick et Noailles, dans leurs Mémoires, vantent la constance et le courage de Philippe; mais la postérité n'a pas sa cour à faire à Versailles. Si la cause des Bourbons finit par triompher, le petit-fils de Louis XIV, en vérité, n'y aida guère. Ses belles lettres à son aïeul ne sont pas de lui.

XXXIX.

Flandre, 1706.

Louis XIV, en donnant ses instructions au duc de Villeroi pour la campagne de 1706, lui dit qu'il fallait prendre Leau (Leewe), et risquer une bataille en Flandre; mais il lui prescrivit d'attendre le maréchal de Marsin, qui devait le rejoindre avec 18 bataillons et 60 escadrons. Le général en chef de l'armée des Pays-Bas, après avoir reçu les félicitations de toute la cour sur ses prochains succès (2), partit avec le dessein bien arrêté de ne partager sa gloire avec

(1) Ce lord Galloway était un Français réfugié, du nom de Ruvigny. Berwick était Anglais. — La plupart des princes engagés dans cette lutte étaient unis par des liens de parenté. Voltaire a bien raison de dire que ce fut une guerre civile.

(2) Le duc de Duras, seul, ne fit pas sa partie dans ce concert général d'adulations qui s'adressaient au choix du maître, et dit au futur triomphateur : « Mes compliments ne sont que différés, monsieur le maréchal, je les garde pour votre retour. »

personne, et aussi sûr de vaincre que le seigneur Itobad au tournoi de Babylone. — Remarquons que, pour cette année, le Roi ordonna au duc de Villars de conserver en Alsace une attitude presque entièrement défensive; il était impossible de pousser plus loin l'aveuglement. M. de Chamillart, en vérité, aurait bien fait de rester à l'économat de Saint-Cyr, et de ne pas ambitionner d'autre gloire que celle du billard,

Le duc de Marlborough, suivant son habitude, ne laissa pas pénétrer ses projets. Sur ces entrefaites, on apprit la victoire de Vendôme à Calcinato, et la prise du Mont-Juich; heureux présage pour l'année qui commençait. Le général anglais, voulant à la fois sauver Leau, et agir lui-même contre Louvain, manœuvra dans ce but. Le 19 mai, Villeroi, ayant été rejoint par le duc de Bavière, alla camper à Vissenaecken-Saint-Pierre, entre la grande Gette et la Velpe, attendant les autres corps qui devaient le rejoindre, mais leur faisant dire de ne pas se presser. Marlborough, arrivé à Tongres le 15, résolut d'agir avant la concentration de nos troupes. Le 21, toute l'armée des alliés se trouva réunie comme par enchantement.

Ramillies, 23 mai 1706.

Le maréchal, dans la journée du 23, marchait encore à l'aventure, lorsque, à deux heures de l'après-midi, en arrivant sur la hauteur de Ramillies, il aperçut les têtes de colonne de Marlborough qui se dirigeaient vers Boneffe. Il se mit aussitôt en bataille, appuyant sa droite à la tombe d'Hottomont, et sa gauche à Autre-Eglise. Il occupa Ramillies et Offiez. Le front de l'armée n'avait pas moins de seize kilomètres. Point de réserve. — L'Anglais se déploya entre

Foulz et Franquenée, avec une forte réserve à Jandrenouille derrière son centre; disposition excellente, car sa droite était garantie par Jauche et par le ruisseau de Frambois, sa gauche par la Méhaigue et Boneffe. Les deux armées avaient à peu près le même nombre de combattants, environ 80 bataillons et 125 escadrons. Le premier choc eut lieu à quatre heures, vers Autre-Eglise. Marlborough exécuta une manœuvre semblable à celle de Blenheim; à cinq heures, il était victorieux. Toute la Flandre fut perdue.

Le maréchal, suivant le marquis de Feuquières, commit six fautes, dont une seule eût suffi pour faire perdre la bataille : La première fut de ranger une grande partie de sa cavalerie derrière un marais qui paralysait son action; la deuxième, l'isolement de Ramillies qu'il ne sut pas utiliser; la troisième, l'abandon des villages dont il était maître; la quatrième, le placement des bagages au milieu de ses troupes; la cinquième, une trop grande distance entre les deux lignes; la sixième, de n'avoir pas, malgré l'avis de M. de Gassion et de plusieurs officiers généraux, renforcé sa droite et son centre, au moment où l'attaque commença. — « Marlborough, dit Voltaire, trouva ses ennemis rangés « en bataille comme il les eût voulu poster lui-même pour « les vaincre. » Le duc de Villeroi fut enfin définitivement disgracié. Il l'avait bien gagné. — Le Roi apprit presque en même temps la défaite de Ramillies et la levée du siége de Barcelone: et, au mois de septembre, la perte de la bataille de Turin, que Voltaire, dit le colonel Rocquancourt, a décrite en homme de guerre.

Turin rappelle les fanfaronnades d'un autre Villeroi, le

duc de La Feuillade (gendre du ministre Chamillart), la mort du maréchal de Marsin, et la plus belle page de la vie du duc d'Orléans.

Turin.

La funeste convention du 13 mars 1707 consacra l'abandon de toute la Haute-Italie, à l'exception de Suse, et des hautes vallées de la petite Doire et du Cluson. Le Milanais et le Mantouan revinrent aux Impériaux. Victor-Amédée eut l'Alexandrin et la Lomelline, dont le sacrifice, s'il eût été fait en temps opportun, aurait empêché sa défection.

Villeroi fut remplacé dans les Pays-Bas par Vendôme, à qui le Roi recommanda la prudence, après avoir ordonné au héros de Crémone d'être audacieux; de sorte que Marlborough, ayant le champ libre, prit encore Dendermonde et Ath, et se trouva maître, à la fin de la campagne, du Bas-Escaut, de la Basse-Lys et de toute la Dender.

Villars en Alsace.

Pendant tous ces malheurs, un seul homme, et toujours le même, Villars, soutenait la gloire de la France. Qui se rappelle aujourd'hui la campagne de 1706 en Alsace? Notre cadre ne nous permet pas d'en retracer les détails, mais elle présente un très-grand intérêt, car on y voit ce que le génie d'un homme de guerre peut accomplir avec une petite armée, en partageant ses périls (1). En trois mois, dix places sont prises, les lignes de la Moder détruites, le prince de Bade rejeté de l'autre côté du Rhin, et le maréchal est prêt à passer encore une fois les montagnes pour reparaître sur le Danube, et rendre la Bavière à l'électeur qui vient d'être mis au ban de l'empire.

(1) Général Pelet, VI.
Henri Martin, XIV, 455.

XL.

Projets des coalisés en 1707.

Les coalisés, après les batailles de Ramillies et de Turin, et la levée du siége de Barcelone, croyaient n'avoir plus qu'à fondre sur la France et sur l'Espagne pour s'en partager les dépouilles. Ils rejetèrent avec hauteur les propositions de paix que leur fit le Roi (1).

Déjà maîtres du Brabant et de la Flandre espagnole, ils voulurent y joindre le Hainaut et la Flandre française. Le duc de Marlborough se mit en mesure d'attaquer Mons, Tournay, Lille et Ypres.

Le margrave de Bayreuth, qui venait de remplacer le feu prince de Bade, devait passer le Rhin, attaquer le maréchal de Villars, et entamer l'Alsace.

Le duc de Savoie et le prince Eugène reçurent la mission de prendre Toulon, d'envahir la Provence et le Dauphiné, afin de provoquer une nouvelle révolte des Cévennes.

L'archiduc Charles, reconnu par la Catalogne, Valence et l'Aragon, espérait achever promptement la conquête de l'Espagne.

Le comte de Thaun marcha sur Naples, afin d'y déterminer un mouvement autrichien.

L'entreprise sur Naples fut la seule qui réussit.

Vendôme, sans combattre (on se souvient que le Roi lui avait recommandé la prudence), tint Marlborough en échec, et l'empêcha d'exécuter aucun de ses projets sur la Flandre française.

(1) Nous parlerons plus loin des négociations, qui furent entamées dès la fin de 1706.

La situation était bonne sur le Rhin, où Villars, en 1706, avait rejeté l'armée impériale de l'autre côté du fleuve, assuré, par les lignes de la Lauter, la défense de la Basse-Alsace, et occupé l'île du Marquisat, qui le mettait en mesure de porter la guerre dans l'empire. Le maréchal, ayant cette fois une belle armée de soixante-six bataillons et cent huit escadrons, un équipage de pont, et la faculté de prendre l'offensive (1), se porta immédiatement sur les lignes de Stolhoffen (2), qu'il enleva (22 mai); franchit le

Stolhoffen.

(1) Villars n'était pas tenu en lisières comme les autres généraux. On trouve dans ses dépêches un ton digne et libre qu'on cherche en vain dans celles de Villeroi, de Marsin, de Tessé, de Tallard, etc. Ses projets, presque toujours, recevaient l'approbation du Roi. Il n'hésitait pas, d'ailleurs, à suivre ses inspirations.

(2) Ces lignes, d'abord parallèles au Rhin, retournaient en équerre depuis Stolhoffen jusqu'aux montagnes. Elles se composaient de doubles retranchements élevés en amphithéâtre, soutenus de fortes redoutes, avec un pont qui les joignait à l'île d'Alunde, d'où il était facile de jeter un autre pont pour entrer en Alsace. Leur étendue était d'environ cinq lieues. Le margrave de Bayreuth, et le prince de Dourlach les occupaient avec 40,000 hommes.

Le maréchal donna, le 19 et le 20 mai, *grand bal, festin et comédie aux dames de Strasbourg*. Il invita les officiers généraux, et beaucoup d'autres que l'on crut, ainsi que lui, uniquement occupés de plaisirs; les prit successivement à part, et leur fit connaître ses ordres. Dans la nuit du 20 au 21, pendant que l'on dansait encore, il monte à cheval et part. — Le lendemain, les lignes étaient emportées, sans avoir perdu un *seul homme*. On y trouva un matériel immense d'artillerie, et des approvisionnements énormes.

L'entrée du bassin du Danube de ce côté est aujourd'hui barrée par la forteresse fédérale de Rastadt, élevée avec les contributions de guerre payées par la France en 1815.

Necker, et se rendit maître de tout le Haut-Danube, qui paya les frais de la campagne. Charles XII, après avoir donné la couronne de Pologne à Stanislas, était alors en Saxe, incertain s'il tournerait ses armes contre la Russie ou contre l'empire. Villars lui fit proposer de marcher avec lui sur Vienne; mais la funeste influence du comte Piper, vendu à Marlborough, poussait le roi de Suède vers Pultawa. La petite armée, qui avait fait de si grandes choses, fut alors obligée de revenir en Alsace, pour y prendre ses quartiers d'hiver.

Siége de Toulon.

Toutes les expéditions des Impériaux sur le Var (même celle de Charles-Quint en 1536) ont échoué, à cause de la longueur du détour que leur impose la neutralité de la Suisse, obstacle placé à dessein depuis des siècles par la politique de l'Europe pour séparer la France et l'Autriche, dont les querelles embrasent toujours le continent. L'échec du prince Eugène et de Victor-Amédée devant Toulon en 1707, avec une perte de 10,000 hommes, prouva une fois de plus à nos ennemis qu'ils n'attaqueront jamais la France avec succès par sa frontière du sud-est. Charles-Quint y perdit deux armées.

Almanza, 25 avril 1707.

La campagne de 1707 en Espagne se résume dans ce mot : Almanza. Victoire du maréchal de Berwick sur les Anglais et les Portugais commandés par lord Galloway et le marquis de Las Minas. Jean Cavalier, et son régiment de réfugiés français, se battirent avec fureur. Philippe V et l'archiduc étaient loin de là; le comte de Péterborough eut raison de dire : « On est bien bon de se battre pour « eux! » (1). Les ennemis perdirent 5,000 hommes tués,

(1) Lettre au maréchal de Tessé.

10,000 prisonniers, 24 canons, et plus de 100 drapeaux. Treize bataillons, dont cinq anglais, cinq hollandais et trois portugais, se rendirent dans des circonstances à peu près semblables à celles de Blenheim. — La voix de la France remercia le duc de Berwick d'avoir sitôt vengé Hochstœdt.

Le duc d'Orléans, inconsolable de n'être arrivé que le lendemain de la bataille, en assura les résultats. Tout le royaume de Valence reconnut bientôt Philippe V; Lerida, boulevard de la Catalogne, devant lequel le grand Condé avait échoué avec ses violons, se rendit le 11 novembre; et le petit-fils de Louis XIV eût été affermi pour toujours s'il eût déployé autant d'énergie que ses défenseurs. — Duguay-Trouin, Forbin et nos intrépides corsaires, étonnèrent l'Océan par leurs courses hardies.

Plus j'avance dans cette étude, et plus je m'aperçois qu'on a exagéré les malheurs de la guerre de la succession. La France ne désespéra pas un seul instant de sa fortune. Les coups les plus rudes ne l'abattirent point. Soyons fiers de nos pères, car ils nous ont appris à nous raidir contre les disgrâces du sort, et à combattre l'Europe. La lutte sera encore longue et sanglante, malheureuse pendant quelque temps, mais nous ne verrons plus de désastres semblables à ceux qui nous ont affligés. Deux batailles, Oudenarde et Malplaquet, seront encore perdues, on verra dans quelles circonstances. — J'ai craint, je l'avoue aujourd'hui, de défaillir en retraçant des scènes si douloureuses, mais le courage m'est revenu en voyant l'inépuisable vitalité de la France, au moment même où ses ennemis la croyaient près de suc-

comber. — L'éclat du soleil n'est point obscurci par les nuages qui voilent quelquefois son disque éclatant.

XLI.

Flandre, 1708.

On fut plein d'espoir en 1708 (1), lorsqu'on vit le duc de Vendôme avec 90,000 hommes en Flandre. L'intention du Roi était de prendre vigoureusement l'offensive dans les Pays-Bas, et de s'engager ailleurs le moins possible. On adopta d'abord un plan excellent, qui consistait à faire exécuter par le maréchal de Matignon les siéges de Huy, de Liége et de Maëstricht, pendant que l'armée principale observerait l'ennemi. En agissant ainsi, on ne pèserait pas sur la Flandre, et on porterait la guerre vers la Meuse, pays ouvert où notre nombreuse et excellente cavalerie pouvait se déployer, chose impossible dans les terrains accidentés qui se trouvent entre la Lys et l'Escaut. On voulait avec raison éviter les combats d'infanterie, les régiments de cette arme étant pleins de miliciens qui inspiraient une confiance médiocre. Les prescriptions à cet égard étaient formelles. En conséquence, on réunit les troupes sous les places du Hainaut, pour les porter rapidement vers les pays plats de la Meuse, dès qu'il y aurait des herbes pour les chevaux.

(1) L'armée du Rhin fut donnée au duc de Bavière et au maréchal de Berwick. — Villars fut opposé au duc de Savoie. — Le duc d'Orléans resta en Espagne, avec le maréchal de Besons. Le duc de Noailles dans le Roussillon.

Les généraux ennemis furent : le duc de Marlborough en Flandre; le prince Eugène sur la Moselle; le duc de Hanovre sur le Rhin; le duc de Savoie en Italie; l'archiduc Charles en Espagne.

Eugène et Marlborough se rendirent, suivant leur habitude, à La Haye pour conférer avec Heinsius.

Vendôme, malheureusement, était subordonné au duc de Bourgogne. Il était impossible d'associer deux caractères plus antipathiques. Le Roi, persuadé que son sang donnait le génie, soumettait un capitaine illustré dans vingt batailles à un jeune homme, doué sans doute de rares qualités privées, mais n'ayant aucune expérience de la guerre, avec la prétention d'agir en maître. Des dissentiments sérieux, comme on s'y attendait, éclatèrent dès le début, et mirent dans les opérations une déplorable incertitude, tandis que les généraux ennemis furent toujours d'accord. La première discussion s'engagea au sujet du siége de Huy, que Vendôme voulait faire, et auquel Bourgogne s'opposait. Le mois de juin fut perdu en débats stériles et en correspondances oiseuses avec la cour; Vendôme ne cessant de blâmer cette inertie, et le prince prétendant qu'il ne pouvait rien faire sans connaître les projets d'Eugène. On donna ainsi à Marlborough le temps de se former à son aise sous Bruxelles, de construire sur la Senne des ponts qui lui permettaient de nous suivre si nous prenions le même chemin qu'au commencement de l'année précédente, et d'ouvrir des marches vers Liedekercke pour se porter en Flandre si nous nous dirigions de ce côté. Eugène quitta la Moselle pour s'acheminer vers la Meuse. L'inaction de juin laissa opérer une concentration qu'il eût été facile d'empêcher, puisque nous étions prêts les premiers.

Le commencement de juillet fut mieux employé, car les expéditions tentées contre Gand et Bruges eurent un plein

succès, et coûtèrent seulement quelques hommes. On espéra conquérir de même le reste de la Flandre espagnole et le Brabant. Vendôme aurait voulu, aussitôt la prise de Gand et de Bruges, attaquer Oudenarde, afin d'enlever aux ennemis leur seul passage sur le Haut-Escaut, et de les couper de Menin et de Courtray, qui tomberaient ensuite. Ce siége était facile, car d'abord on n'avait rien à craindre sur la rive gauche de l'Escaut; en outre, les Français étant maîtres de Bruges et de Gand, et placés devant Oudenarde, l'ennemi ne pouvait passer l'Escaut qu'à Dendermonde, d'où il serait forcé de faire un long détour par Ostende ; de sorte que nous pouvions, sans cesser l'attaque, interdire le passage de la Lys, et empêcher de venir à nous par Courtray et Menin.

Le duc de Bourgogne fut d'un autre avis, et voulut, avant de rien entreprendre, voir ce que ferait Eugène. Il n'attendit pas longtemps; le prince de Savoie, ayant passé la Moselle à la fin de juin, avec 36 bataillons et 70 escadrons, marcha en toute diligence sur Andernach, Munstereyfel et Duren, passa la Meuse à Maëstricht le 10 juillet, et fit sa jonction, après avoir exécuté, en sens inverse, une marche semblable à celle du général anglais en 1704.

On manqua ainsi Oudenarde, comme on avait manqué Huy, Liége et Maëstricht; et on laissa les ennemis se concentrer. Cette triste campagne ne fut qu'une suite d'occasions perdues et de projets avortés.

Le 7 juillet, dans un conseil de guerre, il y eut une discussion très-vive. Vendôme voulait se poster derrière la

Dender (1) : « Le poste, suivant lui, était bon et sûr. On ne devait pas craindre que les alliés entreprissent de le forcer : de là, sans fatiguer les troupes, sans s'exposer au moindre danger, on pouvait couvrir les nouvelles conquêtes, et assurer les communications avec Ypres, avec Lille, avec les lignes, et avec tout le reste; si les alliés remontaient la Dender, on la remonterait aussi, en conservant l'avantage d'une marche, de sorte qu'on serait toujours en état de franchir l'Escaut avant eux, et de leur en disputer le passage. » L'avis était bon, dit le baron de Carelscroon, mais il ne fut pas suivi. L'insuccès des dernières batailles pesait sur le duc de Bourgogne, qui ne voyait rien de mieux que de se diriger vers Gand pour y entrer en triomphateur. Ces contestations firent encore perdre trois jours. La plupart des généraux, en bons courtisans, se rangèrent du côté du prince qui devait bientôt régner. Il fut décidé qu'on ne défendrait que l'Escaut ; « Je vous le pré-« dis, et vous le verrez, dit alors Vendôme, toutes les fois « que vous marquerez au prince Eugène de vouloir éviter « un engagement, il vous y obligera malgré vous. » — Prédiction qui se réalisa vite. — Rappelons-cette maxime de Villars : Toutes les fois qu'on réunit un conseil de guerre, pour suivre le parti adopté à la pluralité des voix, on ne fait rien qui vaille.

La Dender ayant été abandonnée, il était urgent de passer l'Escaut, pour empêcher l'ennemi de le franchir à Ou-

(1) La Dender prend sa source au nord de Mons, baigne Ath, Lessines, Grammont, Alost, et se jette dans l'Escaut à Dendermonde. — Cette rivière n'a que 25 kil. de cours.

denarde, mais Vendôme, très-mécontent, resta toute la journée du 10 à Gavre (1), ce qui fit perdre un temps irréparable, que nos adversaires mirent à profit pour la construction de leurs ponts, tandis que les nôtres ne furent établis qu'avec lenteur. — Le 11 au matin, les Français et les ennemis passèrent l'Escaut, les premiers à Gavre, les autres près d'Oudenarde.

Oudenarde, 11 juillet 1708.

Voilà donc les deux armées en présence, marchant à la rencontre l'une de l'autre; et les Français amenés, par suite de la mésintelligence qui divisait leurs chefs, et surtout par l'impéritie princière, à combattre entre l'Escaut et la Lys, sur un terrain que la sagesse du Roi avait prescrit d'éviter, par les raisons que nous avons dites. — Une fois là, il ne fallait songer qu'à prendre le parti le moins désavantageux. — Vendôme, que le bruit du canon inspirait toujours, proposa de marcher vers les ponts des alliés jusqu'à une certaine distance, de rester là pour les attirer au combat, et de profiter du désordre de leur passage pour les attaquer et les rompre. Sept bataillons s'étaient avancés dans ce but jusqu'à Heurne. « Heureusement, le duc de « Bourgogne n'approuva pas encore ce conseil, dit Carels- « croon. » Une force secrète le tirait vers Gand. Il y avait un autre parti bien meilleur à prendre, si on n'avait pas perdu plusieurs heures à Gavre, et que la conformation du terrain indiquait : c'était de s'établir sur le plateau

(1) Sur la rive orientale de l'Escaut, à deux heures au-dessus de Gand. — Henri Martin écrit Gaveren. Nous avons généralement adopté l'orthographe des cartes du Dépôt de la guerre.

qui domine le château de Brewaen, en appuyant la droite à Oycke, et la gauche à Heurne. Les ennemis ne manquèrent pas de s'emparer à la hâte de ce point culminant, dont on ne put les déloger, grâce aux haies et au ruisseau de la Groote. Au lieu de pousser en avant, le prince fit une halte à Gavre, ne sachant quel parti prendre, et rappela même les escadrons qui déjà traversaient la plaine au galop. En ce moment, les majors-généraux Cadogan et Rantzau culbutaient les sept bataillons de Heurne, que l'on ne soutint pas. Il fallut bien alors se résoudre au combat, et le duc de Bourgogne essaya de prendre un ordre de bataille; mais cette fois encore, *il était trop tard!*..... Nos divisions, en débouchant de Gavre, s'engagèrent successivement, sans autre impulsion que celle de leur courage. Toutes firent leur devoir, mais toutes ne furent pas heureuses; et plusieurs durent finir par plier sous les efforts que les généraux alliés dirigeaient avec une grande intelligence. Nos malheureux soldats, tantôt lancés en avant par l'audace de Vendôme, tantôt retenus par la timidité du prince, ne savaient à qui obéir. La journée cependant se termina sans avantage marqué du côté de l'ennemi; et, sur les instances du vainqueur de Luzzara, il fut décidé que la lutte recommencerait le lendemain. On en était là, lorsque, à l'entrée de la nuit, la cavalerie de la droite, obéissant à un ordre qui ne fut jamais avoué par personne, prit la route de Gand. Vendôme, ne pouvant plus se contenir, s'écria : « Eh bien! Messieurs, vous le « voulez tous, il faut se retirer! » Et, s'adressant directement au jeune duc : « Aussi bien, Monseigneur, il y a

« longtemps que vous en avez envie ! » Le prince infortuné ne répondit rien à ce mot sanglant. — La retraite s'opéra sur Gand sans trop de désordre : mais toute la Flandre française fut perdue; la Picardie et l'Artois envahis et frappés de contributions ruineuses. Eugène investit Lille le 12 août. Des partisans hollandais vinrent jusqu'à Sèvres, où ils enlevèrent le premier écuyer du Roi, Béringhen, croyant prendre le dauphin.

Lille, capitale de la Flandre française, prise en 1667, avait été incorporée au royaume par le traité d'Aix-la-Chapelle, l'année suivante. Vauban, qui l'avait fortifiée, remit un projet de défense à M. de Puy-Vauban, son neveu, ingénieur en chef et lieutenant-général, que l'on envoya dans la place. La garnison était nombreuse, les habitants dévoués, la citadelle considérée comme un chef-d'œuvre; on avait de la poudre et du pain pour six mois, et Boufflers commandait.

Belle défense de Boufflers. Perte de Lille.

Le prince Eugène dirigea le siége, et le duc de Marlborough le corps d'observation, leurs armées étant assez rapprochées l'une de l'autre pour se prêter un mutuel appui. — Carelscroon, à ce sujet, fait du lyrisme : « Le « siége, dit-il, dura quatre mois. Si l'histoire en était « bien écrite, ce serait une autre Iliade, plus belle, plus « variée, et plus instructive que celle d'Homère. Les héros « et les demi-dieux n'y manqueraient pas, etc. » Boufflers fit une défense qui est restée célèbre. Il dut céder enfin aux cent mille hommes qui l'entouraient; mais une défaite pareille est une victoire. Eugène montra une très-grande habileté; on admire encore la conduite des

convois de ravitaillement qu'il fit parvenir sous les murs de Lille (1).

Gand et Bruges capitulèrent ensuite, presque sans combat.

Villars fit en Piémont une rude campagne, mais sans grands résultats. Attachons, en passant, le gouverneur d'Exilles au pilori de l'histoire.

Il n'y eut point d'événements mémorables sur le Rhin.

Le maréchal de Berwick ayant été rappelé d'Espagne après Almanza, le duc d'Orléans garda la supériorité sur l'archiduc, et continua ses progrès en Catalogne; mais les moyens lui manquèrent pour le siége de Barcelone. Philippe V, absorbé par sa passion pour sa femme, et par ses pratiques de piété, laissait le sceptre aux mains de madame des Ursins; et Anne de la Trémouille, dans son travail quotidien avec son secrétaire Aubigny, s'occupait de choses plus sérieuses que d'envoyer aux armées du pain et des armes : personne, dans la patrie du Cid, ne daignait descendre à ces soins vulgaires. Un Français, nommé Orry, s'en chargea, et fournit à la cavalerie des bottes de carton (2).

(1) On ne cessa pas un seul jour, pendant le siége, de jouer la comédie, et la salle était toujours pleine. On y faisait, entre deux ariettes, l'oraison funèbre des officiers tués le matin à la tranchée. Cet épisode peut servir de pendant à la politesse de Fontenoy. Le prince Eugène, par un sentiment chevaleresque digne d'être loué, voulût que Broufflers rédigeât les articles de la capitulation, et, le soir de la prise, soupa chez le maréchal.

(2) Michelet. XIV. 203.

XLII.

Les frontières de la France.

J'ai si souvent à parler des frontières de la France, qu'il m'a paru indispensable de me faire à cet égard des idées nettes. Cela m'a été facile, grâce à l'excellent ouvrage de M. Lavallée, dont j'ai suivi autrefois, avec bonheur, les leçons à Saint-Cyr (1). Je saisis cette occasion de rendre un hommage public à mon savant et digne professeur.

On trouve, dans l'Histoire de M. Duruy, des cartes d'une grande exactitude, indiquant les limites de la France : 1° avant les Croisades; 2° à l'avènement des Valois: 3° sous Louis XI; 4° sous François Ier; 5° à la mort de Louis XIV (2).

Henri IV, lorsqu'il monta sur le trône en 1589, se mit aussitôt à l'œuvre, avec une grande énergie, une vive intelligence, et le plus pur patriotisme, pour rapprocher nos frontières des lignes marquées par la nature; glorieux travail rendu impossible depuis trois siècles par des guerres continuelles. La France gagna d'abord le comté de Foix et le Béarn, patrimoine de son nouveau souverain, en attendant le Roussillon. Le marquisat de Saluces, seul lambeau

(1) *Les Frontières de la France.* — Ce beau livre a été mentionné d'une manière très-honorable par l'Académie Française qui, dans sa justice, aurait pu, peut-être, faire davantage.

(2) Ces deux volumes présentent un résumé lumineux de notre histoire nationale, depuis les temps les plus reculés, jusqu'en 1864. Un grand nombre de cartes et de gravures facilitent l'intelligence du texte.

qui nous restât de cette Italie où nous avions versé tant de sang, fut échangé contre la Bresse et le Bugey, ce qui eut le double avantage de mettre notre frontière de l'est sur le Jura, près des Suisses, nos alliés, et de tourner l'ambition des ducs de Savoie vers Milan. Un jour devait venir où ces princes nous abandonneraient volontiers les territoires situés en-deçà du Mont-Blanc, ce qu'a fait le roi Victor-Emmanuel, qui a été largement indemnisé de ce sacrifice. Dans les plans du Béarnais, les Etats italiens formaient une fédération indépendante, mais affectionnée à la France, dont elle partageait l'origine et les croyances religieuses. Plus à l'est et au nord, des mariages, la diplomatie, et au besoin la guerre, devaient nous donner le Luxembourg, le Limbourg, les duchés de Clèves et de Juliers, etc. Henri IV ne vécut pas assez. Richelieu, pénétré des mêmes idées, intervint dans la guerre de Trente ans; lui-même mourut trop tôt; Mazarin, son successeur dans le ministère, on est tenté de dire sur le trône, conclut les traités de Westphalie (1648), et des Pyrénées (1659), qui assurèrent la possession des conquêtes faites sur l'Escaut, la Meuse, le Rhin et les Pyrénées.

Mazarin reçut le royaume étouffant dans le cercle étroit tracé en 1598 à la paix de Vervins, et le laissa, par les traités auxquels son nom reste attaché, enrichi, du côté de l'Allemagne, des Trois-Evêchés, de Pignerol, des landgraviats de Haute et Basse-Alsace, des dix villes impériales d'Alsace (excepté Strasbourg et Mulhouse) du Sudgaw, de Brisach, de la liberté du commerce sur les deux rives du Rhin, de la neutralité de l'empire dans la guerre contre l'Espagne,

de la promesse qu'aucune place forte ne serait élevée de Bâle à Philippsbourg, occupé par une garnison de troupes françaises. Du côté de la Péninsule, la France eut le Roussillon et la Cerdagne; ce qui complétait la frontière des Pyrénées : vers les Pays-Bas, Gravelines, Saint-Venant, Landrecies, Le Quesnoy, Thionville, Montmédy, Mariembourg, Philippeville, Avesnes, etc. et l'Artois, moins Saint-Omer et Aire; ce qui nous ouvrait l'Artois, la Flandre, le Hainaut, le pays de Namur et le Luxembourg. La Lorraine était rendue au duc Charles IV, avec la clause que ses villes démantelées recevraient des soldats du Roi, et seraient reliées à une route pénétrant dans l'empire. — Ces deux grands traités ont constitué, jusqu'à la révolution de 89, la base du droit public européen. Ils firent à la France une position qu'elle n'avait jamais eue. Mazarin n'osa pas parler officiellement de la rive gauche du Rhin; mais de nombreux écrits publiés sous son patronage s'exprimèrent à cet égard sans détours. « Les traités conclus par Mazarin, dit M. La-« vallée, sont les plus solides qu'ait jamais faits la France; ils « ont assis la puissance et le territoire de notre pays sur « bases telles qu'aucun revers, aucun désastre, aucune ré-« volution n'a pu les ébranler. »—C'était la fin de la suprématie autrichienne, et l'aurore de celle des Bourbons.

Louis XIV, désespérant d'atteindre les limites naturelles, y suppléa par un système de places fortes. Ce long travail, dû au Roi, à Vauban, à Louvois, et au marquis de Chamlay, fut exécuté sous le titre modeste de *Réglement de la Frontière*. Nous allons, d'après M. Lavallée, le résumer.

En 1678, époque de la paix de Nimègue, apogée de la

puissance du Grand Roi, la France avait pour limites : au nord, une ligne conventionnelle allant de Dunkerque à Lauterbourg; à l'est, le Rhin, de Lauterbourg à Bâle (moins Strasbourg, son territoire et Mulhouse), et la crête du Jura; au sud-est, le Rhône, de Genève au confluent du Guil; de ce dernier point, une ligne conventionnelle allant jusqu'au mont Tabor, se prolongeant par le sommet des Alpes Cottiennes et maritimes, sauf la vallée de Barcelonnette, jusqu'au pic de Lausanier; au sud, la Méditerranée et les Pyrénées; à l'ouest, l'Océan Atlantique. Le principal travail de Vauban fut de fortifier la frontière du nord-est, c'est-à-dire celle qui s'étend de Dunkerque à Bâle, et qui, si on la considère comme la base d'un triangle dont Paris forme le point objectif, est rendue excessivement vulnérable par le nombre, la largeur, et la direction des cours d'eau, et par l'absence d'obstacles naturels. Vauban imagina de construire un certain nombre de places, qui formeraient *les huit fronts d'une vaste citadelle, dont Paris serait le réduit*. Il était surtout nécessaire de barrer les vallées de l'Oise, de la Marne et de la Seine qui mènent à Paris.

Celle de l'Oise, dont l'origine est à soixante-dix lieues seulement de Paris, entre l'Escaut et la Meuse, reçut pour défense Condé, Valenciennes, Bouchain, Cambrai, Le Quesnoy, Maubeuge, Landrecies, Philippeville, Marienbourg, Avesne, Rocroy, Givet-Charlemont, Mézières et Sedan. Cet échiquier sauva la France en 1712 et en 1793. Il se trouve aujourd'hui en partie démantelé par la perte que nous avons faite en 1815 de Philippeville et de Marienbourg, près des sources de l'Oise.

Celle de la Marne fut fermée par Sarrelouis, que les alliés n'ont pas manqué de nous enlever aussi en 1815.

Quant à celle de la Seine, où l'on arrive de plain pied par la Trouée de Béfort, on éleva devant cette trouée fatale trois obstacles : 1° un traité par lequel les Suisses interdirent aux armées allemandes les Villes Forestières; 2° Huningue; 3° le droit, obtenu du prince-évêque de Bâle, de mettre des troupes sur son territoire. — Les coalisés, en 1815, ont exigé la démolition de Huningue, mais nous avons enfin fortifié Paris.

Il n'était pas moins nécessaire de porter son attention sur les ouvertures qui restaient entre la Meuse et la Moselle, entre la Moselle et les Vosges, et sur le Rhin. Les *Chambres de Réunion* y pourvurent, en incorporant au royaume, comme dépendances des conquêtes anciennes, Bitche, Strasbourg (1), Lauterbourg, le duché de Deux-Ponts, les comtés de Chimay et de Montbéliard, Luxembourg, Courtrai, Dixmude, etc. Nous n'avons pas à examiner si une légalité rigoureuse dicta les arrêts d'annexion prononcés par les Chambres de Tournay, de Metz, de Brisach et de Besançon. — Pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, Louvois, d'après l'avis du marquis de Chamlay, ordonna la dévastation du Palatinat, afin de mettre, entre nous et nos ennemis, un désert. — Après cette terrible exécution, on fortifia Landau pour maîtriser le Palatinat, dont la domination nous fut assurée lorsqu'on eut achevé Sarrelouis, Luxem-

(1) Voir dans l'*Histoire de France* de M. Duruy une très-curieuse anecdote relative à l'occupation de Strasbourg. t. II, p. 318.

bourg et Mont-Royal. En même temps, les places de Flandre furent reliées entre elles par des canaux et des ouvrages palissadés et garnis de canons, afin de former, de la mer à la Sambre, surtout entre Ypres et l'Escaut, une barrière presque infranchissable. On voulut ensuite avoir Mons et Namur, pour achever de couvrir la trouée de l'Oise.

On peut, d'après ce que nous venons de dire, se faire une idée du système stratégique de Vauban; mais il faut en lire l'exposé complet que M. Lavallée a fait avec une science profonde, une clarté saisissante, dans un style plein de noblesse, que l'amour de la patrie élève parfois jusqu'à l'éloquence.

La Lorraine, convoitée pendant deux siècles, ne fut définitivement incorporée au royaume qu'en 1766, à la mort de Stanislas Leckzinski, tombé, après Pultawa, du trône de Pologne où l'avait placé Charles XII. A la suite des victoires de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld, Louis XV aurait pu très-facilement se faire donner, par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), plusieurs places des Pays-Bas, qu'il occupait presque tout entiers; mais l'indolent monarque ne demanda rien, et se laissa même imposer de nouveau la condition de ne pas fortifier Dunkerque du côté de la mer. Cette occasion manquée ne se retrouva plus jusqu'à la fin de la monarchie. On connait les vicissitudes territoriales survenues de 1792 à 1815.

Le gouvernement de Louis-Philippe exécuta de grands travaux pour compléter sur certains points, simplifier sur d'autres, l'œuvre de Vauban, et réparer autant que possible, les cinq brèches de 1815. Ardres, Bapaume, Stenay,

Sierck, Fort-Louis, Oléron, etc., furent démantelés. On fit à presque toutes les autres places des accroissements notables. Enfin, on entoura d'une enceinte bastionnée des villes qui n'en avaient point, Paris, Lyon, Soissons, Langres, etc. Aujourd'hui, Soissons, édifié sur l'Aisne, compense en partie la perte de Philippeville et de Mariembourg à l'entrée du bassin de l'Oise. Marsal, sur la Seille, et Toul, sur la Moselle, ferment, de notre côté, la trouée des Ardennes dans laquelle nos ennemis peuvent s'engager par Sarrelouis. Weissembourg et Bitche remplacent Landau. Le vaste camp retranché de Béfort, et la transformation de Langres ont fait oublier Huningue et barrent le bassin de la Seine. Voilà ce qui a été fait pour perfectionner l'œuvre de Vauban.

Des forteresses nouvelles ont été construites sur le Jura, les Alpes et les Pyrénées, sur toutes nos côtes de l'Océan et de la Méditerranée. L'acquisition de trois nouveaux départements nous a donné les Alpes. De ce côté, Lyon, situé à l'intersection des trois bassins du Rhône supérieur, de la Saône et du Rhône inférieur, assure la neutralité de la Suisse, et observe tout le sud-est. Paris a été fortifié en 1841 (1). Depuis cette époque, on a construit un réseau de

(1) L'enceinte élevée par Philippe-Auguste autour de Paris, à la fin du XIIe siècle, se composait d'un mur de huit pieds d'épaisseur, flanqué de cinq cents tours, et percé de treize portes. Un large fossé entourait la ville, qui avait alors pour limites : au nord, le point où se trouve aujourd'hui la porte Saint-Denis ; à l'est, le quai des Célestins, à la hauteur du lycée Charlemagne ; au sud, les portes Saint-Jacques et Saint-Michel ; à l'ouest, la Tour de Nesle.

lignes de fer, dont l'importance stratégique n'a pas besoin d'être démontrée. Ce grand système de défense est complété par le camp de Châlons, devenu permanent, et dont on peut faire une place d'armes où l'on réunirait cent mille hommes qui, par les voies ferrées, rayonneraient dans toutes les directions entre la frontière de l'Est et Paris (1). Tout ce qui était humainement possible a été fait de nos jours pour suppléer aux limites naturelles, et pour rendre à jamais impossible une invasion.

XLIII.

Négociations pour la paix.

Louis XIV, après Ramillies, désira sincèrement la paix (2). Des démarches furent tentées dans ce but auprès de la Hollande, qui avait voix prépondérante dans les conseils de la coalition. La république, par l'organe du grand pensionnaire Heinsius, répondit qu'elle ne traiterait que sur les bases suivantes : 1° Remise à la maison d'Autriche de l'Espagne, et de tous les Etats dépendants de cette monarchie dans les deux mondes; 2° rétablissement de la Barrière dans les Pays-Bas, avec de nouvelles places; 3° accroisse-

(1) On travaille activement au chemin de fer qui mettra le plateau de Châlons en communication directe avec Metz.

(2) Le marquis de Torcy, neveu de Colbert, alors ministre des affaires étrangères, présente, dans ses Mémoires, le récit complet des négociations suivies à La Haye, à Gertruydemberg et à Utrecht (Collection Michaud et Poujoulat).

ment des avantages assurés au commerce hollandais à la paix de Ryswick.

Pendant que le Roi cherchait à obtenir des conditions moins dures, le duc de Berwick gagna la bataille d'Almanza (25 avril 1707). On essaya en vain de faire comprendre aux Hollandais que Philippe V serait en mesure de leur accorder, pour leur commerce dans les Indes occidentales, des avantages supérieurs à ceux qu'ils tiendraient de l'Autriche. On arriva ainsi jusqu'en 1708. La journée d'Oudenarde n'était pas faite pour rendre les Etats-Généraux plus traitables. Il fallait, suivant les ennemis de la France, se défier des artifices de Louis XIV, et se tenir en garde contre ses séductions. Jamais il ne consentirait à une paix telle qu'il la fallait pour assurer le repos et la liberté de l'Europe; son seul but était de diviser la Grande Alliance. Il n'y avait, du reste, qu'à tenir ferme pendant quelque temps encore, et le colosse français serait bientôt à terre. — On a fait entendre à Napoléon, un siècle plus tard, le même langage.

Le président Rouillé (1), envoyé en Hollande au commen-

(1) On ose à peine raconter que l'envoyé du Roi ne put se rendre en Hollande que sous un nom d'emprunt et à travers mille périls, car il faillit être enlevé en route par une embuscade tendue près de Bruxelles par le comte d'Albemarle. Heinsius ne daigna pas d'abord le recevoir, et il fut forcé de s'aboucher mystérieusement à Streydensaas, près de Moërdyck, avec deux inconnus, qui vinrent là sans pouvoirs, et commencèrent alors ce long jeu du tigre avec sa proie, auquel nous allons assister. Il apprit plus tard que les deux inconnus étaient Buys et Wanderdussen, qui vont jouer un rôle. On était loin du temps où les ambassadeurs du Grand Roi parlaient en maîtres à la Haye.

cement de mars 1709, fit bientôt connaître à la cour que la coalition demandait *d'abord* :

Quant à l'Espagne, la dépossession complète du duc d'Anjou (1) au profit de Charles III ;

Pour l'empereur et l'empire, le rétablissement du traité de Munster, avec l'interprétation donnée par les Allemands à plusieurs de ses articles ;

Pour l'Angleterre, la reconnaissance de la reine Anne, et de l'hérédité au trône en faveur de la ligne protestante ; la restitution intégrale des conquêtes faites par la France en Amérique pendant la guerre, et l'expulsion du prétendant ; laissant à entendre que le duc de Marlborough, lorsqu'il serait arrivé, demanderait Dunkerque, et probablement autre chose encore ;

Pour le Portugal, le maintien des avantages assurés à don Pedro II ;

Pour l'électeur de Brandebourg, le titre de roi de Prusse ;

Pour le duc de Savoie, tous les territoires qu'il avait conquis ou reçus, notamment Exilles et Fénestrelle ;

Pour le duc de Marlborough, la principauté de Mindelheim.

La république, par modestie, ne s'expliqua qu'en dernier lieu sur ce qui la concernait elle-même. Voici ce que recélait cette modestie :

1° Le rétablissement entier du tarif de 1664, sans exception de marchandises (promis trois ans auparavant par le marquis d'Alègre) ;

(1) Les coalisés, jusqu'en 1712, affectèrent de donner ce nom à Philippe V.

2° L'extension de la Barrière depuis la mer jusqu'à la Meuse, en y ajoutant Lille, Menin, Ypres, Furnes, Condé, Tournay et Maubeuge;

3° L'établissement de garnisons hollandaises dans Bonn, Liége et Huy.

On ne cacha pas à Rouillé que l'on désirait pour le duc de Lorraine Toul et Verdun.

Après les malheurs ajoutés par l'hiver de 1709 à ceux de la guerre, la paix était si ardemment souhaitée, que le Roi consentit à traiter sur les bases que nous venons de faire connaître.

Les choses traînant en longueur, le marquis de Torcy se rendit lui-même à La Haye, car il était important d'obtenir une solution avant l'ouverture de la campagne. Heinsius ne fut pas médiocrement étonné lorsqu'il reçut, le 6 mai, la visite du ministre. Peu de jours après, Eugène et Marlborough arrivèrent, et les clauses d'un traité de paix furent débattues dans de longues conférences auxquelles assistèrent tous ces éminents personnages, ainsi que le président Rouillé, Buys, pensionnaire de la ville d'Amsterdam, et Wanderdussen, pensionnaire de Tergow.

Heinsius montra plus de modération qu'on n'en attendait de sa part, mais resta inflexible.

On entendit avec surprise Marlborough protester de son respect pour le Roi, rappeler le temps où il avait l'honneur de servir sous Condé, Turenne et Luxembourg; et parler très-affectueusement de son neveu le maréchal de Berwick, qu'il aimait comme un bon parent, et honorait comme un grand capitaine. On eût dit à chaque instant qu'il allait se

livrer, mais cette apparence d'abandon n'était qu'un jeu de théâtre; les raisonnements et les séductions glissaient sur lui comme la pluie sur une lame de verre (1).

Eugène parla peu; mais il demanda carrément pour son maître l'Espagne, l'Amérique, Strasbourg, l'Alsace, la Franche-Comté, la Lorraine et la Bourgogne. Un jour il posa cette question : « Croyez-vous que le Roi permette le passage en France d'une armée impériale marchant contre le duc d'Anjou? » Ses amis, par un sentiment de pudeur, restèrent muets.

Buys déclama comme un démagogue.

Wanderdussen ne parut qu'un comparse attaché à son fougueux collègue.

Rouillé s'effaça devant Torcy, qui défendit la France avec une grande habileté de parole, une connaissance parfaite des matières d'Etat, et un patriotisme digne du nom qu'il portait.

Chaque jour fut marqué par des concessions de la part du ministre, qui avala courageusement jusqu'à la lie ce calice d'amertume, sans obtenir d'autre résultat que des exigences nouvelles et plus dures. On arriva ainsi jusqu'au 23 mai, discutant toujours, sans rien conclure. Eugène et Marlborough ayant dit qu'ils étaient obligés de partir, Torcy crut ne pouvoir retirer d'autre utilité de son voyage que de connaître au moins d'une manière positive les prétentions des ennemis de Sa Majesté, et il pria Heinsius de lui re-

(1) Torcy avoue qu'il lui offrit quatre millions. L'Anglais eut l'air de ne pas comprendre.

mettre un projet dans lequel on s'expliquât clairement à cet égard. Le ministre reçut les Préliminaires, le 27 au matin, en présence de Buys et de Wanderdussen. Ayant reconnu, à la première lecture, les conditions cruelles et les piéges de cet acte captieux, il ne lui resta plus qu'à gémir sur l'inutilité de ses démarches, et il quitta La Haye le 27 mai au soir, après y être resté 21 jours, emportant le souvenir des affronts qu'il avait dévorés, et le projet de traité dont voici les dispositions principales (1) :

1° Reconnaissance de Charles III en qualité de roi d'Espagne, des Indes, de Naples et de Sicile, et généralement de tous les Etats dépendant de cette monarchie dans les deux mondes ; en réservant ce qui doit être donné au roi de Portugal, au duc de Savoie, et aux Etats Généraux pour compléter la Barrière.

2° Le duc d'Anjou quittera l'Espagne dans un délai de deux mois. Si cette clause n'est pas exécutée, le roi Très-Chrétien et les princes et États stipulants prendront de concert les mesures convenables pour en assurer l'entier effet.

3° S. Majesté Très-Chrétienne retirera, dans le terme desdits deux mois, les troupes et les officiers qu'elle a présentement en Espagne, en Sicile et dans tous les Etats de cette monarchie, promettant, en foi et parole de roi, de n'en-

(1) Nous ne donnons que la substance de ce document; il faut lire le texte original, pour voir ce qu'il contient d'insinuations perfides et pleines de fiel. Tous les pourparlers ultérieurs, pendant plusieurs années, roulèrent sur ce monument sans pareil de haine et de fourberie; il est donc indispensable de le connaître.

voyer désormais au duc d'Anjou, ni à ses adhérents, aucun secours, soit de troupes, artillerie, munitions de guerre ou d'argent, directement ou indirectement.

4° La monarchie d'Espagne demeurera tout entière dans la maison d'Autriche, sans qu'aucune de ses parties puisse jamais en être démembrée en faveur des Bourbons. Aucun roi, ni aucun prince de France, ne pourra jamais régner en Espagne, ni acquérir dans l'étendue de ladite monarchie aucune ville, fort, place ou pays, dans aucune partie d'icelle, principalement dans les Pays-Bas, en vertu d'aucuns dons, ventes, échanges, conventions matrimoniales, hérédité, appel, succession par testament ou *ab intestat*, en quelque sorte et manière que ce puisse être, tant pour lui que pour les princes ses enfants, frères, leurs héritiers et descendants, que pour aucun prince français.

5° Remise immédiate à l'empereur, de Strasbourg et de Kehl, avec leurs dépendances et appartenances, situées des deux côtés du Rhin, le canon, l'artillerie et les munitions de guerre qui s'y trouvent.

6° Remise immédiate à l'empereur, de Brisach et de son territoire avec le canon, l'artillerie et les munitions de guerre.

7° S. M. Très-Chrétienne ne possédera désormais l'Alsace que dans le sens littéral du traité de Westphalie; en sorte qu'elle se contentera du droit de préfecture sur les dix villes impériales de ladite Alsace, sans néanmoins étendre ledit droit au préjudice des prérogatives et priviléges qui leur compètent comme aux autres villes libres de l'empire. Les fortifications des dites villes seront remises au même état qu'elles étaient alors. L'empereur gardera Landau.

8° Démolition, aux frais de la France, des forteresses qu'elle possède présentement sur le Rhin, depuis Bâle jusqu'à Philippsbourg, nommément de Huningue, Neuf-Brisach et Fort-Louis, ainsi que de tous les ouvrages dépendant du dit fort, en deçà et au-delà du Rhin, sans que jamais on puisse les rétablir.

9° Remise de Rhinfeld et de ses dépendances au landgrave de Hesse-Cassel.

10° L'article 4 du traité de Ryswick au sujet de la religion, étant contraire à la paix de Westphalie, sera rectifié lorsqu'on négociera la paix générale.

11° Reconnaissance de la reine Anne, et de l'hérédité à la couronne d'Angleterre dans la ligne protestante.

12° Cession à la Grande-Bretagne de Terre-Neuve, et de tous les pays, îles, forteresses et colonies dont les armes de S. M. T. C. ont fait la conquête depuis la guerre.

13° Les fortifications de Dunkerque seront rasées, et son port comblé, dans un délai de deux mois ; sans qu'il soit jamais permis de rétablir ces ouvrages, directement ou indirectement.

14° Le prétendu roi de la Grande-Bretagne sortira de France.

15° Un traité spécial réglera les avantages assurés au commerce anglais.

16° Maintien des concessions faites au roi de Portugal par les alliés.

17° Reconnaisance du roi de Prusse, qui conservera la principauté de Neuchâtel et le comté de Valangin.

18° Furnes, Furnemback, le fort de Kenock, Menin, Saverge, Ypres avec ses châtellenies, Lille avec sa châtellenie, Tournay, Condé, Maubeuge et Gueldres seront remis aux Etats-Généraux, en l'état présent où sont lesdites places, et spécialement avec le canon, artillerie et munitions de guerre qu'elles contiennent.

19° Reddition, dans le temps qui sera réglé, de toutes les villes, forts et places que S. M. T. C. occupe dans les Pays-Bas espagnols, avec le canon, l'artillerie, et les munitions de guerre.

20° S. M. T. C. s'engage à ne faire sortir, dès à présent, ni canons, ni artillerie, ni munitions de guerre, des villes et forts qui devront être rendus ou cédés.

21° Extension considérable des droits assurés au commerce hollandais par le traité de Ryswick.

22° Reconnaissance du neuvième électorat, en faveur du duc de Hanovre.

23° Le duc Victor-Amédée sera remis en possession de la Savoie, du comté de Nice, ainsi que de tous les territoires qui lui appartiennent héréditairement, et gardera tous les pays, Etats et places que l'Empereur et les alliés lui ont donnés. — Ce prince aura en outre Exilles, Fénestrelle, Chaumont et la vallée de Pragelas, jusqu'aux monts Genèvre, qui serviront désormais de barrière entre la France et le Piémont.

24° Quant aux ci-devant électeurs de Cologne et de Bavière, leurs demandes et prétentions seront remises à S. M. Impériale et à l'Empire, pour qu'on puisse en parler aux traités de paix. S. A. E. Palatine conservera le Haut-

Palatinat et le comté de Cham. Donawerth restera dans la même situation. — Les garnisons des Etats seront maintenues dans Huy, Liége et Bonn.

25° L'empereur, la reine de la Grande-Bretagne et les Etats-Généraux se contenteront de ce qui leur est accordé respectivement ci-dessus ; et, dans la négociation générale, ils ne prétendront pas d'autres conditions *que celles qu'ils coucheront dans un catalogue ou liste séparée*. — Pour l'Empire, les quatre cercles associés, le roi de Prusse, le duc de Savoie, le duc de Lorraine, et autres alliés, il leur sera libre, outre ce qui leur est accordé ci-dessus, de faire dans ladite assemblée générale *telles demandes qu'ils trouveront convenir*.

26° Les articles ci-dessus seront exécutés dans un délai de deux mois, pendant lesquels il y aura cessation d'armes de toutes les hautes parties qui sont en guerre.

27° Le Roi T. C. afin de prouver son désir de terminer cette sanglante guerre dès à présent, promet, aussitôt la ratification desdits articles, d'évacuer Namur, Mons et Charleroy avant le 15 juin prochain ; Luxembourg, Condé, Tournay et Maubeuge quinze jours après ; Neuport, Furnes, le fort de Kenock, Ypres, Strasbourg et Kehl, avant le 15 juillet ; de raser les remparts de Dunkerque, et d'en combler le port, avant deux mois.

28° Tout ce qui est stipulé en faveur des alliés sera exécuté avant le 1er août de la présente année.

29° Moyennant ces conditions, la trêve continuera jusqu'à la paix générale. Les alliés ne contribueront en rien aux dépenses qu'entrainera l'exécution du traité.

30° Un congrès sera réuni, le 25 juin, à La Haye, pour traiter de la paix générale. Tous les rois, princes et Etats seront invités à envoyer leurs ministres à cette réunion.

31° Ainsi fait, convenu et signé par les plénipotentiaires de S. M. Impériale, et de S. M. la reine de la Grande-Bretagne.

Les ennemis du Roi, sous le titre d'articles de paix, ne lui proposaient qu'une trêve de deux mois, qui leur ouvrirait toutes nos frontières du nord, de l'est et du sud-est, et les mettrait au cœur de la France. Cet ultimatum du 27 mai 1709 pouvait se résumer ainsi : Livrer la France déshonorée. — « Mystification insolente, dit Michelet, mais méritée « par l'excès de sottise de gens qui s'en allaient pleurer « devant l'ennemi, qui énervaient ainsi la guerre à l'ouver- « ture de la campagne. »

Le triumvirat offrait à dessein des conditions inacceptables. Heinsius, Marlborough et Eugène voulaient continuer la guerre : le premier par haine ; le second, pour garder un commandement qui lui donnait le pouvoir et des richesses ; le troisième pour la gloire. Tous trois, pour enflammer l'opinion, firent imprimer en Hollande, et répandre partout, des libelles diffamatoires contre Louis XIV. Des réfugiés français les secondaient dans cette guerre lâche.

Louis XIV rejeta les propositions honteuses qui lui étaient faites ; exposa, dans une lettre simple et digne aux gouverneurs des provinces, l'insuccès de ses efforts, et fit un appel à la France. — La voix de la raison n'ayant pu se faire entendre, ce fut au canon à prononcer sur la destinée des peuples.

XLIV.

La situation de la France à cette époque est si connue, qu'il est inutile d'en reproduire ici le sombre tableau. L'hiver de 1709 (1), suivi d'une famine, produisit une misère navrante ; et le Trésor était vide. Après Chamillart, Desmaretz, l'organisateur de la banqueroute, trouva de l'argent comme un fils de famille qui se ruine, et traita les créanciers du Roi comme Don Juan traite monsieur Dimanche. Encore n'aurait-il pas pu se tirer d'affaire sans un prêt de 30 millions que firent les négociants de Saint-Malo. Quant au ministre Voisin, il avait fait, en dirigeant l'économat de Saint-Cyr, son apprentissage de la guerre. Il fallait cependant combattre, ou se résigner à voir bientôt les ennemis en pleine France.

On forma de part et d'autre cinq armées.

Flandre	Maréchal de Villars	Duc de Marlborough. Prince Eugène.
Rhin	Maréchal d'Harcourt	Duc de Hanovre.
Dauphiné (pour agir contre le Piémont).	Maréchal de Berwick	Comte de Thaun.
Catalogne Roussillon	Maréchal de Besous Duc de Noailles.	Comte d'Aremberg.

(1) Il y eut à Paris, dit M. Duruy, jusqu'à 23 degrés de froid Histoire de France. II, 351).

Flandre, 1709.

Le grand événement de 1709 se passe en Flandre. Jamais on ne commença une campagne dans des circonstances plus défavorab'es. Villars, en arrivant, ne trouva que 60,000 hommes, presque tous de nouvelle levée, mal armés, mal équipés, vêtus de guenilles, et à qui même le pain du jour manquait souvent. « Imaginez-vous l'horreur de « voir une armée sans pain! Il n'a été délivré aujourd'hui « que le soir, et encore fort tard. Hier, pour donner du « pain aux brigades que je faisais marcher, j'ai fait jeûner « celles qui restaient (1). » Les soldats montraient une résignation admirable, et disaient : « M. le maréchal a raison, « il faut souffrir quelquefois. » Ils étaient maigres à faire peur. La plupart des officiers subalternes n'étaient guère plus heureux. On a retenu cette supplique touchante : *Nous vous demandons du pain, parcequ'il en faut pour vivre; du reste, nous nous passerons d'habits et de chemises.*

Les ennemis, au contraire, avaient 130,000 hommes avec leurs subsistances assurées pour longtemps. Aussi espéraient-ils écraser la petite armée française, brûler Aire et Saint-Venant, marcher de là sur Boulogne, ravager la Picardie et insulter Paris. Quelques officiers généraux osèrent proposer de se retirer derrière la Scarpe! Mais le maréchal fit si bonne contenance qu'il força les coalisés à s'arrêter, pour le moment, au siége de Tournay, qui, par la faiblesse de son gouverneur, capitula le 3 septembre. Il s'agit alors d'empêcher l'investissement de Mons. Villars, dans ce but, se porta entre la Scarpe et l'Escaut, pour couvrir Douai,

(1) Lettre au ministre.

Valenciennes et Condé. Ensuite, ne pouvant arriver à temps sur les bords de la Trouille, qui défendait Mons du côté du sud, et n'étant pas assez fort pour risquer une bataille sur un point si avancé, il se replia le 6 sur Quiévrain. Le 7, les alliés franchirent la Trouille, et prirent position entre Mons et les Français. Villars, a-t-on dit, aurait pu s'opposer au passage de la Haisne et de la Trouille, et ne pas reculer jusqu'à Quiévrain; mais l'infériorité numérique, et la crainte de manquer à chaque instant de subsistances, exigeaient de lui une circonspection extrême. On a parlé de dissentiments entre les deux maréchaux; il n'y en eut point. Dans notre pays, où les susceptibilités individuelles ont produit souvent, avouons le, de si fâcheuses conséquences, on ne peut trop rappeler que Boufflers, beaucoup plus ancien d'âge et de grade, avait demandé à servir sous son illustre collègue, et qu'il le fit avec une abnégation romaine. Une fois seulement, on alla prendre l'ordre chez lui pour lui rendre hommage; Villars ensuite, tout en entourant de respectueux égards celui qui l'avait précédé dans la carrière des honneurs, exerça sans conteste le commandement.

Malplaquet, 9, 10 et 11 septembre 1709.

Les Français, dans la nuit du 8 au 9 septembre, gagnèrent Malplaquet, situé au fond d'une trouée qui débouche dans la plaine de Mons, entre les bois de la Lainière et de Jansart au sud, et les bois de Sars au nord (1). Le 9, à dix heures du matin, l'armée commença son déploiement, et occupa les têtes des bois situés entre la chaussée de Bavay et Trieux. Les ennemis s'approchèrent à la portée du fusil;

(1) Voir la carte du général Pelet.

de part et d'autre, on se saisit des postes les plus convenables. A onze heures, on engagea une canonnade qui dura jusqu'à la nuit, mais sans en venir aux mains autrement que dans des escarmouches, où déjà on perdit du monde.

La journée du 10 fut employée à se canonner encore, et à terminer les dispositions de combat. Les ennemis attendant de Tournay trente-cinq bataillons, Villars compléta ses moyens de défense, et, en faisant travailler même la cavalerie, couvrit tout son front d'abatis et de retranchements, avec des canons dans les embrasures. Le 11 au matin, on se trouva prêt des deux côtés ; un épais brouillard empêcha d'engager l'action.

La droite (Boufflers) touchait au bois de la Lainière. La gauche (Villars) couverte par la forêt de Sars, occupait les hameaux de la Folie et de la Chaussée. Le quartier général à Malplaquet, avec quelques bataillons et de l'artillerie. Quant à la grande trouée, c'était tout ensemble, dit Carelscroon, « une espèce de gueule infernale, un gouffre de feu, de « soufre et de salpêtre, d'où il ne semblait pas qu'on pût « approcher sans périr. » Les Français, ainsi postés, attendirent. Ce fut un grand acte d'habileté de se faire attaquer dans une position pareille.

Les ennemis étaient entre Sars et le bois de la Lainière. La droite (Eugène) s'étendait de Sars à Blaregnies, où le prince avait son quartier général. Leur centre (Marlborough) tenait l'espace compris entre Blaregnies et Aulnoit. Le comte de Tilly, avec ses Hollandais, formait la gauche, vers les bois de la Lainière.

Nous avions 90,000 hommes et 80 canons ; en face de

nous, 120,000 soldats aguerris et 120 pièces. Jamais on n'avait vu se heurter dans un si étroit espace des masses si considérables, animées d'une pareille ardeur, et avec des moyens de destruction si formidables. A huit heures, le soleil dissipa les vapeurs brumeuses de l'atmosphère; et l'on put, d'un coup d'œil, embrasser les deux armées sortant des nuages, comme si une baguette magique eut, tout à coup, déchiré le rideau qui les séparait. Il y eut un moment de silence solennel, et l'on entendit bientôt une vive fusillade vers notre gauche. — Eugène, avec sa témérité froide et clairvoyante, commençait l'attaque, soupçonnant avec raison un point vulnérable de ce côté.

Nos soldats, qui venaient de recevoir le pain dont ils manquaient depuis la veille, en jetèrent une partie pour prendre leurs rangs. Quarante pièces de canon, dirigées contre notre centre, secondaient le prince par leurs continuelles décharges. Les nôtres répondirent avec une grande énergie, et eurent longtemps l'avantage. Les ennemis, néanmoins, au bout de deux heures, parvinrent à forcer le bois. Eugène, atteint d'une balle à la tête, poussa son cheval encore plus près du feu, et répondit à ceux qui l'engageaient à se faire panser : « *Cela se fera bien ce soir.* »

L'attaque contre notre droite, commencée vers neuf heures, fut plus longue et plus sanglante encore, notre position étant très-forte, et les Hollandais n'ayant pas reçu vingt bataillons qu'ils attendaient de Tournay. Le prince Frison de Nassau vint se briser contre un triple étage de canons, et y fit écharper la fleur de l'infanterie des Etats. Mais cet avantage ne nous servit de rien; car Eugène, pendant que

nous nous applaudissions de ce succès inutile, forçait le bois du Temple, s'assurait que les taillis de Sars étaient praticables à l'infanterie (nous avions négligé ce point), tombait hardiment sur les hameaux de la Folie et de la Chaussée, presque sans défense. Villars y accourt, avec une partie de ses troupes du centre, qu'il dégarnit dans ce but, et anime ses soldats de la voix et du geste, sous un feu destructeur. Il était là, portant sur sa belle figure les qualités de son âme guerrière, souriant aux sons de *la musique de Charles XII* (1), lorsque, les alliés commençant à plier, on le voit chanceler sur son cheval et tomber. — Il avait le genou fracassé par une balle. — Il veut rester, mais ses forces trahissent son courage. Il s'évanouit à plusieurs reprises, et on est obligé de l'emporter sur un brancard. Tout ce qu'il peut faire avant qu'on l'enlève, est de donner aux carabiniers l'ordre de charger. Ces cavaliers d'élite vengent bravement leur général, dont la mâle physionomie exprime moins la douleur de sa blessure que celle d'être emporté dans un moment pareil; mais ils ne peuvent arrêter les flots d'hommes qui s'accumulent devant eux, ni empêcher la conquête du bois de Sars.

Marlborough, la tête froide (cool head) comme toujours, sachant notre centre dégarni, porte sur ce point tout ce qui obéit à sa voix, jusqu'à son dernier homme. La maison du Roi fait là des prodiges, et donne l'exemple à nos miliciens qui, la plupart n'ont fait leur noviciat de la guerre

(1) On sait que Charles XII, lorsqu'il entendit, pour la première fois, siffler des balles ; dit aux officiers qui l'entouraient : « Je ne veux pas à l'avenir d'autre musique. »

que dans les deux journées précédentes. Boufflers lui-même conduit plusieurs charges, en se servant de son épée comme un simple mousquetaire. Une horrible mêlée s'engage. Il s'établit, suivant des chances longtemps incertaines, un flux et un reflux d'hommes serrés les uns contre les autres qui se prennent corps à corps, et de chevaux qui, en hennissant, partagent l'ivresse du combat. Le succès reste aux masses profondes que nous avons criblées de boulets et de balles, et la cavalerie alliée débouche enfin dans la plaine en arrière de Malplaquet, suivie par les Ecossais dont la course agile lutte de vitesse avec les chevaux. Le prince héréditaire de Hesse, avec trente escadrons, se jette sur sa gauche, prend à revers l'infanterie de notre droite, et la refoule en désordre dans les inextricables broussailles de la Lainière. Le prince de Nassau plante enfin de sa main le drapeau hollandais sur le troisième retranchement, objet de sa longue et tenace convoitise, qui n'est plus qu'un monceau de ruines fumantes. Succès qui lui coûta cher, car le terrain qui fut le prix d'une lutte de six heures, était jonché de onze mille des siens, parmi lesquels cinq lieutenants-généraux. Le sort de la journée fut décidé par une batterie que les alliés établirent en dehors de la forêt de Sars, vers le bois du Griffon, et qui nous prit en flanc.

La plupart de nos postes fortifiés étant perdus, il ne restait plus aucun espoir de rétablir l'égalité du combat, et le maréchal de Boufflers ordonna la retraite. L'armée française alors se retira, mais avec la contenance fière du lion blessé, en faisant de fréquents retours offensifs, abandonnant, il est vrai, le champ de bataille, et hors d'état de se-

courir Mons, mais ayant rétabli l'honneur de nos armes, s'étant battue avec une vaillance rare, ayant fait éprouver à l'ennemi des pertes presque doubles des siennes. Le lendemain, ces longues lignes de retranchements, encombrées par des milliers de cadavres et de blessés dans le râle de l'agonie, présentaient un spectacle d'une splendide horreur. En balançant les chiffres des diverses relations, les Français perdirent 12,000 tués ou blessés; nos adversaires au moins 20,000. Les coalisés, ne l'oublions pas, avaient 30,000 hommes et 40 canons de plus que nous; et Villars était blessé dès le début. Le héros du jour fut Eugène, qui devina le côté faible de notre position, et s'y porta résolument. La bataille de Malplaquet, qui dura trois jours, valut mieux qu'une victoire de terrain; ce fut une victoire morale. Le nom français reprit son éclat. Villars, du lit de douleur où il gisait, voulait qu'on recommençât le lendemain. Les troupes, pleines d'ardeur, ne demandaient pas mieux. Une prudence peut-être exagérée retint Boufflers. Le glorieux blessé pouvait seul donner ce conseil, et l'exécuter.

L'infanterie se retira sur Heugnies et la Longueville, protégée par la cavalerie qui la couvrit en se déployant entre Bavay et Tesnière, et en occupant les ponts de l'Honneau. Le maréchal continua ensuite son mouvement de retraite, et rassembla tous les corps sur la Bonnelle, entre Le Quesnoy et Valenciennes, où on campa le soir même. — Notre centre ayant été percé, les deux moitiés de l'armée durent se retirer, pendant plusieurs heures chacune de leur côté, avant de pouvoir se rejoindre. Les ennemis, croyant à peine eux-

mêmes à leur succès, n'osèrent pas entreprendre de mettre le pied sur ces redoutables tronçons.

On aurait pu dire aux alliés : *Encore une victoire comme celle-là, et vous êtes perdus*. Mons, l'une des clefs de la trouée de l'Oise, fut donnée aux Hollandais pour les consoler de leurs pertes. — Malplaquet restera, comme Waterloo, un de nos titres de gloire. — L'infanterie des Etats trouva là son tombeau.

XLV.

Espagne, 1709.

Le duc d'Orléans, prince aimable, spirituel, vaillant et calomnié, qui serait devenu un grand capitaine si une jalousie venant de haut n'eût brisé son épée, commençait alors les écarts licencieux qui l'ont perdu. Par suite de sa mésintelligence avec madame des Ursins, et de quelques intrigues dont on l'accusa (rien n'a jamais été prouvé), pour remplacer Philippe V dans le cas où ce monarque abdiquerait, on lui donna pour successeur le comte de Besons, qui recula devant Stahremberg, se laissa forcer sur la Sègre, et n'osa pas défendre Balaguer. Mais le marquis de Bay remporta, le 7 mai, à la Gudina, un avantage marqué sur lord Galloway, et empêcha les Portugais de faire le siége de Badajaz. Le comte d'Asfeld reprit Alicante, point important sur la côte de Valence. — Le duc de Noailles raconte avec emphase, dans ses Mémoires, sa campagne du Roussillon, et sa victoire de Toroella. Il aurait, dit il, si on n'eût laissé son armée dans le plus complet dénuement, pris Girone,

et bientôt chassé l'archiduc. Laissons le neveu de madame de Maintenon placer lui-même sur sa tête une couronne de laurier, et parlons de choses plus sérieuses.

Louis XIV ayant dû en 1709, par condescendance pour la Hollande et pour sa propre défense, rappeler d'Espagne presque toutes ses troupes, on craignit d'abord que Philippe V, resté seul, ne succombât. Cette crainte s'évanouit, lorsqu'on connut l'effet produit par les préliminaires de La Haye. Tout ce qu'il y avait à la cour de gens animés d'un certain patriotisme fut effrayé des démembrements déjà promis au roi de Portugal, au duc de Savoie et à la Hollande, et surtout de ceux que l'on indiquait pour la paix générale, sans les spécifier; de sorte que la crainte les rendait plus considérables qu'ils ne devaient l'être. On comprit alors, dans toute la grandesse, que le seul moyen de conserver l'intégrité de la monarchie était de se serrer fortement autour du prince de la maison de Bourbon. Les intrigues de cour ne cessèrent pas pour cela; mais le principe fut accepté. Ces idées patriotiques passèrent rapidement, des classes élevées à la plus grande partie de la nation qui, d'ailleurs, détestait les hérétiques, soutiens de l'archiduc. Lorsque la cause de Philippe semblait perdue, il s'opéra donc, sous la double impression des préliminaires et de la foi catholique, un mouvement qui en fit un roi national, et assura son triomphe. C'est là le grand fait qu'il y a lieu de noter, au delà des Pyrénées, en 1709.

Rhin et Savoie.

Les coalisés espéraient, non-seulement s'emparer de l'Artois, mais encore forcer nos frontières de l'est et du sud-est, pénétrer en Bresse, par la Savoie, et en Franche-

Comté, par l'Alsace. La concentration de leurs efforts dans le nord donna le temps de se mettre en mesure sur tous les points menacés, et d'y envoyer les maréchaux de Berwick et d'Harcourt, qui remplirent très-bien leur mission. — Ne le perdons pas de vue, nos armées étaient toujours dans une affreuse détresse ; tandis que les coalisés avaient des troupes parfaitement entretenues, des corps toujours complets, avec une unité constante dans les vues politiques et dans le commandement, et la faculté d'agir tout de suite d'après les résolutions prises sur le terrain, sans envoyer chaque jour, comme nous, des courriers à cent lieues de distance. Tout cela explique nos malheurs, accroît notre admiration pour nos soldats, et rehausse le mérite de nos généraux.

Défense de la frontière du sud-est par Berwick.

La frontière du sud-est était ouverte depuis que le duc de Savoie possédait Fénestrelle, Exilles, Pérosa, et les vallées de Saint-Martin, de Pragelas, d'Oulx et de Bardonnèche. Dans la zone qui s'étend de Nice à l'extrémité de la Savoie, et sur laquelle nos troupes ne formaient qu'un mince rideau, les ennemis n'avaient qu'à choisir le point par lequel ils voulaient faire irruption sur notre territoire : car le col de Tende leur ouvrait le comté de Nice et la Provence ; la vallée de Barcelonnette les conduisait, soit en Provence par Seyne, soit dans le Dauphiné par Mont-Dauphin et Embrun. Ils pouvaient, par Oulx et le mont Genevre, tomber sur Briançon ; par le Galibier sur Grenoble ; par le mont Cenis et le val d'Aoste sur la Savoie, dans la Maurienne ou dans la Tarentaise. Le pape, depuis un an, bénissait leurs armes. Leurs flottes sillonnaient la Méditerra-

née. L'Italie et le Levant leur fournissaient des grains en abondance, et nous mourions de faim.

Le duc de Savoie, agité peut-être par quelques remords de sa conduite envers ses gendres, mécontent d'ailleurs de Léopold, qui mettait la plus mauvaise grâce à lui livrer le Montferrat et Vigevano, ne s'était point hâté. Berwick, dont les troupes étaient dans un état pitoyable, comme les nôtres partout, utilisa ce retard pour se créer quelques ressources, et put, en établissant un fort camp retranché sous Briançon, organiser un plan de défense excellent sur toute la ligne des Alpes, d'Antibes à Genève, dans une étendue de plus de soixante lieues. La ligne partant de Briançon, choisi comme point central, suivait, à droite, la vallée de Barcelonnette, le col de la Caillotte, et le cours du Var jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée, entre Saint-Laurent et Antibes. La ligne de gauche passait par le col du Galibier, Valoire, Saint-Jean de Maurienne, et le cours de l'Isère jusqu'à Montmeillan et Barraux. Lyon, Grenoble et Briançon étaient couverts. L'ennemi ne pouvait approcher sans qu'on le vît de loin, et on se trouvait en mesure de le prévenir partout, quand même il déroberait quelques marches. Berwick recueillit le fruit de ses dispositions habiles. Les Austro-Piémontais, bien qu'ils fussent beaucoup plus nombreux, n'osèrent pas entreprendre de le forcer.

Maréchal d'Harcourt en Alsace.

L'attaque des coalisés, du côté de l'Alsace, ne commença qu'au mois d'août. Le maréchal d'Harcourt, avec 25,000 hommes, les attendit sur la Lauter. Le comte de Merci, portant avec lui le malheur proverbial attaché à son nom,

UNIVERSITY

s'avança jusqu'à Neubourg, avec 10,000 Allemands, que le lieutenant-général du Bourg (nommé maréchal de France pour cette action) reçut sur la pointe de ses baïonnettes, et passa presque tous par les armes. Le duc de Hanovre fut obligé de repasser le Rhin, et se retira derrière les lignes d'Edlingen. D'Harcourt (notre ancien ambassadeur à Madrid pendant l'agonie de Charles II) se montra digne d'être employé sur un théâtre plus vaste.

Les grandes douleurs de la patrie finissent avec 1709.

XLVI.

Louis XIV, après Malplaquet, dut se résigner, pour obtenir la paix, à une troisième tentative auprès de la Hollande, avec laquelle il avait toujours entretenu quelques correspondances, soit pour en recevoir des avis sur la marche générale des affaires, soit pour renouer une négociation. Il fit savoir à Heinsius qu'il accepterait les Préliminaires de 1709, pourvu qu'on apportât quelque tempérament aux articles 4 et 37 (2 et 29 du résumé que nous avons donné plus haut). D'après l'article 4, le duc d'Anjou devait, dans un délai de deux mois, remettre l'Espagne et la Sicile à Charles III. L'article 37 subordonnait la paix à l'exécution de l'article 4. Or, le Roi était sans action sur l'Espagne, puisqu'il en avait retiré toutes ses troupes, et il n'existait pas en Sicile un seul soldat français. En outre, Philippe, bien que réduit à ses propres forces, ne cessait de déclarer qu'il ne consentirait jamais à descendre du trône.

On crut pourtant, à Versailles, les plus grandes difficultés aplanies par l'adhésion aux Préliminaires. On était en octobre; les hostilités ne pouvaient être reprises avant cinq ou six mois. Il paraissait impossible que d'ici là on ne parvînt pas à s'entendre. Mais la Hollande, par ses lenteurs calculées, fit perdre tout cet hiver sur lequel on comptait, et le printemps de 1710 arriva sans qu'on fût plus avancé. Les Etats daignèrent enfin désigner pour les conférences la forteresse de Gertruydemberg, située au fond du Moërdyck. Le Roi choisit pour le représenter le maréchal d'Huxelles, homme également propre à remplir d'une manière médiocre tous les rôles, et l'abbé, depuis cardinal de Polignac, célèbre par ses succès dans les lettres latines, son éloquence et les grâces de sa personne. Ces deux diplomates arrivèrent, le 9 mai 1710, au Moërdyck, où Buys et Wanderdussen les attendaient, et ils furent en quelque sorte internés à Gertruydemberg comme des prisonniers d'Etat. Ils passèrent là deux mois et demi, sans pouvoir obtenir de se rendre dans une ville plus voisine du centre du gouvernement, et accablés des humiliations que leur envoyaient de la Haye Heinsius, Eugène, Marlborough et le comte de Sinzendorff, ambassadeur impérial. Ils repartirent le 25 juillet pour la France, après le rejet de toutes leurs concessions, rapportant, comme fruit unique de leurs efforts cette exigence monstrueuse, que *le Roi devait, pour obtenir la paix, s'engager à conquérir seul l'Espagne, les Indes et la Sicile sur le duc d'Anjou, dans l'espace de deux mois, pour les remettre à Charles III.* — Louis XIV résuma la situation par ce mot si connu : « *Puis-*

Conférences de Gertruydemberg

qu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants. » — Il était réservé à Vendôme et à Villars d'être les vrais négociateurs de la paix. — Nous ne croyons pas devoir parler plus longuement des conférences de Gertruydemberg, parce qu'on n'y fit que ressasser les Préliminaires, et ergoter sur les articles 4 et 37; en entremêlant tout cela de propos âcres, et de réticences qui laissaient tout craindre. Le Triumvirat ne voulait traiter qu'à Paris.

XLVII.

Campagne de 1710.

L'Angleterre et la Hollande, pendant qu'elles bernaient nos ambassadeurs à Gertruydemberg, s'étaient mises en mesure d'agir de bonne heure, en augmentant de vingt mille hommes leurs forces dans les Pays-Bas.

On forma cinq armées :

Flandre..	Maréchal de Villars,	Prince Eugène et duc de Marlborough.
Rhin.....	Maréchal d'Harcourt,	Comte de Gronsfeld.
Dauphiné.	Maréchal de Berwick,	Duc de Savoie.
Espagne..	Duc de Vendôme,	Archiduc Charles, ayant sous ses ordres le comte de Stahremberg et lord Stanhope.
Roussillon.	Duc de Noailles,	

Flandre.

Le chef de l'armée de Flandre, souffrant encore beaucoup de sa blessure, fut remplacé provisoirement par le

maréchal de Montesquiou, qui, au lieu de réparer les places de l'Artois, et de pousser d'une manière active les travaux des nouvelles lignes entre la Deule et la Lys, perdit son temps à envoyer à la cour de longues dépêches, et laissa investir Douai le 25 avril. A la fin de mai, Villars put monter à cheval, et vint offrir la bataille avec 90,000 hommes, sa droite à Oisy et sa gauche à Monchy-le-Preux, couvrant ainsi Valenciennes, Bouchain et Condé. Les alliés ne voulaient rien remettre au hasard; Malplaquet les rendait prudents. Douai capitula le 25 juin. Béthune, Saint-Venant et Aire, après des défenses très-énergiques battirent aussi la chamade. Toute la ligne de la Lys fut perdue. Avouons-le, on ne reconnaît pas Villars dans cette campagne. Il ne suffisait pas d'offrir la bataille, il fallait attaquer, et ne pas laisser prendre tant de villes en se bornant à quelques escarmouches. — Le génie a ses moments de langueur. Dieu veut qu'il en soit ainsi, pour prouver aux hommes qu'en lui seul réside la perfection.

Il n'y eut rien de sérieux sur le Rhin.

Les alliés avaient de grands projets sur la frontière du sud-est. Ils voulaient tomber sur Gap, soulever le Vivarais et le Dauphiné, provoquer une nouvelle révolte des Cévennes, se joindre aux troupes débarquées à Cette, et couper en deux l'armée Française. Berwick, doué d'un génie particulier pour la guerre défensive, couvrit le pays avec sa science et son bonheur habituels. — La gloire a légitimé le fils de Jacques II et d'Arabella Churchill. — Le comte de Thaun fut forcé, au mois d'août, de repasser les Alpes. Le Languedoc et le Dauphiné, serrés de près, n'osèrent pas bouger. Le duc de Noailles chassa

les Anglais débarqués à Cette, et sut mériter alors les éloges qu'il s'était prématurément décernés en 1709.

Villa-Viciosa, 10 décembre 1710.

Le 10 décembre 1710, Philippe V, fugitif et proscrit le matin, coucha le soir sur un lit qui avait pour matelas et pour tentures des drapeaux enlevés le jour même aux Autrichiens. — Expliquons ce miracle. — L'archiduc, après les victoires de ses troupes à Almenara (27 juillet) et à Saragosse (20 août), était rentré à Madrid le 28 septembre. De nouvelles destinées commençaient pour la Péninsule, lorsque Vendôme arrive, réveille l'enthousiasme de toutes les provinces castillanes, rallie à Valladolid les vaincus de Saragosse, pousse les vainqueurs vers le Portugal, affronte les flots du Tage ralenti par son audace; inflige aux Anglais à Brihuega, en les faisant prisonniers au nombre de cinq mille avec leur général Stanhope, leur journée de Blenheim bien plus humiliante encore que celle qu'ils avaient déjà subie à Almanza; arrête et bat à Villa-Viciosa les Autrichiens de Stahremberg, implorant en vain le secours des soldats britanniques, tous tués ou désarmés la veille, et ramène Philippe à Madrid! — Quelques jours après, le duc de Noailles prit Girone. Le Prétendant, obligé de chercher un asile dans Barcelone, ne conserva plus rien sur les Pyrénées, ni sur la ligne de l'Ebre. La couronne d'Espagne fut alors affermie pour toujours sur la tête du petit-fils de Louis XIV, et le Canada sauvé d'une invasion à laquelle devaient encourir la flotte et les troupes anglaises de la Péninsule.

Beaucoup de gens, en France, ne virent, dans ces succès presque fabuleux, qu'un nouvel obstacle à la paix.

Des chances imprévues de parvenir à cette paix si nécessaire venaient d'être ouvertes par la disgrâce qui, au mois d'août de cette même année 1710, frappa le parti Whig, le secrétaire d'Etat Sunderland, gendre de Marlborough, et le grand trésorier Godolphin. Le général anglais ne sombra pas encore dans cet orage; mais cela ne devait pas tarder.

XLVIII.

Villars, pendant qu'il était à Bourbonne pour sa blessure de Malplaquet, proposa au Roi, dans un mémoire très-remarquable, son plan pour la campagne de 1711. 1711.
Il conseillait de changer le système suivi jusqu'alors : « Car, « parer toujours à la muraille, c'est le moyen de ne jamais « rien gagner, et de perdre tous les jours peu ou beau- « coup. » Il préférait se tenir dans le silence que d'être obligé de se concerter avec les généraux du Dauphiné, du Rhin et de la Catalogne.

« Sous peine d'être ruiné en détail, un seul chef devait pouvoir, en ne rendant compte qu'au Roi et au ministre, disperser les troupes, les rassembler, les éloigner, les rappeler, les placer sur un point et les en retirer, sans craindre la divulgation de ses projets et les entraves suscitées par la jalousie. Trois causes assuraient les succès des ennemis : l'unité dans le commandement, le secret et la promptitude. Pourquoi ne pas les imiter, et perdre gratuitement les chances favorables qu'il était si facile

de mettre de notre côté? S'il faut désespérer de la paix, espérons tout d'une guerre hardie : aussi bien, on périt à la fin par la défensive. Quant à la Péninsule, il n'était pas désirable d'y voir sitôt finir la guerre : car les ennemis, chassés de la Catalogne et des frontières du Portugal, tourneraient toutes leurs forces contre nous. Cinquante mille hommes de plus en Artois coûteraient moins à la Grande-Alliance que vingt-cinq mille sur le Tage ou sur l'Ebre. L'Espagne délivrée ne nous enverrait ni une pistole ni un soldat, et s'intéresserait fort peu à notre sort. »

On n'écouta pas ces conseils, où la prudence et l'audace avaient une part égale, et l'on resta dans la même ornière. Les armées furent distribuées et commandées comme en 1710. — Marlborough, maintenu à la tête des forces britanniques malgré la disgrâce de son parti, n'avait encore été atteint que dans les prérogatives dont il jouissait comme plénipotentiaire. Le parlement Whig ayant été dissous, les nouveaux ministres anglais, à la fin de janvier 1711, firent les premières ouvertures de la paix, par l'entremise d'un abbé Gauthier, qui habitait Londres depuis de longues années, cumulant avec les fonctions du sacerdoce celles un peu équivoques de correspondant secret de Versailles. Le marquis de Torcy, dans ses Mémoires, exprime en termes très-accentués la satisfaction causée par la mission de l'abbé Gauthier : « Demander « alors à un ministre de Sa Majesté s'il voulait la paix, « c'était demander à un malade attaqué d'une longue et « dangereuse maladie s'il voulait guérir. » Cette paix, les ministres tories la voulaient pour deux causes : d'abord, afin d'alléger leur pays des lourdes charges de la guerre;

ensuite, pour suivre une marche autre que celle de leurs prédécesseurs, effet ordinaire de toutes les révolutions ministérielles.

Congrève, Addison, Prior, Parnell, Stecle, Swift et Pope donnaient alors à la littérature anglaise un éclat que depuis elle n'a pas égalé. Ces esprits éminents prenaient tous une part plus ou moins active à la lutte politique. Congrève et Addison retrouvèrent, pour célébrer le vainqueur de Blenheim, la lyre de Pindare. Swift, le créateur de la Presse périodique en Angleterre, se rangea dans l'autre camp, et fonda en 1710 l'*Examinateur*, qui fit à l'avide et ambitieux Marlborough une guerre de plume incessante et acerbe. Paul Louis Courier ne désavouerait pas le pamphlet dans lequel le doyen de Saint-Patrick, avec son inimitable *humour*, oppose à la cupidité du général anglais le désintéressement des triomphateurs romains. Un prêtre anglican, Schawerel, vint en aide aux pamphlétaires en rappelant, dans des prédications véhémentes et fanatiques à Saint-Paul, les prérogatives de la couronne. Les tories, d'un autre côté, réveillaient, parmi leurs concitoyens, la jalousie contre l'armée, qu'il est toujours facile de surexciter dans un pays où n'existe pas une armée nationale. On n'aura jamais à déplorer en France une pareille rivalité. Estimons-nous heureux de de vivre dans un pays où tout citoyen, au bruit du canon, devient soldat, et où le soldat se glorifie d'honorer les vertus civiques. Aux raisons politiques se joignit, de la part de la reine Anne, l'impatience longtemps comprimée de secouer le joug que faisait peser sur elle l'esprit dominateur de la duchesse de Marlborough, qui se perdit pour n'avoir pas su mettre un frein à ses impérieux caprices.

Mort de l'empereur Joseph Ier.

Pendant que des notes étaient échangées des deux côtés du détroit, l'empereur Joseph Ier mourut, laissant l'Autriche, le sceptre impérial et ses prétentions sur l'Espagne à son frère l'archiduc Charles. La Grande-Alliance s'était formée afin d'empêcher les Bourbons de posséder à la fois la France, la péninsule ibérique, les Indes occidentales, la Lombardie, le Milanais, Naples et la Sicile. Or l'équilibre continental se trouvait compromis d'une façon tout aussi grave si on laissait la maison d'Autriche acquérir une puissance semblable. Les Anglais n'avaient donc plus aucun intérêt à continuer la guerre. La disgrâce des whigs et de Marlborough était la conséquence inévitable de tout ce que nous venons de dire; le verre d'eau, répandu exprès ou non par Sarah Jennings sur la robe de Lady Masham, n'y fut pour rien. — Derrière les petites causes auxquelles on attribue, par amour pour la singularité, des événements sérieux, il y en a toujours de grandes. Défiez-vous des gens qui ne voient partout que des jeux de la fortune.

Les négociations ne firent pas rentrer les épées dans leurs fourreaux; mais la paix était dans l'air qu'on respirait, même sur le théâtre des combats. L'Angleterre ne parla plus de l'exil de Philippe V. Vendôme avait négocié pour ce prince à Villa-Viciosa. Les Hollandais eurent encore l'audace de convier chez eux nos ambassadeurs; on ne leur donna pas la joie de condescendre à ce désir insolent, et l'on ne traita qu'avec l'Angleterre.

XLIX.

Campagne de 1711.

Eugène et Marlborough, avec un redoublement d'énergie inspiré par la crainte d'être bientôt séparés, voulaient, par un coup d'éclat, ramener la Grande-Bretagne dans la voie qu'elle désertait. Villars les battit dans plusieurs rencontres partielles, et Bouchain fut leur seul trophée. Marlborough échoua sur presque tous les points dans cette campagne, la dernière qu'il fit contre nous. A son retour à Londres, à la fin de 1711, on lui retira tous ses emplois, et il fut accusé de péculat (1). — Sa conscience troublée ne lui inspira pas, pour se défendre, un mot semblable à celui de Scipion. Ainsi disparut assez honteusement de la scène du monde ce personnage fameux. Le duc d'Ormond le remplaça dans son commandement.

Disgrâce de Marlborough.

L'archiduc Charles, le 27 septembre, s'embarqua sur un vaisseau anglais, et quitta l'Espagne pour se rendre à Vienne,

(1) Un seul article de ces accusations s'élevait à quatre cent vingt mille livres sterling (Mémoires de Torcy, 704). — Il mit alors dans ses armes la devise connue. Après la paix d'Utrecht, il alla faire parade, en Hollande, en Allemagne, et dans sa principauté de Mindelheim, de sa gloire avilie. Une attaque d'apoplexie lui ôta l'intelligence le 8 juin 1716, et la vie le 17 juin 1722. Sa veuve dit un jour à Voltaire, qu'après avoir doté ses quatres enfants, il lui restait, *sans aucune grâce de la cour*, un revenu de soixante et dix mille livres sterling, c'est-à-dire plus de 1550 mille livres de rente. — Il est certain qu'il avait détourné des sommes énormes en retenant aux troupes étrangères une partie de leur solde, et en exigeant de la part des fournisseurs de l'armée, des dons *volontaires*. — Ses partisans, pour l'absoudre, prétendent que sa longue illustration rachète la faute de ses dernières années, et lui appliquent ce viel adage: *Quos vult perdere Jupiter dementat*, Jupiter ôte la raison à ceux qu'il veut perdre.

disant aux Catalans qu'il reviendrait bientôt, et laissant sa femme dans Barcelonne, comme un otage qui répondait de son prochain retour; mais il ne revint pas. La nouvelle impératrice ne tarda pas elle-même à partir pour rejoindre son époux. Charles d'Autriche accueilli, à son débarquement près de Gênes, par des cris de vive Philippe V, n'en fut pas moins proclamé empereur d'Allemagne à Francfort le 12 octobre. Comme il n'y avait pas de roi des Romains, rien n'empêchait les électeurs de faire un autre choix; mais aucun prince, excepté lui, n'était alors assez puissant pour prétendre à la succession impériale. L'électeur de Saxe aurait eu peut-être cette prétention dans un autre temps, mais il était alors uniquement occupé à se raffermir sur le trône de Pologne, où la victoire des Russes à Pultawa venait de le replacer.

L'électeur de Mayence, archichancelier de l'empire, fit exclure de la diète les ducs de Bavière et de Cologne, en raison de leur défection à la cause germanique. Mais le collége imposa au nouveau souverain une *capitulation perpétuelle*, dont résultait le blâme implicite de la mesure prise, après la seconde bataille d'Hochstædt, par un simple décret impérial contre les deux princes. Il fut déclaré que la diète générale seule avait le droit de déposer les électeurs ou autres membres de l'empire. Cette *capitulation perpétuelle* contribua puissamment à la paix.

Eugène, revenu sur le Rhin pour peser sur les travaux de la diète, n'entreprit rien contre le maréchal d'Harcourt, qui était prêt à le bien recevoir.

Berwick, dans le sud-est, déploya l'habileté que nous lui connaissons. Il s'établit près de Barraux, entre l'Isère et les

montagnes. Le duc de Savoie n'eût pas plus de bonheur que le comte de Thaun deux ans auparavant, et reprit, démoralisé par son insuccès, le chemin du mont Cenis qui l'avait vu partir plein de confiance.

L'Espagne s'endormit sur les lauriers de Villa-Viciosa, pendant que Vendôme allait chercher, dans un village de la Catalogne, les loisirs d'Anet qui ont obscurci sa gloire.

La France, qui croyait ne plus avoir de marine, éprouva un sentiment de surprise mêlée d'admiration, lorsqu'elle apprit, à la fin de 1711, la conquête de Rio-de-Janeiro par Dugay-Trouin, qui n'eut pas assez de vaisseaux pour rapporter le butin fait par ses matelots. Nos marins auraient pu faire de grandes choses pendant la guerre de la succession, et lui donner une issue plus prompte et plus heureuse, si l'envieux et inhabile Pontchartrain n'eût pris à tâche d'anéantir l'œuvre de Colbert et de Louvois.

L.

Suite des négociations.

La reine Anne, lorsqu'elle ouvrit, le 18 décembre 1711, la session du parlement, manifesta son désir très-arrêté de terminer la guerre dans un bref délai. Cette déclaration souleva une tempête. Les Whigs, dans la chambre haute, protestèrent d'avance, avec une animation inouïe, contre tout traité qui ne donnerait pas à la maison d'Autriche les territoires espagnols des deux mondes. La reine triompha de cette résistance en créant douze pairs. Dans les Communes, où la pensée du pays avait pénétré par des élections récentes, une majorité de cent vingt-six voix se prononça pour la paix.

Eugène, Marlborough, et le parti Whig à l'agonie entreprirent en vain de provoquer à Londres une manifestation capable d'intimider leurs adversaires. La ville d'Utrecht fut désignée comme lieu de rendez-vous des plénipotentiaires chargés de pacifier l'Europe. Le Roi choisit, pour le représenter, le maréchal d'Huxelles et l'abbé de Polignac, déjà initiés à cette grande affaire, et qu'il voulut dédommager de leur mission ingrate à Gertruydemberg. On leur adjoignit Ménager qui avait habilement négocié les préliminaires de Londres. L'Angleterre envoya l'évêque de Bristol et le comte de Strafford. L'empereur, tout en protestant, finit par désigner aussi des délégués qui arrivèrent le 9 février. Les autres étaient réunis depuis vingt jours. Buys, le fougueux pensionnaire d'Amsterdam, dépositaire des pensées d Heinsius, porta la parole pour la Hollande, et traversa la négociation par ses sophismes. Il se fit précéder par le bruit que les Etats armaient une flotte destinée à porter le duc de Hanovre sur les rives de la Grande-Bretagne, avec un nombreux corps de débarquement qui accomplirait une révolution semblable à celle de 1688, et moins pacifique. Mais tout cela s'en alla en fumée, comme les projets d'émeute du prince de Savoie et du parti Whig.

Sacrifices de l'empereur pour la guerre.

Nous n'avons pas encore parlé des sacrifices faits par l'empereur depuis le commencement des hostilités. Léopold, Joseph Ier et Charles VI, appelés successivement à recueillir presque seuls tous les avantages de la guerre, en laissèrent peser tout le poids sur leurs alliés. Lord Saint-John le dit nettement en face au prince Eugène à Londres en 1712, et lui prouva que S. M. impériale n'avait réellement augmenté ses troupes, depuis 1702, que d'un seul régiment de cavalerie. Du reste, ce n'était pas pour assurer la grandeur person-

nelle d'un prince autrichien que tant d'Etats avaient combattu, mais pour le maintien de l'équilibre européen, ainsi que la remarque en a été particulièrement faite à l'occasion de la mort de Joseph Ier. Charles VI n'était donc tenu à aucune gratitude, et les alliés ne pouvaient lui en demander, puisque leur intérêt seul les avait armés.

Les prétentions chimériques et les fureurs des Hollandais n'effrayaient plus; et l'on comptait que la Grande-Alliance serait bientôt forcée de suivre la voie tracée par l'Angleterre; mais le cours des conférences fut suspendu par les malheurs privés de la famille royale. — Le grand dauphin meurt; le duc et la duchesse de Bourgogne meurent; le duc de Bretagne et le duc de Berry meurent (1) ! — Des bruits sinistres

Mort de plusieurs princes du Sang

(1) Presque tout ce qui restait du grand règne disparut vers cette époque. — Bossuet était mort en 1704; Vauban, disgracié mourut en 1707; madame de Montespan, la même année, après avoir imploré en vain le pardon de son mari; le maréchal de Noailles en 1708; le Père de La Chaise en 1709, après avoir passé trente-deux ans à absoudre, chaque matin, le Roi de ses péchés de la veille (le Père Le Tellier, choisi aussi dans l'ordre des Jésuites, lui succéda); la duchesse de La Vallière, le maréchal de Joyeuse et Fléchier en 1710; le maréchal de Boufflers, et le marquis de Feuquières en 1711; le maréchal de Catinat et le duc de Vendôme en 1712. — *Famille de Louis XIV.* — Le Roi ne fut marié qu'une fois. La reine Marie-Thérèse lui donna six enfants, dont cinq moururent jeunes. Un seul vécut, Monseigneur, dit le grand dauphin, né le 1er novembre 1661, mort le 14 avril 1711, marié le 8 mars 1680 à Marie-Anne, sœur de l'électeur de Bavière, morte le 20 avril 1690. Après les morts de 1712, il ne resta de la descendance directe du Roi que le duc d'Anjou (Louis XV), né le 15 février 1710, dont la vie donna de graves inquiétudes, de sorte que la couronne fut sur le point de passer à la branche d'Orléans. — Louis XIV eut de ses maîtresses huit enfants légitimés. Une des filles de la duchesse de La Vallière épousa le prince de Conti. Une des filles de madame de Montespan fut mariée au duc d'Orléans (Régent), et eut à subir mille mortifications de la princesse palatine sa belle-mère, toute cuirassée d'orgueil germa-

circulent, et l'on accuse le duc d'Orléans de faire servir à son ambition le poison des Borgia !

Lorsqu'on eut conduit à l'ossuaire de Saint-Denis toutes ces dépouilles royales, les travaux d'Utrecht furent repris. Le 3 avril, au milieu d'une conférence où l'on paraissait sur le point de s'entendre, les Anglais, après s'être parlé mutuellement à l'oreille, déclarèrent que Harley, arrivé de Londres la veille, avait apporté une proposition dont le refus causerait une rupture. La reine faisait savoir qu'elle ne signerait aucun traité avant que Philippe V n'eût renoncé à ses prétentions au trône de France, dont venaient de le rapprocher les morts récentes. Louis, pour vider cet incident, écrivit à son petit-fils, en insistant pour obtenir cette renonciation qui coûtait bien à son orgueil; mais, ainsi qu'il le dit lui-même, *il avait oublié sa gloire*. Les lettres patentes de 1700 furent révoquées. Les correspondances échangées à ce sujet entre Versailles et Madrid firent perdre deux mois. L'obstacle fut aplani dans les premiers jours de juin, par une réponse favorable venue de l'Escurial. Anne, dès qu'elle en eut connaissance, la communiqua aux deux chambres (17 juin); rappela les prérogatives royales relatives au droit de déclarer la guerre et de conclure la paix, fit connaître le point où en étaient les négociations, et loua le zèle des ministres tories. Son message, explicite, sincère et longuement

nique, et qui avait la parole rogue. Le duc du Maine et le comte de Toulouse, fruits d'un double adultère (Montespan), prirent rang, dès 1694, après les princes du sang. La faiblesse paternelle les combla d'honneurs, et les en accabla. Des édits de 1714 et de 1715, les firent princes du sang, et aptes à succéder au trône !..... Le délire du despotisme n'a pas été poussé plus loin.

motivé résumait les principes qui réglaient sa conduite : « L'intérêt de ses royaumes, toujours présent à son esprit, était son but unique. La succession dans la ligne protestante de la maison de Hanovre était assurée. Le prétendant catholique ne la troublerait pas, et sortirait de France. Une renonciation de Louis XIV et de Philippe V empêchait à tout jamais la réunion des deux couronnes sur la même tête. La France faisait à l'Angleterre des cessions territoriales très-avantageuses en Amérique. Les remparts de Dunkerque vont être démolis, et son port comblé. On garderait Gibraltar, l'île de Minorque et Port-Mahon. L'Angleterre jouirait pendant trente ans de l'*assiento*, c'est-à-dire du droit de fournir des nègres aux Indes espagnoles. On serait bientôt soulagé du poids d'une guerre devenue sans objet (1). On débattrait à Utrecht les questions de détail, et les demandes faites par les alliés. »

Des adresses approbatives, malgré les protestations obstinées des whigs, répondirent à ce message. Le duc d'Ormond reçut aussitôt l'ordre de conserver sous son commandement unique et spécial tous les sujets anglais, et de ne faire aucune entreprise de guerre, à moins de nécessité absolue, et d'avantage certain. On s'en rapportait à l'habileté de ce général, pour se tirer de la position délicate dans laquelle cet ordre (qu'il ne dut pas divulguer) pouvait le placer à l'égard d'Eugène, si ce prince le mettait en demeure de concourir à une bataille

(1) Les Anglais, en dix ans, avaient grevé leur dette publique de 60 millions de livres sterling.

ou au siége du Quesnoy. Saint-John obtint le titre de vicomte de Bolingbrocke et la pairie, double récompense qui fut à la fois un témoigne de son mérite et la consécration de la nouvelle politique. La Grande-Bretagne avait tiré de la guerre tout ce qu'elle voulait. Les récriminations de ses alliés la touchaient peu, car elle n'était nullement disposée, suivant ses traditions séculaires, au sentimentalisme guerrier ou politique. Elle n'hésita donc plus à signer une suspension d'armes, mais qui dut rester secrète pendant quelque temps, ménagement puéril que rien ne motivait. — La guerre entre la France et l'Angleterre, à partir de ce jour, fut terminée. Le duc d'Ormond se trouva dans une situation très-fausse, à l'égard du prince Eugène d'abord, et de Villars ensuite; mais tout s'expliqua bientôt.—Les Whigs, les Hollandais et Eugène crièrent à la trahison!

LI.

Campagne de 1712.

Pendant que les cabinets de Versailles, de Saint-James et de l'Escurial travaillaient à ces actes décisifs, on se préparait à tenter encore une fois le sort des batailles. Cinq armées furent mises en ligne.

Flandre...	Maréchal de Villars,	Prince Eugène.
Rhin.....	Maréchal d'Harcourt,	Duc de Wurtemberg.
Dauphiné..	Maréchal de Berwick,	Comte de Thaun.
Roussillon.	Duc de Noailles,	Comte de Stahremberg.
Espagne...	Duc de Vendôme,	

On ne connaît pas assez la scène touchante qui se passa entre Louis XIV et Villars avant la campagne de Denain. Le maréchal, dans ses Mémoires, la raconte avec une simplicité sublime : « La première fois que j'eus l'honneur de voir le Roi à Marly après la mort des princes, la fermeté du monarque fit place à la sensibilité de l'homme. Il laissa échapper des larmes, et me dit d'un ton pénétré qui m'attendrit : « Vous voyez mon état, « monsieur le maréchal. Il y a peu d'exemples de ce « qui m'arrive, et que l'on perde dans la même semaine « son petit-fils, sa petite-fille et leur fils, tous de très-« grande espérance, et très-tendrement aimés. Dieu me « punit : je l'ai bien mérité. J'en souffrirai moins dans « l'autre monde. Mais suspendons mes douleurs sur les « malheurs domestiques, et voyons ce qui peut se faire « pour prévenir ceux du royaume.

« La confiance que j'ai en vous est bien marquée, « puisque je vous remets les forces et le salut de l'Etat. « Je connais votre zèle et la valeur de mes troupes; mais « enfin la fortune peut vous être contraire. S'il arrivait « malheur à l'armée que vous commandez, quel serait « votre sentiment sur le parti que j'aurais à prendre pour « ma personne. »

A une question aussi grave et aussi importante, je demeurai quelques moments dans le silence; sur quoi, le Roi reprit la parole, et dit :

« Je ne suis pas étonné que vous ne répondiez pas « bien promptement; mais, en attendant que vous me « disiez votre pensée, je vous apprendrai la mienne. »

— Votre Majesté, répondis-je, me soulagera beaucoup.

La matière mérite de la délibération, il n'est pas étonnant que l'on demande permission d'y rêver.

— « Hé bien ! reprit le Roi, voici ce que je pense; vous « me direz après cela votre sentiment.

« Je sais les raisonnements des courtisans : presque « tous veulent que je me retire à Blois, et que je n'at- « tende pas que l'armée ennemie s'approche de Paris; « ce qui lui serait possible si la mienne était battue. « Pour moi, je sais que des armées aussi considérables « ne sont jamais assez défaites pour que la plus grande « partie de la mienne ne puisse se retirer sur la Somme. « Je connais cette rivière; elle est très-difficile à passer. « Il y a des places qu'on peut rendre bonnes. Je comp- « terais aller à Péronne ou à Saint-Quentin, y ramasser « tout ce que j'aurais de troupes, faire un dernier effort « avec vous, et périr ensemble, ou sauver l'État : car « je ne consentirai jamais à laisser approcher l'ennemi « de ma capitale. Voilà comme je raisonne : dites-moi « présentement votre avis. »

— Certainement, répondis-je, Votre Majesté m'a bien soulagé; car un bon serviteur a peine à conseiller au plus grand roi du monde de venir exposer sa personne. Cependant j'avoue, Sire, que connaissant l'ardeur de Votre Majesté pour la gloire, et ayant déjà été dépositaire de ses résolutions héroïques dans des moments moins critiques, je lui aurais dit que les partis les plus glorieux sont aussi souvent les plus sages, et que je n'en vois pas de plus noble pour un roi, aussi grand homme que grand roi, que celui auquel Votre Majesté est disposée; mais j'espère que Dieu nous fera la grâce de n'avoir

pas à craindre de telles extrémités, et qu'il bénira enfin la justice, la piété et les autres vertus qui règnent dans vos actions. »

LII.

Le premier soin de Villars, en arrivant à Péronne, le 20 avril (résignons-nous à cet aveu pour n'y plus revenir), fut de réprimer avec sévérité les propos de quelques officiers, échos pusillanimes des trembleurs de Versailles, qui parlaient de se retirer jusqu'à la Somme vers Saint-Quentin. Quant aux soldats, les uns vieux compagnons de gloire du grand capitaine, les autres de nouvelle levée, mais qui connaissaient déjà son nom avant de quitter la chaumière paternelle, ils ne demandaient que trois choses : du pain, du fer et la bataille.

D'après des renseignements dignes de foi, les ennemis avaient 180 bataillons, 130 canons, et plus que jamais ne manquaient de rien. Nous n'avions que 140 bataillons, 30 canons avec des attelages insuffisants et médiocres, et des subsistances précaires (1).

La situation ambigüe du duc d'Ormond jeta d'abord quelque incertitude dans les mouvements des deux armées. La trève ayant été ensuite déclarée à Eugène, le général anglais partit le 17 juillet, et alla s'installer dans Gand et dans Bruges. Le 19, 5,000 Anglais occupèrent Dunkerque, suivant les conventions. Ormond n'ayant

(1) Mémoires de Villars. 208.

emmené que les sujets britanniques, son départ n'affaiblit les coalisés que de 18 bataillons et de 2,000 chevaux. De tous les étrangers, le régiment liégeois de Walef-dragons suivit seul la *défection*. La Hollande prit à sa solde tous les mercenaires allemands. Il est sans intérêt pour la postérité de raconter les démêlés acerbes qui eurent lieu entre Eugène et les Hollandais d'une part, et les Anglais de l'autre.

Pendant deux mois, Villars offrit plusieurs fois la bataille à son adversaire, qui toujours la refusa. Eugène prit Le Quesnoy (4 juillet) et n'adopta un plan définitif qu'après le départ des Anglais, ayant encore une très-grande supériorité numérique, car il reçut 23,000 Allemands rendus disponibles par la pacification de la Hongrie. Ce plan audacieux, et fécond en hasards, que Henri Martin résume avec une justesse qui indique une connaissance parfaite des faits militaires consistait à : « Laisser en « arrière d'un côté Valenciennes et Condé, de l'autre « Maubeuge, Charleroi et Namur; à tenir le Haut-Escaut « par Bouchain, la Sambre par Landrecies; l'intervalle « entre ces deux rivières par Le Quesnoy, et, une fois « assuré de cette base, marcher en avant. » Il investit donc Landrecies, se figurant avoir ensuite bon marché de Guise, et voyant déjà ses reîtres abreuver leurs chevaux dans la Seine.

En jetant un coup-d'œil sur la magnifique carte du Dépôt de la Guerre, on voit que l'armée austro-batave, avant le 20 juillet, occupait, sur la rive droite de l'Escaillon, une ligne qui s'étendait, de Landrecies dont elle faisait le siége, à Marchiennes, où abordaient par la Scarpe

es grands bateaux chargés des approvisionnements de guerre et de bouche pour les troupes, et les places des environs. Il fallait qu'Eugène eût la tête troublée par une confiance bien présomptueuse, ou par l'amour (1), pour donner à ses lignes une étendue qui n'avait pas moins de quinze lieues, en présence d'un adversaire tel que Villars, et ayant derrière lui Valenciennes, dont la garnison était nécessairement destinée à agir lorsque son front serait attaqué. Qu'était devenue la prudence dont il avait autrefois donné tant de preuves sur l'Adige? Quel qu'ait été le motif d'une pareille dissémination de ses forces, il est certain que ce fut une faute inexcusable, et qu'il paya cher, bien qu'il eût vingt mille hommes de plus que les Français. Les communications entre Marchiennes et Landrecies étaient assurées par un camp retranché situé à Denain sur l'Escaut, entre Valenciennes et Bouchain. Le prince d'Anhalt-Dessau, ayant sous lui le général Fagel, était chargé du siége. Le comte d'Albemarle occupait Denain. Eugène avait son quartier général à Querenaing, derrière le centre de ses lignes, à deux ou trois kilomètres de l'Ecaillon.

L'armée française, le 20 juillet, campa en arrière du Cateau, couverte par la Selle; la droite à Molain, la gauche entre Neuvilly et Frenesche. Eugène alors remonta l'Ecaillon, mettant sa droite à Bermerain sous Le Quesnoy, son quartier général à Vandegies-au-Bois, en avant de

(1) Une Italienne fort belle qu'il aimait, et que Voltaire vit, quelque temps après à La Haye, était alors dans Marchiennes. On a reproché au prince d'avoir, à cause de cela, choisi cette place comme centre de ses magasins.

la forêt de Mormal. Ne doutant pas que l'on voulut secourir Landrecies, il poussa très-énergiquement les travaux commencés entre la source de l'Ecaillon et la Sambre, ainsi que ceux des lignes de circonvallation.

LIII.

Il me semble que j'ai en ce moment sous les yeux un cirque immense où cent millions d'hommes, de Gibraltar aux monts Sudètes, et du golfe de Tarente aux îles Hébrides, vont assister à cette lutte suprême où le sort de deux grands empires, et tous les plus graves problèmes de l'équilibre continental sont remis aux mains des vaillants champions prêts à s'étreindre dans cette arène que circonscrivent Cambrai, Marchiennes, Valenciennnes, Le Quesnoy, Landrecies et Le Cateau. Il y a là un imperceptible point, inconnu jusqu'alors, et qui va devenir à jamais célèbre, Denain. Les crêtes des Pyrénées et des Alpes sont couronnées par des soldats qui, arrêtés comme par une force surnaturelle dans l'élan qui les portait les uns contre les autres, se reposent sur leurs armes.

LIV.

Villars avait à se décider entre les trois partis que voici : détruire les lignes de circonvallation; combattre l'armée austro-batave; forcer Denain (1).

Denain, 24 juillet 1712.

(1) Le petit quadrilatère compris entre la Meuse et la Lys, dont les quatre sommets sont : Rocroy, Lille, Gand et Namur, semble être un champ-clos où l'Europe, depuis des siècles envoie ses champions pour vider ses grandes querelles; car on y trouve Bouvines, Mons-en-Puelle, Steinkerque, Neerwinden, Ramillies, Oudenarde, Malpla-

Les lignes étaient trop avancées, et trop fortes pour qu'on pût rien tenter contre elles avec succès. On y renonça.

Pour se rendre compte des chances qu'offrait le deuxième parti, les maréchaux, accompagnés de quelques officiers généraux, aussitôt qu'ils eurent assis leur camp, allèrent, dans l'après-midi du 20, reconnaître la position des ennemis sur la rive gauche de la Sambre; et la trouvèrent tellement protégée par les bois de Landrecies qu'elle était inattaquable. Les alliés formaient autour de la place une ligne circulaire, qui commençait à l'est du bois de Marvilles, se continuait vers le sud par Favril jusqu'à Beaurevoir, ensuite vers l'ouest jusqu'au moulin d'Ors où elle passait la Sambre sur un pont, et, sur la rive gauche de cette rivière, formait un arc qui, en remontant vers le nord, longeait le Grand Bois l'Evêque et celui de Bousies. L'immense forêt de Mormal couvrait du côté du nord la ville assiégée, dont l'investissement se trouvait ainsi complet. Pour aller aux ennemis, il fallait passer la Sambre, et, une fois cette rivière franchie, on les trouverait certainement en bataille, la droite à la Sambre, la gauche derrière le ruisseau de Prisches, dans un pays d'un abord très-difficile, avec 20,000 hommes de plus que nous. — Le jour même, un courrier porta au Roi un rapport sur la reconnaissance qui venait d'être faite. S. M., dès le 21, répondit qu'elle laissait au maréchal commandant en chef le choix des moyens à employer pour secourir la place, et le pressa d'agir. La dépêche royale finissait ainsi : « C'est à vous à déterminer « le temps et le lieu de l'action, et à prendre les meilleurs

quet, Denain, Fontenoy, Wattignies, Fleurus, les Quatre-Bras et Waterloo.

« arrangements pour y réussir. » On voit ici une nouvelle preuve que Villars n'était pas tenu en lisière comme les autres généraux.

On a fait grand honneur au maréchal de Montesquiou d'avoir conseillé l'attaque de Denain. Mais il est facile de voir que c'était le seul avis praticable. La chose surprenante, c'est que le prince ne se doutât pas que ce parti pût être tenté.

Le temps avait été bien employé depuis le 20, car la réponse du Roi arriva le 22. L'attaque de Denain fut aussitôt résolue. Il fallait, avant tout, exécuter deux choses fort difficiles : 1° faire croire à Eugène qu'on en voulait à ses lignes, afin qu'il se rapprochât de Landrecies ; 2° tromper nos généraux eux-mêmes, car la moindre indiscrétion eût fait tout manquer. Le 22, aussitôt la réponse du Roi, les maréchaux réunirent un conseil auquel ne vinrent que les officiers de détail qui devaient nécessairement recevoir des instructions particulières, en répondant du secret sur leurs têtes : messieurs de Contades, de Puységur, de Beaujeu, de Montvieil et et de Bongard. A l'issue de cette réunion, des patrouilles de hussards furent envoyées vers Bouchain, et le long de la Selle, afin d'arrêter les déserteurs qui viendraient d'un côté ou de l'autre. On prit en outre toutes les mesures propres à faire croire à une action vers Landrecies. Le comte de Coigny eut l'ordre d'aller jeter des ponts sur la Sambre. Grâce à ces divers stratagèmes, le bruit d'une attaque prochaine contre l'armée de siége se répandit bientôt. Eugène rapprocha de la ville presque toute son infanterie, ce qui rendit sa longue ligne de Landrecies à Marchiennes encore plus vulnérable.

Quelques officiers généraux, tels que les marquis d'Alber-

gotti et de Bouzoles, ayant hasardé des observations, le maréchal leur enjoignit de se taire et d'obéir. Le 23, à l'entrée de la nuit, le marquis de Vieux-Pont, avec trente bataillons, les pontons et quelques pièces d'artillerie, se dirigea vers Neuville, ayant l'ordre d'établir un passage sur l'Escaut aussitôt son arrivée. A l'avant-garde, marchaient d'un pas alerte les soldats du régiment de Navare, dont le nouveau drapeau était déjà troué par les balles. La cavalerie du comte de Broglie couvrit cette marche en longeant la Selle. La plus grande partie de l'armée, pendant ce temps-là, commençait son mouvement vers la Sambre dont s'approchait le comte de Coigny. Quand tout cela fut bien en train, le maréchal envoya ses aides de camp à toute bride porter aux corps dirigés vers la Sambre l'ordre d'exécuter une contre-marche. On était si convaincu d'une attaque contre l'armée de siége, que les généraux se firent répéter l'ordre plusieurs fois. Bientôt tout s'expliqua, et ce fut une joie générale parmi nos officiers et nos soldats, contristés un instant auparavant de servir à une entreprise où ils n'entrevoyaient qu'un echec. Le prince de Savoie ignorait tout encore, lorsque M. de Vieux-Ponts arriva en vue de l'Escaut. Une fois là, jeter le pont, franchir le fleuve, traverser un marais où l'on pensa rester englouti, déboucher dans les lignes que les alliés appelaient le *Grand chemin de Paris*, emporter les redoutes qui protégeaient la communication décorée de ce titre ambitieux ; forcer les retranchements de Denain, et passer par les armes ou prendre vingt-quatre bataillons qui s'y trouvaient ; tout cela fut l'affaire de quelques heures, et ne nous coûta que cinq cents hommes. Cette action fut si rapide que plusieurs bataillons de Valenciennes ne purent arriver assez tôt pour y

prendre part. Les Français jonchèrent le sol de huit mille cadavres, et prirent soixante canons. — Les alliés avaient deux ponts sur l'Escaut. Le premier s'effondra sous le poids des chariots et des fuyards qui l'encombraient. Eugène, lorsqu'il arriva enfin au second, celui de Prouvy, le trouva barré par les nôtres, y fit tuer inutilement sept ou huit cents des siens, et eut la douleur de rester spectateur impuissant de son désastre (1).

La France était sauvée !

On voit aujourd'hui, dans la plaine de Denain, une pyramide qui porte inscrits à sa base ces deux vers de Voltaire :

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars.

LV.

Suites de Denain.

Les mots nous manquent pour exprimer l'allégresse générale causée en France par la victoire de Denain, et la consternation de nos ennemis. Le vainqueur, sans perdre un instant, s'occupa de reconquérir les places voisines. Saint Amand, Mortagne, et tous les postes situés sur la Scarpe jusqu'à Douai, se rendirent le 26. On y fit quinze cents prisonniers. Le maréchal put alors rappeler à lui la garnison de

(1) La Scarpe charria pendant vingt-quatre heures, les approvisionnements de toute espèce que les vaincus y jetèrent pour en éviter la prise, et une telle quantité de poudre que la rivière en fut noire; tous les poissons périrent.

Valenciennes, ainsi que celles d'Ypres et des villes maritimes, délivrées de la crainte des Anglais, et assez fortes par elles-mêmes pour ne pas être inquiétées par les mercenaires hollandais. La supériorité numérique se trouva, par ces jonctions, du côté des Français. Le maréchal de Montesquiou assiégea Marchiennes, dont nous avons dit plus haut l'importance et la force, y entra le 30, et y prit quatre mille fantassins, trois escadrons de cavalerie, un *nombre prodigieux de matelots anglais et hollandais*, *deux cents pièces de canon*, *dont trente de vingt-quatre*, *avec leurs affûts tout neufs*. — On peut juger de l'effet produit à Utrecht par ces rapides succès.

Eugène, menacé de mourir de faim sous Landrecies qui ne recevait plus rien de Marchiennes, décampa le 29; et fit de vains efforts pour secourir Douai, où les troupes du Roi entrèrent le 8 septembre et firent trois mille prisonniers. — D'après un M. de Valory, lieutenant général chargé des travaux, la place devait tenir pendant cinquante jours de tranchée ouverte : mais le maréchal *était accoutumé à mener les ingénieurs un peu plus vite que leurs règles* (1). Il ne resta plus rien aux Impériaux sur tout le cours de la Scarpe. —

(1) Le fort de Scarpe ayant battu la chamade, Villars vit venir à lui, dans la tranchée, plusieurs officiers Allemands qui lui demandèrent quatre jours pour recevoir des ordres du prince Eugène.

— Je vais assembler mon conseil, leur répondit le maréchal.

— Cela est trop juste.

Quels étaient les membres de ce conseil? — Des grenadiers, à qui le vainqueur de Denain fit cette courte allocution : « Mes amis, ces « capitaines demandent quatre jours pour recevoir des ordres de « leur général : qu'en pensez-vous? — La réponse, empreinte d'une énergie soldatesque, est dans tous les recueils d'anecdotes. — Les Allemands, peu charmés de cette réplique dépouillée d'atticisme, n'en furent pas moins convaincus, et se rendirent à discrétion.

Le Quesnoy, investi le 8 septembre, se rendit le 4 octobre. On y trouva cent-deux pièces de canon, quarante-cinq mortiers, des munitions, et des effets de toute nature évalués à trois millions. La reprise de Bouchain (19 octobre) couronna cette immortelle campagne, qui ne nous coûta pas plus de deux mille hommes; les ennemis en perdirent quinze mille, avec un énorme attirail de guerre (1). Les insolentes espérances de sa coalition ne pouvaient plus renaître.

On ne fit rien en 1712 sur le Rhin et sur les Alpes. Le duc de Savoie et le roi de Portugal étaient fatigués de la guerre. Au mois d'octobre, les Anglais, en vertu de la trève, évacuèrent la Catalogne et le Portugal, y laissant les Impériaux hors d'état de résister seuls aux Espagnols et aux Français. Dans la Péninsule il ne resta plus à l'archiduc que Barcelone. Le vainqueur d'Almanza, Berwick, donna enfin la capitale de la Catalogne à Philippe V en 1714, après un siége aussi mémorable que celui de Saragosse en 1809. — L'empereur et l'empire n'ayant pas adhéré à la paix d'Utrecht, qui fut signée au mois d'avril 1713, leur résistance fut vaincue dans une campagne qui suffirait pour immortaliser un autre capitaine : ce ne fut qu'un jeu pour Villars, le preneur de villes, le seul homme de guerre qui partage avec Napoléon la gloire d'avoir été vainqueur dans toutes ses batailles, excepté dans une seule.....: mais quelle bataille, Malplaquet! — Un monument doit être élevé à Villars dans Paris qu'il a sauvé.

(1) On prit une telle quantité de poudre, que Villars, après cinq siéges où il ne l'épargna pas, en envoya encore quatre cent milliers dans les arsenaux.

LVI.

Paix d'Utrecht.

Les succès de 1712 devaient amener la paix. Tout l'hiver cependant s'écoula sans qu'on parvînt à la conclure, à cause de plusieurs incidents, dont les plus graves furent soulevés par les prétentions du duc de Savoie, les intérêts de l'électeur de Bavière, et le croira-t-on par les intrigues de madame des Ursins, qui voulait à toute force devenir princesse souveraine. Les plénipotentiaires hollandais firent une démarche auprès de ceux de la Grande-Bretagne, afin d'obtenir de reparaître aux conférences dont ils s'abstenaient depuis longtemps. Le Roi accueillit leur demande, à la condition qu'ils accepteraient : 1° les bases posées par la reine Anne le 17 juin dans sa harangue au parlement; 2° les restrictions que la France y avait apportées (principalement relatives à Lille, à la Bavière, aux places enlevées au royaume depuis 1709, et au duc de Bavière).

Le comte de Sinzendorff, dès qu'il connut la démarche dont nous venons de parler, accourut de La Haye à Utrecht, avec plusieurs délégués des alliés, et, prenant la parole en leur nom, fit tout ce qu'il put pour troubler les conférences. Le prince Eugène, disait-il, allait prendre une revanche éclatante de Denain. L'honneur et la prudence commandaient de ne pas se presser, et d'attendre que les Français eux-mêmes fissent des avances. Ces protestations déclamatoires furent un instant écoutées, et il en résulta de nouveaux retards, mais sans conséquences graves.

On donne généralement le nom de *paix d'Utrecht* aux actes diplomatiques par lesquels la guerre de la Succession fut terminée, parce que le plus important, celui qui les domine et les contient tous, fut fait à Utrecht. Mais il y eut en fait trois traités distincts : 1° celui d'Utrecht (11 avril 1713) entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, la Savoie et le Portugal; 2° celui de Rastadt (6 mars 1714) entre la France et l'empereur; 3° celui de Bade (7 juin 1714) entre la France et l'empire. Les seuls plénipotentiaires dont la postérité gardera le souvenir sont le maréchal de Villars et le prince Eugène de Savoie, qui, après avoir encore combattu l'un contre l'autre en 1713, signèrent à Rastadt, ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce récit, la consécration définitive de la paix d'Utrecht. Les deux illustres négociateurs, se rappelant leurs anciens rapports à Vienne, s'abordèrent avec une estime réciproque, et une courtoisie parfaite. — Une médaille fut frappée à Nuremberg, pour perpétuer le souvenir de cet heureux événement. Sur une des faces, on voit la tête du maréchal et celle du prince, avec cette légende : *Olim duo fulmina belli*. Sur le revers, se trouvent deux épées entourées de branches d'olivier, un casque renversé qui sert d'encrier, et un petit amour qui écrit ces mots : *Nunc instrumenta quietis*.

Philippe V fut reconnu roi d'Espagne et des Indes; mais renonça de nouveau, pour lui et sa postérité, au trône de France. Il céda aux Anglais Gibraltar et Minorque; au duc de Savoie la Sicile; à l'empereur, les Pays-Bas, le Milanais, Naples et la Sardaigne.

Louis XIV garda l'Alsace, l'Artois, le Roussillon, la Flandre avec Lille qu'on lui rendit, la Franche-Comté, Strasbourg, Sarrelouis, Landau; dans l'Océan Indien, Bourbon; en Amérique, les Antilles et Cayenne; en Afrique, le Sénégal. La vallée de Barcelonnette compensa médiocrement la perte d'Exilles et de Fénestrelle, qui restèrent au duc de Savoie.

L'Angleterre obtint Terre-Neuve, avec sa grande pêche; la baie d'Hudson qui nous bloquait au Canada, et dont les beaux ports sont si favorables au commerce; la destruction des remparts et du port de Dunkerque; la reconnaissance de la reine Anne, et de l'hérédité dans la maison de Hanovre; l'expulsion du Prétendant; la liberté des sujets anglais emprisonnés pour cause de religion; des avantages énormes pour son commerce, tels que l'*assiento* pendant trente ans..... l'empire des mers!

Les électeurs de Bavière et de Cologne furent rétablis dans leurs Etats.

Les ducs de Brandebourg et de Savoie prirent le titre de roi.

Les Hollandais eurent leur fameuse Barrière, avec un subside annuel de 1,250,000 florins que les Flammands leur payèrent pour subir leur orgueilleuse domination.

Il était douloureux pour la France de voir tous ses ennemis s'agrandir, mais enfin les Pyrénées étaient aplanies. — Quand l'Espagne entrera-t-elle dans les voies glorieuses que lui a ouvertes la paix d'Utrecht?

LVII.

Guerre contre l'Espagne

On ne prévoyait pas alors que la France et l'Espagne seraient bientôt armées l'une contre l'autre. Cette leçon était réservée à ceux qui voient, dans les liens de parenté qui unissent les princes, un gage certain de la bonne intelligence entre les peuples. Albéroni et Dubois, deux hommes qui ont souillé la pourpre romaine, furent les instigateurs de cette lutte fratricide. Albéroni, venu de Parme avec Elizabeth Farnèse, gouverna le royaume comme premier ministre, depuis le mariage de cette princesse. Les plus vastes projets germaient dans la tête de cet homme d'Etat : 1° faire rentrer l'Espagne dans toutes les possessions qu'elle avait cédées par le traité d'Utrecht; 2° enlever la régence au duc d'Orléans, et revendiquer ensuite la couronne de France; 3° révolutionner l'Angleterre, et y proclamer Jacques III. Il y avait dans ces projets de la grandeur; mais ils violaient les engagements solennels pris par Philippe V.

Dubois, vendu au cabinet de Londres qui lui payait largement ses services, persuada au Régent de s'appuyer sur l'Angleterre pour conjurer le péril. Ce n'est pas ce système qu'on lui a reproché, car l'expérience a prouvé les avantages de l'entente cordiale entre les deux pays, mais les concessions honteuses qu'il fit pour le réaliser.—Démolition, sous la surveillance insultante de commissaires anglais, des ouvrages de Mardick, destiné à remplacer Dunkerque; anéantissement du commerce français dans la mer du Sud; reconnaissance de la suprématie anglaise dans les affaires de

l'Europe, et sur toutes les mers : telles furent les clauses principales (nous omettons une foule de complaisances, les unes humiliantes, comme les basses flatteries adressées à Georges Ier, qui affecta de prendre, dans le traité, le titre de roi de France, tandis que Louis XV n'y fut désigné que sous celui de roi Très-Chrétien; les autres coûteuses, comme les deux millions donnés à M. Pitt, en échange du diamant connu aujourd'hui sous le nom de Régent) telles furent les clauses principales de la *Triple Alliance* conclue, le 4 janvier 1717, entre la France, l'Angleterre et la Hollande, auxquelles l'Autriche se joignit en 1718.

Le ministre de Philippe V, dont la main vigoureuse, on doit le reconnaître, releva pour un instant les finances, l'agriculture et le prestige militaire de l'Espagne, fut sur le point de mettre l'Europe en feu pour exécuter ses plans gigantesques. Il voulait susciter contre l'Autriche une nouvelle invasion des Turcs; lancer le roi de Suède Charles XII contre l'Angleterre où il ramènerait le Prétendant; en France, renverser le Régent.

L'Espagne se mit donc en guerre, et s'empara de la Sardaigne (août 1717). Mais là se bornèrent ses conquêtes. Sa flotte presque tout entière fut anéantie en 1718 par l'amiral Byng dans les eaux de Syracuse, à la suite d'une entreprise infructueuse sur Palerme. Le 30 novembre 1718, Charles XII fut tué devant Frédérickshall. L'Empereur fit sa paix avec le Turc. Quant à la conspiration de Cellamare, tramée dans le boudoir de la duchesse du Maine, ce ne fut qu'une ridicule équipée, mais qui cependant rendit inévitable une lutte entre deux armées portant

l'une et l'autre des fleurs de lis sur leurs drapeaux. Berwick, désigné pour combattre le roi qu'il avait ramené à Madrid après Almanza, conquit rapidement Fontarabie, Saint-Sébastien, et le port du Passage, où un commissaire anglais fit impitoyablement brûler six magnifiques vaisseaux prêts à sortir des chantiers pour prendre la mer (juin 1719). La ruine de la marine espagnole fut consommée en présence des Français!—Albéroni succomba sous le poids des inimitiés soulevées contre lui pour avoir voulu restaurer la grandeur de l'Espagne; tandis que Dubois, qui avait vendu la France à l'Angleterre, profanait le siége épiscopal de Cambrai, illustré naguère par le génie et la sainteté de Fénélon.

L'esprit est confondu quand on voit l'inertie de Philippe V. Ce prince a été sévèrement jugé. Il ne se trouva ni à la bataille d'Almanza, ni à celle de Saragosse, et il pouvait y être. Ce n'est pas ainsi que son aïeul Henri IV conquit son royaume. Livré d'abord à la princesse des Ursins, ensuite à Albéroni qu'il prit dans la poussière, éleva au pinacle, et brisa comme un enfant casse un jouet; plus tard au hollandais Riperda, son premier ministre, qu'il éloigna comme beaucoup d'autres qui furent tour à tour l'objet de sa prédilection capricieuse; ballotté par des alternatives de hauteur et de révolte envers le pape; aimant la France et ne lui témoignant que de l'ingratitude; abdiquant, et remontant sur le trône, pour y subir jusqu'à sa mort toutes sortes d'influences; tombant enfin dans un marasme complet de corps et d'esprit, qui fit de lui une espèce de fantôme semblable à Charles II son faible prédécesseur : tel fut le chef de la dynastie des

Bourbons d'Espagne. — Un seul prince de sa race, Charles III, a compris le rôle glorieux auquel l'alliance française appelait la Péninsule. On peut voir, dans l'histoire de M. Thiers, ce qu'était, au commencement de ce siècle, le roi Charles IV, *l'ami* d'Emmanuel Godoy. Nous faisons des vœux sincères pour que l'Espagne comprenne enfin que, dans son propre intérêt, elle ne doit pas chercher à relever les Pyrénées. Toutes les races latines, pour opposer aux coalitions du Nord un faisceau vainqueur, doivent oublier leurs anciennes discordes, et se prêter mutuellement l'appui d'une union fraternelle.

LVIII.

Considérations générales.

Pour jouir pleinement de la grandeur prospère du temps où nous vivons, et pour envisager l'avenir avec confiance, il est bon de se rappeler parfois au milieu de quels orages s'est formée la nationalité française. Nous en citerons quelques phases.

A quelle époque l'esprit national commença-t-il à se développer en France? — Au treizième siècle, lorsque Jean-sans-Terre, l'Empereur d'Allemagne Othon IV, les comtes de Flandre et de Boulogne, entraînant tous les princes des Pays-Bas, formèrent contre Philippe-Auguste une coalition animée déjà des prétentions subversives que montrèrent plus tard toutes les autres. A l'approche de l'ennemi commun, la *Quarantagne le roy* n'a plus besoin d'intervenir pour que la noblesse oublie ses querelles. L'Angleterre et l'Allemagne réunies croyaient accabler facilement un prince entouré de

vassaux indociles, une noblesse divisée par des luttes privées, et un peuple que son dur servage rendait indifférent au salut de la patrie; mais la nation se leva comme un seul homme pour refouler les barbares du Nord, dont la plaine de Bouvines vit la ruine complète. Philippe-Auguste apprécia, par cette épreuve, les ressources guerrières dont il disposait; joignit bientôt au royaume qu'il avait reçu de son père le Vermandois, le pays d'Amiens, l'Artois, la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, une partie de l'Auvergne; et commença l'œuvre que Louis XIV devait achever, c'est-à-dire, la substitution d'un pouvoir royal, unique et fort aux tyrannies locales. — On put augurer dès lors que la France grandirait toujours sous les coups de ses ennemis.

Pendant tout le moyen-âge, le royaume fut le théâtre des luttes féodales. Sous Charles VII, les Anglais occupèrent les deux tiers de notre territoire, et tous nos ports de l'ouest. Les villes se rendaient sans coup férir; les principaux seigneurs désertaient la cause royale, passaient au service de l'étranger, ou se battaient entre eux. Il ne restait plus autour de Charles qu'un petit nombre de chevaliers fidèles, et on l'appelait, par dérision, le *roi de Bourges*. Tout-à-coup, des révélations mystérieuses arment le bras de la Pucelle, et le royaume, qui paraissait perdu pour la race de Saint-Louis, lui est rendu. Une jeune fille paraît, qui avait à la fois le naïveté de la paysanne, la faiblesse de la femme, le caractère angélique de la sainte, le courage de l'héroïne. Elle dit simplement : « *Je dois sauver la France.* » Nos soldats reprennent courage, en voyant marcher à leur tête, sur son coursier noir, la vierge vêtue de blanc. On n'entend plus que ce cri : *Mort à l'Anglais!* — Le Roi sacré à Reims, rentre à Paris, reprend

la Normandie, la Guyenne, Bordeaux, toutes nos places et provinces situées sur les côtes de l'Océan. Il ne reste plus à l'Angleterre que Calais. — Vingt années de malheurs, loin d'épuiser la sève Gauloise, eurent au contraire pour effet de mûrir les esprits. Les lois, l'administration, l'art militaire, les sciences, les lettres s'éclairèrent des besoins d'une société réduite à employer toutes ses ressources. De nouvelles idées élargirent le cercle de l'esprit humain. La ruine d'nn grand nombre d'existences aristocratiques allégea les masses de leur joug. La conquête étrangère ayant exigé des efforts communs, on continua d'obéir au chef militaire autour duquel on s'était rassemblé. Quant à l'impôt, qu'il avait fallu, pendant la guerre, lever sans consulter la nation pour entretenir les premiers corps réguliers, il fut toujours, depuis lors, perçu de la même manière. Les troubles de l'Etat donnèrent donc à la couronne une armée permanente, et un impôt perçu sans recourir aux états généraux ou aux communes. Avec cette arme à deux tranchants, Louis XI faucha la grande vassalité.

Des guerres de religion est sorti l'esprit d'examen qui a illustré le XVIe siècle, engendré la philosophie du XVIIIe, et produit, pour dernier de ses bienfaits, la liberté que nous voyons aujourd'hui associée à la gloire.

Nous avons dit les douleurs de la France pendant la guerre de la succession d'Espagne, et le fruit qu'elle en a recueilli.

Les phases les plus sombres de notre histoire n'ont été qu'une initiation nécessaire à une grandeur dont la marche ascensionnelle, depuis le treizième siècle, ne s'est pas arrêtée. « Quand l'histoire, a dit notre grand orateur sacré, serait « inutile aux autres hommes, il faudrait la faire lire aux « princes. » Mais la méditation des choses du passé n'est pas

moins profitable aux humbles penseurs qu'à ceux qui naissent dans la pourpre. Apprenons les grandes choses que nos pères ont faites; il en résultera pour nous, non point une admiration stérile, mais un ardent désir de les imiter : nous parviendrons ainsi à suivre leur traces et nous transmettrons ce noble héritage à nos enfants qui diront :

Que l'on parle de nous ainsi que de nos pères.

La France a mis en pratique cette parole de l'Ecriture : « *La vie de l'homme sur la terre est un combat.* »

LIX.

Conclusion.

En terminant cette étude, je veux me recueillir pour examiner encore une fois cette question : La postérité doit-elle blâmer Louis XIV d'avoir accepté le testament de Charles II? — Pour moi, je n'hésite pas à louer le Grand Roi d'avoir, comme on disait alors, *suivi sa gloire*. Des avantages incalculables devaient résulter pour les deux peuples de la réunion de leurs destinées. L'Espagne ne peut s'en prendre qu'à elle-même si elle ne les a pas encore recueillis. C'est un bien dont elle entrera pleinement en possession, dès que ceux qui la gouvernent auront acquis l'intelligence complète de ses intérêts. Si j'entends soutenir encore que *l'acceptation* fut une folie, je répondrai : Les folies héroïques entrent pour la plus noble part dans le patrimoine des nations. La gloire de Carthage, de la Suède et de la France ne serait-elle pas amoindrie si on leur ôtait Annibal, Charles XII et Francois Ier ? Un de mes vœux les plus chers, est de faire un pèlerinage, non

pas à Bouvines, à Denain ou à Austerlitz, mais à Tunis où Saint-Louis est mort; à Poitiers, ou Jean et son fils virent se prosterner à leurs pieds les Anglais qui les emmenaient prisonniers; à Malplaquet, où une balle ennemie frappa le grand Villars; à Waterloo, où Napoléon chercha en vain la mort. Dans ces plaines que nos ancêtres ont arrosées de leur sang, je m'agenouillerai, et j'entendrai sortir de terre des voix qui me diront : Soldat, nous sommes morts pour la Patrie. Que nos fils nous imitent. La gloire est à ce prix; et l'amour de la gloire force la fortune. La France verra peut-être encore l'Europe entière conjurée contre elle; mais elle sortira triomphante des jours d'épreuve que le destin lui réserve, car elle réglera toujours la marche du monde.

FIN.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Exposé de la Question Espagnole au XVII' siècle. — Du Traité des Pyrénées à la Paix de Ryswick. —1659-1697.

Objet de la guerre de la succession d'Espagne. — Vieille rivalité de la France et de l'Autriche. — Prétentions du Roi. — Guerre pour le Droit de Dévolution. — Hostilités contre d'autres puissances. — Les vues de Louis XIV sur l'Espagne justifiées. — Intérêt que présente la question espagnole, et son influence en Europe. — Charles-Quint, et les princes de son sang. — Philippe II. Philippe III. Philippe IV. Charles II. — Mariages entre les familles royales des deux pays. — Le père Nithard. — Le parti germanique à Madrid. — Décadence de l'Espagne, et prospérité croissante de la France. — Négociations commencées dès 1661. — Lionne.—De la mort de Lionne, au traité de Ryswick (1671-1697).

DEUXIÈME PARTIE.

Du Traité de Ryswick à la Guerre. — Testament et mort de Charles II. — 1697-1701.

Les trois traités de partage de la monarchie et des possessions espagnoles. — Ambassade du chevalier de Grémonville auprès de l'empereur Léopold. — Mission à Vienne de M. de La Grange et de six Mousquetaires. — Découverte d'un document resté inconnu pendant cent cinquante ans. — Testament du roi d'Espagne Charles II en faveur de l'archiduc Charles (depuis l'empereur Charles VI), deuxième fils de l'empereur Léopold. — Le marquis d'Harcourt, ambassadeur de France à Madrid. Son caractère. Ce qu'il fait en Espagne. — Crainte des Espagnols de voir leur pays démembré à la mort de leur souverain. Influence des intérêts

privés dans cette affaire. — Le duc de Villafranca propose de donner l'Espagne au duc d'Anjou. — Etat pitoyable de Charles II. Son dernier testament. Son agonie et sa mort, après avoir légué tous ses Etats au duc d'Anjou. — Droits de Louis XIV et de Léopold. — Le Roi reçoit le Testament, et convoque un conseil extraordinaire chez madame de Maintenon. Avis du marquis de Torcy, du duc de Beauvilliers, du grand dauphin, et de la marquise. — Acceptation du Testament.

TROISIÈME PARTIE.

LA GUERRE.

Villars. — Marlborough. — Eugène. — Heinsius.
1701-1714.

Attitude des Souverains à la nouvelle de l'acceptation. — L'empereur Léopold. — Guillaume III. — Etat des esprits en Hollande. — Ligne de Loo. — Forces de la coalition. — Alliances de la France. — Etat du royaume en 1701. — Organisation militaire de la France, de Charles VII à Louis XIV. Cavalerie (gendarmes, cavalerie légère, dragons, hussards, maison du Roi). Infanterie (francs-archers, légions, régiments). Corps étrangers. Tactique. Grades. Artillerie. Ingénieurs.— Louvois.—Occupation de la Barrière.— Premier coup de fusil. — Le prince Eugène de Savoie. — Carpi. Chiari. Cremone. — Le duc de Villeroi. — Le duc de Vendôme. — 1701. Flandre. Mort de Jacques II, et de Guillaume III. — 1702. La Hollande, l'Angleterre, et l'empereur déclarent la guerre. — Duc de Bourgogne en Flandre. Duc de Marlborough. Maréchal de Villars, ses services et ses Mémoires. — Alsace et Allemagne. Friedlingen. — 1703. Allemagne. La route de Vienne est ouverte. —Hochstœdt. Prise de Brisach. Spire. Reprise de Landau. — Défection du duc de Savoie. — Jean Bart. Duguay-Trouin. Heinsius. Triumvirat.—1704. Belle marche de Marlborough. —Tallard se réunit enfin à Marsin sur le Danube. — Concentration générale vers Hochstœdt. — Hochstœdt (Blenheim). — Prise de Gibraltar par les Anglais. — Italie. — 1705. Moselle. — Philippe V, son caractère et son gouvernement. — La princesse des Ursins. Espagne. — 1706. Levée du siége de Barcelone. — Ramillies. — Turin. — Villars en Alsace. — 1707. Projets des coalisés. — Stolhoffen. — Siége de

Toulon. — Almanza. — 1708. Flandre. — Oudenarde. — Belle défense du maréchal de Boufflers à Lille. — Les frontières de la France. — Villars en Piémont. — Espagne. — Négociations pour la paix. — 1709. Le marquis de Torcy à La Haye. Préliminaires de 1709. — Malplaquet. — Le duc d'Orléans en Espagne. — Défense de la frontière du sud-est par le maréchal de Berwick. — Maréchal d'Harcourt en Alsace — Reprise des négociations. Conférences de Gertruydemberg. — 1710. Belle défense de la frontière du sud-est par Berwick. — Villa-Viciosa. — 1711. Disgrâce du duc de Marlborough. — Révolution ministérielle à Londres. — L'archiduc Charles élu empereur d'Allemagne. Conséquences de cette élection. — Campagne de 1711. — Prise de Rio-de-Janeiro par Duguay-Trouin. — 1712. Suite des négociations. — Sacrifices de l'empereur pour la guerre. — Morts de plusieurs princes du sang royal de France. Campagne de 1712. — Denain. — Paix d'Utrecht. — Guerre avec l'Espagne. — Considérations générales. — Conclusion.

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES A CONSULTER

Mémoires de Saint-Simon. — *Mémoires* de Villars, de Berwick, de Noailles et de Torcy (Collection MICHAUD et POUJOULAT). — VOLTAIRE. *Siècle de Louis XIV.* — *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV;* correspondances, mémoires et actes diplomatiques, concernant les prétentions et l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. Avec un texte historique et une introduction, par M. MIGNET. — *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV.* Extrait de la correspondance de la cour et des généraux, par le lieutenant-général DE VAULT, revus, publiés, et précédés d'une *Introduction* par le général PELET. On a joint à cet ouvrage un grand nombre de cartes magnifiques et très-exactes.—*Archives* du Dépôt de la Guerre, et du ministère des affaires étrangères. — *Mémoires* et correspondance de Louis XIV.—Colonel ROCQUANCOURT. Cours d'art et d'histoire militaire. — Théophile LAVALLÉE. *Les Frontières de la France.* — Henri MARTIN. *Histoire de France.* — DURUY. *Histoire de France.*—*Histoire militaire du Prince Eugène de Savoye, du prince et duc de Marlborough, et du prince de Nassau-Frise,* par le baron de CARELSCROON. La Haye, chez Isaac Van Der Kloot. MDCCXXIX. — *Mémoires* de LAMBERTY. La Haye. 1731.—Général Joachim AMBERT. *Esquisses historiques des différents corps de l'armée française.* — Camille ROUSSET. *Histoire de Louvois.* — MICHELET. *Louis XIV et le duc de Bourgogne.*

CONFÉRENCES

DE VERDUN

Nota. Nous croyons inutile de reproduire ici la deuxième Conférence de Verdun : *Villars et Marlborough;* ce sujet étant traité d'une manière complète dans l'*Etude sur la Guerre de la Succession d'Espagne.*

CONFÉRENCES DE VERDUN

COURS PUBLICS

SÉANCE DU 3 JANVIER 1866

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

SES DEVOIRS ET SES DROITS

MESSIEURS,

Je ferai deux parts du temps que vous voudrez bien perdre pour m'écouter.

Je vous soumettrai d'abord quelques idées générales sur l'influence de la littérature française en Europe.

Je rechercherai ensuite quels sont les devoirs et les droits de ceux qui, en prenant le sceptre de la Critique, affectent la prétention d'être, dans le domaine littéraire, nos initiateurs et nos guides. — Je dis avec intention les devoirs et les droits, et non pas les droits et les devoirs. C'est un ordre qu'il serait bon de suivre toujours; car, pour être dignes de revendiquer l'exercice de nos droits il faut, en toutes choses, commencer par l'accomplissement de nos devoirs.

I.

On doit toujours parler de soi-même avec modestie; il est même mieux de n'en rien dire; mais il y a une chose qui nous touche de près, et dont il y est permis cependant de parler avec fierté, et cette chose là c'est son pays.

Aucune voix ne s'élèvera dans cette enceinte pour contester la suprématie que la France exerce en Europe et dans le monde. Mais, ce point là posé, il se produirait, ici même, des dissentiments instantanés et graves, si l'on voulait décider à quelle cause est due cette suprématie.—Je serais tenté, plus que personne, de l'attribuer à la gloire des armes. D'autres en trouveront

la cause dans les idées de progrès et de liberté dont nos pères ont été les apôtres. D'autres enfin diront que nous devons aux chefs-d'œuvre de l'esprit cette influence dominatrice. Je n'hésite pas à me ranger à cette dernière opinion.

La littérature française est une reine qui a ses sujets, non pas seulement à Paris, mais à Londres, à Berlin, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, et sur tous les points du globe où les hommes cultivent leur intelligence. Est-il une couronne plus légitimement acquise, possédée d'une manière plus paisible, et moins agitée par la crainte des révoltes? car tous les sujets de cette souveraine ont accepté volontairement le joug qu'ils subissent, et tiennent à le transmettre à leur postérité. Dans toutes les parties du monde habitable, les esprits d'élite, et les princes (nous venons d'en voir tout récemment un exemple auguste) ambitionnent l'honneur de prendre rang parmi eux, les esprits d'élite étudient la langue de Pascal, de Racine et de Bossuet. Sur toutes les autres choses qui touchent à la France, ils sont souvent indifférents, et parfois hostiles; mais il y a un point sur lequel ils sont tous d'accord, c'est l'hommage qu'ils rendent aux œuvres des hommes de génie qui ont reçu le jour dans le pays fortuné que nous habitons.

Est-il rien de plus flatteur pour un de nos compa-

triotes que de voir, par exemple, le czar de toutes les Russies, qui commande à tant de peuples divers, mettre une sorte d'amour-propre à lui adresser la parole dans la langue que nos mères nous ont apprise en épiant, au berceau, notre premier sourire?—Un homme d'une grande distinction (1) qui a parcouru et observé l'Europe entière, nous racontait dernièrement dans une réunion intime (j'espère qu'il voudra bien me pardonner mon indiscrétion), il est ici peut-être? nous racontait, dis-je, quel fut son étonnement lorsqu'il entendit l'empereur Nicolas, auquel il avait eu l'honneur d'être présenté, lui adresser la parole en français, en s'exprimant avec une rare correction. Et puisqu'il est question de cette entrevue, je ne résiste pas au plaisir de citer une répartie très-fine que l'autocrate s'attira ce jour-là. C'était à l'un de ces camps où l'on discipline, à l'aide du Knout, les hordes sauvages que nos pères ont autrefois poursuivies dans leurs steppes glacés. Le czar, après avoir fait manœuvrer à sa voix, et en brandissant quelquefois son Knout qu'il portait toujours suspendu à l'arçon de sa selle (ce trait de couleur locale est caractéristique, et donne une idée du système paternel qui préside à l'administration russe), le czar, dis-je, après avoir fait manœuvrer ses nombreux soldats, soumis à la double autorité du général et du

(1) Le Général Comte de la Rochepouchin.

pontife, fit approcher plus près de lui l'officier français, et, dans l'élan de son orgueil moscovite, tout plein du souvenir des jours où les cavaliers de l'Ukraine, étonnés eux-mêmes de leur fortune, campèrent sous les murs de Paris, lui dit : « *Ne pensez-vous pas qu'avec « des soldats comme ceux-là, je puis aller partout?* » — Le gentilhomme français, remué jusqu'au cœur par cette apostrophe dont il sentit la portée présomptueuse et insolente pour son pays, fit, sans hésiter, sans détourner les yeux de son fier interlocuteur, et avec une inflexion de voix qui répondait à la pensée secrète de Nicolas, cette répartie simple et digne : « *Oui, Sire, presque partout.* » — Le czar sentit la piqûre, se mordit les lèvres, et se tut. La langue française, seule, forge, de sa main délicate, ces traits acérés et courtois. Un Russe, en pareil cas, à moins d'être servile, aurait répondu par une insolence qui l'eût mené droit en Sibérie. Ces nuances, ces ciselures diaphanes sont interdites à la rudesse tudesque, à l'emphase espagnole, à la raideur britannique, ainsi qu'aux accents harmonieux qui charment l'oreille sur les bords de l'Arno habités par les descendants des Médicis, et sur les flots bleus de la Brenta où les gondoliers sont poëtes. —Nous n'avons pas à nous plaindre que les finesses de la langue des Athéniens de Paris soient si bien comprises sur bords de la Néva. Elles y étaient déjà en honneur

au siècle dernier, lorsque le prince Potemkim disait de l'impératrice Catherine : « *Quand cette femme charmante entrait la nuit dans un appartement, elle l'éclairait.* » — A la même époque, le grand Frédéric recherchait l'amitié de d'Alembert, de Diderot, de Voltaire; et, le soir même de la bataille de Rosbach, achevait une pièce de vers français commencée la veille.—Frédéric, voulant avoir auprès de lui ses maîtres dans l'art de penser et d'écrire, fonda, dans la capitale de la Prusse, une académie de littérateurs français. Une petite colonie, recrutée parmi les esprits les plus éminents de notre XVIIIe siècle, vint alors s'établir près du château de Postdam, ayant pour unique mission d'y rester toute française, et d'y parler la langue des salons de Paris. —Les littérateurs français, en établissant à Berlin leur domination intellectuelle, prirent ainsi, par l'empire de l'esprit, une première revanche de Rosbach, en attendant celle que le moderne César devait prendre plus tard, par son épée victorieuse, sur le champ de bataille d'Iéna.

II.

L'influence française a pris pleinement possession de l'Europe, il y a déjà près de cent ans, le jour où l'Académie

de Berlin, s'inspirant de la pensée de son fondateur, promit un prix à l'écrivain qui lui présenterait le meilleur travail sur les questions suivantes :

Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle?

Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative?

Est-il à présumer qu'elle la conserve?

Les lettrés de tous les pays répondirent en grand nombre à cet appel fait par l'Académie de Berlin! et briguèrent la palme promise au vainqueur dans ce tournoi de l'éloquence. La couronne fut décernée à Rivarol, qui alors composa son magnifique discours *sur l'universalité de la langue française*, que nous connaissons tous, et dont les pages sont pleines de patriotisme, de science, et de pensées justes et brillantes; deux qualités qui semblent s'exclure, et qu'on ne peut réunir que lorsque la raison et le génie sont au service de la même cause.

« Une telle question, dit Rivarol, proposée sur la langue « latine, aurait flatté l'orgueil des Romains; et leur histoire « l'eût consacrée comme une de ses belles époques. Ja- « mais, en effet, pareil hommage ne fut rendu à un « peuple. »

Plus loin, il ajoute :

« Le temps semble être venu de dire le *monde français*, « comme autrefois le *monde romain*. La philosophie, « lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts « divers de la politique, se réjouit maintenant de les voir

« d'un bout de la terre à l'autre, se former en république « sous la domination d'une même langue. Spectacle digne « d'elle que cet uniforme et paisible empire des lettres qui « s'étend sur la variété des peuples, et qui, plus durable et « plus fort que l'empire des armes, s'accroît également des « fruits de la paix et des ravages de la guerre. »

La culture des lettres, quand on se place à ce point de vue élevé, n'est pas un passe-temps futile, destiné seulement à amuser les enfants et les rhéteurs sur les bancs de l'école... *Ut pueris placeas et declamatio fias!* Laissons cette appréciation erronée à ceux qui se passionnent d'une manière exclusive pour les prodiges de l'industrie et les progrès du bien-être matériel. Il est utile, il est beau, sans doute, de construire des usines, de creuser des canaux, de couvrir le sol d'un réseau de lignes de fer, de rendre plus actives les relations commerciales, d'assurer la richesse à un grand nombre, et le pain du jour à tous. — Le reste est superflu, me dira un homme positif. — Mais n'est-ce pas Voltaire qui a dit quelque part : *Le superflu, cette chose si nécessaire!* La satisfaction des intérêts matériels ne suffit pas à un grand pays comme la France. La contemplation des chefs-d'œuvre de l'esprit peut seule nous donner cette politesse du style et du langage qui touche de si près à l'élégance des mœurs; cette élévation de pensée, cette quiétude, cette sérénité, ces joies intimes et recueillies, cette appréciation supérieure des événements et des choses

qui sont les plus nobles attributs de l'homme. — Ces biens là sont-ils, dans une société humaine, des choses superflues, des plantes parasites? ou des biens réels? — Descendez dans vos cœurs lorsque vous êtes assis au foyer domestique, et je ne crains pas la réponse que vous pourrez me faire. — La culture des lettres n'est pas seulement une des sources les plus pures et les plus fécondes du bonheur des hommes; elle est de plus pour nous le moyen le plus sûr d'affermir sur des bases chaque jour plus larges et plus solides l'influence française dans le monde civilisé. Dussé-je encourir le reproche de n'être pas de mon temps, et me faire reléguer au nombre des rêveurs, je vous avoue que je donnerais tous les progrès matériels du monde pour une œuvre d'art ou une belle parole qui m'enseignera le dévouement à la patrie, l'amour des hommes, ou la pratique de la vertu.

Ces vérités admises, une foule de questions graves surgissent. Pour ne pas mettre votre patience à une trop rude épreuve, je ne m'attacherai qu'à celle que j'ai indiquée, il y a quelques minutes, en commençant, et qui est relative à la Critique. — Tous les esprits ne sont pas doués au même degré de l'aptitude nécessaire pour discerner, parmi les œuvres de nos écrivains, celles qui doivent captiver notre admiration, et celles que nous devons rejeter. Nous avons, presque tous, besoin de guides pour nous diriger dans cette voie. Cette mission est dévolue à la Critique. Il est

donc très-intéressant d'examiner quels sont les devoirs et les droits de la Critique. Je vais effleurer cette question, à laquelle j'ai cru devoir vous préparer par les réflexions qui précèdent, afin de vous convaincre, avant tout, que l'exercice de la Critique, tel que je le comprends, est une espèce de sacerdoce qui a charge d'âmes.

III.

Destouches, lorsqu'il a dit : *La Critique est aisée et l'art est difficile*, a fait d'abord un vers médiocre, et de plus, il a exprimé une pensée dénuée de justesse : car la Critique, d'après son étymologie grecque, n'est pas une censure, mais un jugement. Or, juger n'est pas une chose aisée, car il est très-difficile de bien accomplir les actes les plus simples de la vie ; et chaque fois que l'on parle de choses qui ne présentent aucune difficulté, j'entends pour les bien faire, je me rappelle ce mot de Chamfort : *Le monde est plein de choses faciles, qui sont tout simplement impossibles.*

La Critique peut se définir ainsi : *Le discernement juste et fin des beautés et des défauts d'un ouvrage.* Cette définition est, je crois, de d'Alembert. — C'est dans ce sens que Labruyère a pu dire : « *Le Cid est un des plus beaux poëmes que* « *l'on puisse faire, et l'une des meilleures critiques qui aient* « *été faites est celle du Cid.* » Eh bien ! qu'elles sont les qua-

lités que doit posséder la Critique pour arriver à conquérir ce *discernement fin et juste* qui est nécessaire pour apprécier la valeur d'une œuvre de l'esprit? — Ces qualités me paraissent être au nombre de trois. — La critique littéraire doit être *éclairée, consciencieuse et morale.* Si elle ne possède pas ces trois qualités fondamentales, elle sera venimeuse ou idolâtre, au moins inutile.

La Critique doit être *éclairée* : c'est-à-dire qu'elle doit joindre à la sagacité naturelle la maturité que donnent de profondes études préparatoires. Quelle immense variété de connaissances, quelle sûreté de goût et de logique, quels trésors de sensibilité, quelle pénétration des fibres les plus secrètes du cœur humain ne faut-il pas pour juger tour à tour un historien, un philosophe, un moraliste, un orateur, un poëte, un romancier! et pour que le jugement qu'on aura porté s'impose aux autres hommes par l'ascendant irrésistible de l'équité, de la raison, et du goût! — La possession de ces dons naturels et de ces qualités acquises est nécessaire pour arriver à cette sensation par excellence que les Grecs appelaient d'un nom dont nous avons fait *Esthétique,* la science du beau. — Ayons le courage de le dire, c'est un don rare. Si vous voulez l'acquérir, éloignez-vous, pendant quelque temps, de toutes les difformités qui attristent l'âme et blessent la vue, dans l'arène de la vie réelle. Pour la peinture, par exemple, imposez-vous sévèrement la loi de n'arrêter vos regards que sur les plus

belles toiles des maîtres, et bientôt vous aurez en vous des types parfaits dont l'empreinte sera ineffaçable, et qui deviendront la règle de vos jugements, de vos sensations, de votre foi dans l'art. Pénétrés de ces types, vous leur rapporterez tout ce que vous verrez, et alors vous jugerez sainement. Cette méthode est simple, facile et sûre. — Pour les productions de l'esprit, enfermez-vous avec les chefs-d'œuvre de la poésie, de l'éloquence et de l'histoire, (ne dédaignez pas pour ce travail des livres aux marges splendides). Si vous êtes bien doué, vous ne tarderez pas à prendre en dégoût cette littérature dont les produits vils sortent chaque matin du néant, pour y rentrer le soir. Les monuments immortels du génie humain vous offriront un spectacle saisissant dans votre retraite solitaire. Transformé, rendu meilleur par cette étude, vous serez ravi des perspectives imprévues qui se dérouleront à votre imagination charmée. Vous proclamerez avec moi que les préjugés, la mode ou le caprice n'ont exercé aucune influence sur l'admiration séculaire que nous transmettrons à nos enfants, et qu'il y a là des beautés primordiales, essentielles et vraies qui défient les âges et les haines jalouses. — J'aurais dû, peut-être, avant tout, vous recommander la contemplation de la nature, qui est le temple vivant de Dieu, car c'est la source pure et intarissable de toute beauté. Et pourtant l'on pourrait dire que cette indication est superflue, car toutes les grandes choses et tous les genres de

beauté se tiennent. La même voie qui monte aux sommets sert aussi à en descendre.

Pour procéder d'une manière rationnelle à l'examen d'un ouvrage quel qu'il soit, il faut d'abord en apprécier l'ensemble; voir si toutes ses parties se lient et s'enchaînent, si elles ont cette harmonie qui est indispensable pour constituer la perfection ; non que la perfection soit possible à la nature humaine, mais parce que l'homme ne peut rien faire de bien qu'autant qu'il consume sa vie dans la poursuite de l'idéal. — Que tous ceux qui entrent dans le domaine de l'art se pénètrent bien de cette vérité : soit que vous teniez le pinceau, la plume ou l'ébauchoir, soit que vous abordiez une tribune littéraire ou politique, ou une chaire sacrée, vous n'exercerez jamais sur les hommes une action puissante, si vous ne planez par la pensée dans les régions où habite la perfection. Si vous n'êtes possédé de cette passion, je dirai même, si vous voulez, de cette folie sublime de l'idéal, si vous n'êtes tourmenté par l'ambition d'illuminer les hommes assemblés pour vous écouter, ou le contemplateur solitaire de votre œuvre, vous resterez glacial, incolore, sans saveur, sans prestige; enfin, vous ne serez jamais qu'un artisan vulgaire, obscur, ou pernicieux de la pensée, de la plume ou de la parole.

Ce que Lamartine a dit du poëte s'applique à tous ceux qui entreprennent de communiquer d'une manière quelconque leurs impressions, et de transporter dans un autre

pays ou dans un autre âge ceux qui les écoutent ou qui les lisent. Devons-nous les blâmer de nous arracher parfois aux désenchantements de la vie réelle pour nous faire vivre un instant dans le pays des fictions et des chimères.

Quand on trouve quelque part une belle pensée, on ne peut que la décolorer et l'amoindrir en lui ôtant la pompe que le génie lui a donnée. Et d'ailleurs, n'avons-nous pas tous à gagner en mêlant à nos humbles voix quelques-uns des accords qui vibrent dans les sphères étoilées où chantent les poëtes? Voici la citation de Lamartine; je vais jeter cette fleur sur le chemin un peu aride où je vous ai entraînés :

Heureux le poëte insensible,
Son luth n'est point baigné de pleurs;
Son enthousiasme paisible
N'a pas ces tragiques fureurs.
De sa veine féconde et pure
Coulent avec nombre et mesure
Des ruisseaux de lait et de miel;
Et ce pusillanime Icare,
Trahi par l'aile de Pindare,
Ne retombe jamais du ciel.
Mais nous, pour embraser les âmes
Il faut brûler, il faut ravir
Au ciel jaloux ses triples flammes;
Pour tout peindre il faut tout sentir.

Nous ne pouvons pas, malheureusement, nous conformer à ce précepte tombé des sommets du Pinde :

Les vers sont enfants de la lyre,
Il faut les chanter, non les dire.

La Critique, après ce premier examen de l'œuvre qu'elle doit juger, posera sur les détails le scalpel de l'analyse. Son attention alors se portera sur le style, cet instrument merveilleux qui donne une parure éblouissante aux conceptions du génie, et qui au contraire les fait avorter lorsqu'il est dirigé par une main inhabile.

Si la forme n'avait pour objet que d'amuser les yeux par un éclat de surface, l'esprit par l'arrangement symétrique des mots, et les oreilles par une musique harmonieuse, ou par le cliquetis discordant des antithèses, il serait puéril d'y attacher tant d'importance; mais elle est nécessaire pour donner à l'idée, la netteté, la grâce et la force. — Labruyère l'a dit : « *Entre toutes les différentes expressions* « *qui peuvent rendre une de nos pensées, il n'y en a qu'une* « *seule qui soit la bonne.* » Chaque idée a donc sa forme rigoureuse qui lui est propre, qui ne convient qu'à elle seule, et qui préexiste avant que nous l'ayons trouvée, comme la statue du dieu, du héros, de la nymphe ou du satyre existe dans le bloc de marbre qui gît encore dans les profondeurs abruptes de Paros ou de Carrare. La forme et l'idée ont donc entre elles une union qui ne peut être rompuè sans leur ôter une partie de leur valeur individuelle et réciproque : il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup-d'œil sur ces pastiches décolorés que présentent la plupart des traductions des poëtes.

Maintenant, à quel genre de style, à quelle école doit-on

donner la préférence? — Ah! nous sommes sur un terrain brûlant. Pour les uns, ici, Achille sera le héros, pour les autres Thersite. Nous inclinerons-nous devant Cinna ou devant Falstaff? Athalie sera-t-elle détrônée par Ruy-Blas? Entendrons-nous nos femmes et nos filles nous parler la langue de madame de Sévigné, ou celle de la famille Benoiton?

Bien des gens pensent qu'à notre société nouvelle il faut une langue qui le soit également. Placés à ce point de vue, ils autorisent et encouragent tous les caprices, toutes les témérités du néologisme. — Je ne suis pas de cette école, parce que j'ai puisé les principes que je professe, dans les livres que voici : *Le Discours de réception* de Buffon à l'Académie Française, *l'Essai sur l'Eloquence de la Chaire* du cardinal Maury, et le *Traité de l'art d'écrire* de Condillac. Accuserez-vous de stérilité la langue qui a suffi à Pascal, à Bossuet, à Jean-Jacques Rousseau et à Voltaire? On ne peut, pas sans contredit, imaginer des idées plus diverses et plus opposées que celles que nous trouvons dans les ouvrages de ces écrivains. Eh bien! la même langue, le même instrument, suivant la façon dont ils l'ont manié, leur a suffi, ainsi qu'à tous nos grands artistes de la plume ou de la parole, leur a suffi à tous, tour à tour, pour affermir l'ordre social ou le battre en brèche, pour exciter les âmes à la piété, ou pour saper la religion, et pousser à la révolte contre Dieu. N'est-ce pas cette lan-

gue là que parlent aujourd'hui les plus illustres parmi nos orateurs, nos historiens, nos hommes d'Etat et nos prélats? Vous n'entendrez jamais M. Berryer, M. Guizot, M. Thiers, ou Monseigneur d'Orléans accuser d'insuffisance la langue que nous avons reçue de nos pères. — Je vous laisse à décider si l'auteur des *Misérables* n'a pas obscurci sa gloire poétique par les témérités de langage qu'il s'est si souvent permises? — J'ai eu l'heureuse fortune, il y a déjà bien longtemps, d'entendre M. Thiers développer cette thèse, dans son discours de réception à l'Académie, avec l'éloquence qu'il a consacrée depuis à retracer l'histoire épique du Consulat et de l'Empire. Cette leçon, que j'ai reçue dans ma jeunesse, a réglé les convictions de toute ma vie.

Si un savant découvre, dans le domaine de la science, un corps qui, jusque-là avait échappé à toutes les investigations; s'il aperçoit, dans l'immensité des cieux, une planète qui n'avait pas encore été remarquée par les astronomes, chacune de ces découvertes fera nécessairement naître un mot nouveau; mais les corps et les planètes dont l'existence était déjà connue gardent leurs anciennes dénominations, et on ne s'avise pas de les changer. Par la même raison, il ne faut, dans le monde moral, créer des mots nouveaux que pour des idées nouvelles. Or, on voit surgir aujourd'hui peu d'idées réellement nouvelles, car il y a bien des milliers d'années que les hommes vivent et

pensent. Sauf quelques exceptions, en très-petit nombre, qui sont nées de notre moderne organisation sociale, la langue, telle qu'elle est, suffit à l'expression de toutes nos pensées. Vienne un homme qui sache allier la naïveté du XVIe siècle, aux allures majestueuses du XVIIe, à la clarté limpide du XVIIIe, cet homme là ne se plaindra pas, et sera un grand écrivain, un orateur éminent, où un poëte qui ravira les âmes.

Est-ce à dire, pour cela, que je condamne d'une manière absolue toute innovation ? — Je ne vais pas si loin ; mais je veux qu'elles ne soient acceptées que lorsque la nécessité en est démontrée d'une manière incontestable, lorsqu'on les réclame d'une voix unanime. Tout se passera alors sans brusquerie, sans crise, sans violence. — Si nous parvenons jamais à surpasser les auteurs des deux derniers siècles, ce ne sera qu'après les avoir pris longtemps pour modèles. Alors, si un éclair de génie nous fait découvrir quelque filon resté jusqu'alors inconnu, on excusera notre audace, on nous pardonnera d'avoir osé heureusement : *dabitur que licentia sumpta pudenter*.—Pour aborder, pour manier et pour résoudre ces questions, les unes si hautes, les autres si fines, ne faut-il pas que la Critique soit éclairée de cette lumière que donnent une heureuse nature et un long travail ?

IV.

La Critique doit être *consciencieuse;* car il n'est pas d'œuvre qui puisse résister aux perfides étreintes de la mauvaise foi. Il y a des hommes dont la plume est vénale, dont le blâme et les éloges sont tarifés comme de viles marchandises, qui, pour un peu d'or, se prosternent devant toutes les idoles ou les foulent aux pieds; espèce de condottieri qui se battent pour leur maître tant qu'il les paie bien, et qui sont prêts à tourner leurs armes contre lui à la prochaine campagne, si l'appât d'un salaire plus fort les attire sous d'autres drapeaux. Il y a aussi le critique envieux qui, au lieu de sang, a du fiel dans les veines, et dont Victor Hugo a dit : *Tout gonflé de venin, il attend les morsures.* Furieux de son impuissance, il déteste tout ce que font les autres, et il voudrait répandre une liqueur corrosive et dissolvante sur les plus sublimes productions. — Hélas ! ce sont des vices inhérents à notre nature imparfaite; on ne peut empêcher le taon de s'attacher aux flancs du lion, le champignon difforme de croître au pied du chêne.—De nos jours, les diffamateurs systématiques ne sont pas exposés à subir, comme Zoïle, le supplice de la croix, mais nous devons les déclarer infâmes.

Celui qui voudra être un Aristarque, et non pas un Zoïle, restera étranger à toutes les petites passions d'intérêt, de coterie, de secte et d'école. Les obsessions de l'amitié, les séductions d'un gracieux sourire ou celles du pouvoir le trouveront inébranlable : *Impavidum ferient.* N'obéissant à aucune idée préconçue, à aucun système arrêté d'avance, il sera constamment juste, sincère, impartial, admirant le beau partout où il le trouvera, dans les ouvrages d'un adversaire comme dans ceux d'un ami; dans ceux d'un nouveau disciple des muses, comme dans ceux d'un vétéran de la gloire. Prenant à chaque parti ses sentiments généreux, et rejetant les passions mauvaises, il se montrera, comme le dit Montaigne, *Guelfe contre les Gibelins, Gibelin contre les Guelfes.*

La Critique consciencieuse et impartiale regardera comme un de ses premiers devoirs, et ce sera un de ses droits les plus importants, de faire rentrer dans le néant ces œuvres pleines d'incorrections, de négligences et de sophismes subversifs que nos auteurs contemporains ont quelquefois l'impudeur de nous présenter. Si jamais, au mépris des plus saintes lois de la morale et du bon sens, et par un inconcevable oubli des règles, la conscience littéraire était bannie du monde, elle devrait trouver dans l'intégrité de la Critique un inviolable asile.

Enfin, Messieurs, la Critique doit être *morale*.—Forte de ses lumières et de son indépendance, elle sera sans pitié pour toutes les œuvres qui ne porteront pas l'empreinte d'un enseignement utile, ou qui n'offriront pas le délassement d'un plaisir honnête. Elle se montrera surtout inexorable envers ces productions hybrides qui, spéculant sur le scandale, nous présentent le tableau des mœurs les plus dégradées, et qui prétendent, par une amère ironie, que ces saturnales de la pensée renferment toujours une leçon profitable.

On pardonne à Rabelais l'enveloppe sous laquelle il a cru devoir déguiser les dures vérités qu'il avait à dire aux divers pouvoirs qui opprimaient alors notre patrie. La pauvre humanité n'osait encore secouer le joug que dans le cerveau de quelques libres penseurs. On lui pardonne, parceque, au XVIe siècle, un livre trop hardi pouvait conduire son auteur au bûcher, ce qui n'aurait guère convenu au joyeux curé de Meudon; mais de nos jours, où chacun peut s'élever une tribune pour la prédication de ses opinions, on n'est pas excusable de recourir à ces allégories désordonnées. On l'est d'autant moins que ce n'est pas le public qui, par la mobilité de ses goûts, a entraîné ses auteurs favoris, et que ce sont les écrivains au contraire qui nous poussent dans cette voie, pensant qu'il leur sera plus facile de nous corrompre que de nous instruire.

— Il y a des poisons que la science fait entrer dans des préparations bienfaisantes; mais il y sont introduits et neutralisés avec tant d'adresse qu'on ne peut pas y soupçonner leur existence. Dans certaines mixtures littéraires modernes, le poison domine sans antidote.

Nous ajouterons que la Critique ne comprendrait pas toute l'étendue de sa mission, ou la remplirait d'une manière imparfaite, si elle ne pénétrait dans les ateliers et dans les chaumières, pour y combattre l'influence qu'une littérature malsaine exerce sans relâche sur les esprits honnêtes mais crédules de nos populations ouvrières et agricoles. La Critique doit se faire accueillir en amie sous ces toits modestes, s'y concilier la bienveillance de ses hôtes, et leur dire : « Défiez-vous du colporteur à la mine suspecte, qui (c'est là son moindre danger) vend quelques mauvaises étoffes fabriquées à vil prix au-delà de nos frontières, mais qui, chose bien plus dangereuse, glisse furtivement dans la main des enfants de la maison un livre que la jeune fille cache dans les plis de sa robe, et l'adolescent sous sa blouse, pour aller le dévorer dans la solitude, loin des yeux du père occupé aux travaux des champs, et de la mère qui, dans le même moment peut-être, remercie Dieu d'avoir conservé à ses enfants la pureté de cœur et l'innocence qu'ils viennent de perdre. »

Si, ce qui est moins sérieux, un poëte s'est mépris

sur la mesure de ses forces, a saisi la lyre pour célébrer les exploits et la fin tragique de quelque Childebrand, et vient ensuite solliciter notre indulgence en disant : « *Croyez-vous donc qu'il soit si facile de* « *faire une tragédie en cinq actes?* » La Critique, désarmée par la candeur et l'ingénuité du coupable, se contentera de lui répondre en souriant : « *Non certes, mais* « *il est si facile de ne pas la faire.* »

Le mot *humanités*, que l'Antiquité nous a transmis (car les anciens, pour louer un homme lettré, disaient : *In humanite versatur*), le mot *humanités*, si on lui rend sa signification primitive, celle que Cicéron se plaisait à lui donner, nous prouve que, d'après les anciens, la culture des lettres, tout en éclairant les hommes, devait tendre aussi à les rendre meilleurs. Sous le ciel de la Grèce antique, les *arts libéraux* étaient confondus avec la sagesse; et le nom de *vertu* leur fut décerné, à l'époque de la Renaissance, dans le siècle des Médicis. Rangeons-nous à ce sentiment; il est beau de ne pas prononcer le divorce de la tête et du cœur, d'établir ce constant rapport entre les qualités de l'intelligence et la perfection de l'âme.

V.

Telles sont, Messieurs, quelques-unes de mes idées sur les importantes questions que j'aurais traitées d'une ma-

nière plus étendue si je n'avais craint d'abuser de votre bienveillance. Voilà comment, en se plaçant sur ce terrain, les Devoirs et les Droits de la Critique arrivent à ce confondre; mais on voit, que dans cette matière grave et délicate, l'exercice légitime des Droits n'est que la conséquence des Devoirs connus, médités et accomplis. J'ai pensé que les réflexions que j'avais à vous soumettre ne perdraient rien à être encadrées dans cette idée. — L'idée est le drapeau du penseur.

Je terminerai en disant que la Critique littéraire, ainsi comprise, est une des plus nobles occupations de l'esprit. Placée sur ces sommités dominantes, elle atteint presque à la hauteur des créations originales. Celui qui se fait son disciple, qui s'y livre tout entier, change en quelque sorte les lois du temps et de l'espace, et vit avec les grands hommes de tous les âges et de tous les pays. Son âme s'épure dans leur intimité glorieuse, dans la contemplation incessante de la lumière qui forment autour d'eux une auréole céleste; et il recueille parfois une juste récompense de sa ferveur en recevant sur son front quelques étincelles du feu sacré.

FIN.

CONFÉRENCES DE VERDUN

COURS PUBLICS

SÉANCE DU 10 MARS 1866

NÉRON ET LUCAIN.

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains!

Ce souhait, Messieurs, formé il y a déjà bien longtemps, n'est pas encore exaucé; car je vais vous parler aujourd'hui de Rome et des Romains : et il n'est pas bien certain que je garde le silence sur la Grèce. — Me reprocherez-vous de revenir, après tant d'autres, sur un sujet épuisé ? et aurez-vous le regret de vous être dérangés pour ne rien

apprendre? — Ma science est courte ; mais il y a une chose que je sais très-bien, c'est que vous ne venez pas ici pour apprendre, mais pour vous souvenir, *Ament meminisse periti.* Or, je ne désespère pas d'évoquer devant vous quelques souvenirs qui, peut-être, ne seront pas sans intérêt. — A partir de ce moment, et pour une heure, vous n'êtes plus à Verdun, mais dans la Rome des Césars, où nous trouvons, pour nous servir de guides, l'auteur des *Annales*, et celui des *Etudes historiques*, Tacite et Chateaubriand. Je n'ai d'autre prétention que de faire avec vous une courte visite à la *Ville Eternelle.* Je voudrais que vous y fussiez conduits par un train de plaisir.

I.

D'après une méthode suivie en France depuis plusieurs siècles, nous avons tous consacré sept ou huit années de notre jeunesse à la culture des lettres grecques et latines, surtout de ces dernières. Ce système a des détracteurs, dont les idées, heureusement, n'ont pas encore prévalu. Si les bases séculaires de notre système d'éducation ont été à peine ébranlées, ce n'est pas uniquement par suite du prestige qui reste attaché aux anciennes idées à cause d'une vieille tradition, et parce que, comme Voltaire l'a dit quelque part ironiquement : *Rien n'est si respectable qu'un*

ancien abus; c'est que la chose en elle-même est respectable, bonne, et même excellente. Malgré tout mon respect et mon amour pour la langue française (il faut l'aimer et la respecter pour qu'elle nous livre parfois quelques-uns de ses secrets), je n'hésite pas à dire qu'elle doit s'incliner devant celle des anciens Romains avec la vénération d'une fille pour sa mère. — L'expression de ce sentiment ne heurtera pas, je l'espère, les doctrines des savants professeurs qui, avec un dévouement égal à leur science, donnent la vie de l'esprit aux jeunes générations que leur confie votre sollicitude paternelle. Et je ne puis prononcer leur nom sans les remercier d'avoir bien voulu me permettre de franchir ce seuil, et de m'asseoir à cette place.

Notre idiome national est surtout admirable par sa clarté, qui en a fait l'instrument par excellence au moyen duquel on exprime, de la manière la plus satisfaisante pour la raison et pour l'esprit, la gradation des idées, les déductions philosophiques, les découvertes de la science, et l'histoire des phénomènes de la nature. Aussi a-t-on eu raison de dire : *Ce qui n'est pas clair n'est pas français*. Mais nous avons payé cher ce mérite de la clarté; car, pour l'obtenir, il a fallu d'abord renoncer aux inversions, et ensuite accepter cet interminable et embarrassant cortége de pronoms, de particules, d'articles et de verbes auxiliaires, dont les anciens n'avaient pas besoin, et sans lesquels nous ne saurions, nous autres, faire un pas. —

On a souvent reproché aux langues à inversions d'être pleines de surprises et de piéges. Le lecteur, a-t-on dit, reste suspendu dans une phrase latine, comme un voyageur devant des routes qui se croisent, et le sens demeure pour lui une énigme jusqu'à ce que toutes les finales l'aient averti de la correspondance des mots. Mais ce reproche me paraît ne devoir s'adresser qu'à l'abus et non à l'usage. La Harpe, bon juge en cette matière, et que certaines gens aujourd'hui affectent de dénigrer afin de pouvoir le piller à leur aise, La Harpe s'exprimait ainsi à cet égard : « Demandez aux poëtes, aux historiens, aux « orateurs, si c'est pour eux la même chose d'être obligés « de mettre toujours les mots à la même place, ou de les « placer où l'on veut; et leur réponse développée fera « voir qu'à ce même principe, qui fait que l'une des deux « phrases est impossible pour nous et naturelle aux « anciens, tient d'un côté une multitude d'inconvénients, « et de l'autre une multitude de beautés. »

La langue latine, libre des entraves que nous nous sommes imposées, a une allure plus leste et plus fière que la nôtre. Par ces diverses raisons, l'écrivain français ne parvient à mettre une phrase d'aplomb sur ses pieds (passez-moi cette expression), et à la faire marcher d'un pas alerte et harmonieux que lorsque, dans son esprit, il a revêtu sa pensée d'une forme latine. Voilà pourquoi nos pères, qui étaient sages, ont vu, dans la culture des lettres

latines, une gymnastique intellectuelle excellente pour les années de l'enfance, et qu'aucune autre ne pouvait remplacer.—Et quels chefs-d'œuvre nous a légués la langue des anciens Romains! Tous nos historiens ne prennent-ils pas Tacite pour modèle? Nos orateurs ne cherchent-ils pas dans les harangues de Cicéron, la logique, le nombre, l'harmonie, la grâce, et la force que lui-même a puisée dans Démosthène? Avons-nous un roman plus captivant que le IVe livre de l'Enéide? Voltaire, notre maître dans la poésie légère, a-t-il surpassé, ou même égalé Horace? Et les règles que ce même Horace, cet esprit si poli et si fin, a formulées en matière de goût, ne sont-elles pas devenues des articles de foi pour les lettrés de tous les pays? Parviendrez-vous jamais à émouvoir les hommes par la parole, si vous n'avez fait une étude approfondie de l'*Institution oratoire* de Quintilien, et du *Dialogue* de Tacite sur les orateurs? — Ah! je vous plains si vous restez froids devant ces monuments immortels, et si vous me dites que tout cela est inutile?..... Pour moi, je l'avoue, tout ce qui est beau est utile..... Non pas, il est vrai, de cette utilité grossière d'un toit, d'un aliment, ou d'une fourrure, mais de cette utilité immatérielle qui ennoblit l'esprit et l'élève. Et pourquoi se défendre d'avoir le culte de la beauté sous toutes ses formes? Les Grecs avaient de la beauté physique une si haute idée, qu'ils voyaient en elle le signe d'une origine presque

divine, et lui décernaient des prix. Dans les créatures humaines, la perfection plastique, très-inférieure sans doute à la perfection morale, porte, presque toujours, un reflet de la supériorité de l'intelligence ou de l'âme. Les cas exceptionnels que l'on en pourrrait citer, et qui sont incontestables, ne détruisent pas ce sentiment transmis par la Grèce à Rome dont nous avons accepté l'héritage : ils ne prouvent qu'une chose, c'est que la Providence, dans la variété infinie de son pouvoir créateur, se plaît quelquefois aux anomalies et aux contrastes. Il n'en est pas moins vrai que la beauté physique, même lorsqu'elle n'est pas la parure et le temple de la beauté morale, en fait toujours naître l'idée; c'est pour cela que nous l'admirons. — Soyons donc fiers de la filiation glorieuse qui rattache notre langue à celle des beaux jours de l'antiquité grecque et romaine; et vous, Messieurs, ne vous montrez pas trop sévères à l'égard de ceux qui ont conservé ce culte dans un temps où toutes les croyances du passé subissent de si rudes attaques, et pardonnez-moi d'avoir entrepris de vous distraire du siècle où vous êtes pour vous faire vivre un instant dans l'ancienne Rome.

II.

Vers l'an 819 de la fondation de Rome, et 65 de l'ère chrétienne, une rivalité de poëtes, qui n'étaient pas Vadius et Trissotin, passionna les Romains, et prit les proportions d'un événement mémorable dont le récit mérite, encore aujourd'hui, d'occuper la postérité.

Un de ces poëtes, élève du philosophe Sénèque, parut, dès l'âge de dix ans, comme acteur dans les jeux Troyens, et y mérita les applaudissements du peuple par le talent avec lequel il récitait les vers des auteurs alors célèbres, se formant par cet exercice à l'art d'en composer lui-même. Il était encore adolescent lorsque, aux Gymniques du Champs de Mars, il remporta le triple prix de l'éloquence, de la poésie et de la musique. Pour remercier les dieux de sa victoire, il célébra, suivant les rites du paganisme, un sacrifice dans lequel il fit couper sa première barbe, qu'il enferma dans une boîte d'or incrustée de pierreries, et qu'il offrit à Jupiter Capitolin. — Si le dieu sut gré de l'offrande, il ne témoigna pas sa reconnaissance au sacrificateur en lui envoyant la vertu et la sagesse. — Ensuite, comme il redoutait, de la part des Napolitains, un accueil peu sympathique, il organisa une légion de 5,000 claqueurs, tous robustes et bien payés,

divisés en plusieurs phalanges qui furent exercées aux différentes manières d'applaudir, notamment à celles qu'on appelait le *Bourdonnement, la Tuile, et le Pot de Terre.* Les chefs de claque recevaient par an 400,000 sesterces, environ 50,000 fr. de notre monnaie actuelle. — Le métier de *Chevalier du lustre* n'est pas aujourd'hui si lucratif. — De Naples, le grand artiste se rendit en Grèce, afin d'y cueillir les palmes Olympiques, et espérant trouver un nouveau Pindare pour chanter sa gloire. Après s'être donné en spectacle aux descendants déjà dégénérés d'Aristide et de Périclès, il rentra dans Naples sur un char traîné par des chevaux blancs, ayant ordonné qu'on abattît pour son passage un pan de muraille, comme on le faisait pour les athlètes vainqueurs. Les Romains l'acclamèrent avec un enthousiasme indicible, en le voyant revenir parmi eux sur le char qui avait servi au triomphe d'Auguste, décoré de la pourpre et d'un manteau parsemé d'étoiles d'or, ayant sur sa tête la couronne des jeux Olympiques, et dans la main droite celle des jeux Pythiens. Des licteurs le précédaient, portant, non point les faisceaux consulaires, mais des masses de couronnes décorées d'inscriptions rappelant les luttes et les succès dont elles étaient la récompense. Les applaudisseurs suivaient, les uns en troupes compactes, les autres répandus dans la foule, commandant tour à tour les cris ou le silence, insolents comme des

esclaves dans l'ivresse, excitant ceux qui montraient de la froideur, et, s'ils ne trouvaient pas moyen de leur arracher des acclamations, les assommaient.

Le triomphateur, ayant fait abattre la porte du Grand Cirque, traversa le Forum pour se rendre au temple d'Apollon Palatin, auquel il croyait devoir une reconnaissance particulière. Pendant sa marche, les pieds de ses chevaux foulaient des fleurs, on immolait des victimes, on brûlait des parfums, le vin coulait dans les fontaines, on rendait la liberté à des oiseaux rares retenus depuis longtemps captifs, le peuple recevait de l'argent et des dons de toutes sortes, et des voix innombrables, réglées par les accords du théorbe et de la lyre, chantaient des hymnes en l'honneur des dieux, et du triomphateur que l'on plaçait, par avance, au rang des immortels.

Après quelques jours donnés au repos, les jeux et les spectacles furent repris à Rome avec frénésie, surtout au théâtre où le grand artiste revenu récemment de la Grèce faisait entendre sa voix divine. Tout ce qu'il y avait de plus illustre dans le sénat et dans l'ordre équestre briguait l'honneur d'y être admis, et oubliait son rang pour se confondre avec la plus vile populace qui adorait ces fêtes, et s'y livrait aux élans désordonnés d'une joie qui allait jusqu'au délire, et que l'on récompensait tou-

jours par d'immenses largesses. Mais malheur à ceux dont les mains fatiguées cessaient d'applaudir, ou qui, par leur inhabilité, troublaient la tactique savante des claqueurs, car des soldats chargés de la police du spectacle les surveillaient, et leur rappelaient avec brutalité les devoirs imposés aux auditeurs. « A l'une de ces représentations, dit Tacite, plusieurs chevaliers, en voulant « se faire jour à travers la foule qui les pressait dans des « passages étroits, furent écrasés. D'autres, à force de « rester jour et nuit sur leurs siéges, tombèrent dangereusement malades. » Mais on affrontait la mort plutôt que de s'absenter, à cause des délateurs qui, soit ouvertement, soit en secret, s'informaient des noms, épiaient sur les visages l'impatience ou l'ennui des spectateurs, afin qu'ils en fussent punis comme d'un crime d'Etat. Vespasien, qui régna plus tard, faillit payer de sa vie le plaisir d'un court sommeil. Il ne fut sauvé que par les sollicitations pressantes de ses amis; et surtout par l'ascendant de sa destinée, qui lui réservait une fortune qu'il ne rêvait pas alors. — Comment donc, me direz-vous, de pareilles choses pouvaient-elles s'accomplir à la face du soleil? — C'est que cet orateur, ce poëte, ce chanteur, ce joueur de lyre, cet histrion était le maître d'un empire qui avait pour bornes :

Au nord, le Rhin et le Danube;

A l'orient, l'Euphrate;

Au midi, la Haute-Egypte, les déserts de l'Afrique et le mont Atlas;

A l'occident, les mers d'Espagne et des Gaules.

Il s'appelait Néron. — Je n'envisage ici qu'une des faces de son existence. Si vous voulez le connaître tout entier, lisez les récits de Tacite et de Suétone, que Voltaire accuse d'exagération, mais que tous les historiens, cependant, regardent comme vrais. — Leurs tableaux, d'ailleurs, auraient besoin d'être fortement estompés pour les offrir ici à vos regards. — Dans un sujet qui pourrait, à plus d'un titre, devenir scabreux, je suivrai ce précepte, que votre attitude me rappellerait si je n'étais naturellement disposé à l'observer : *Glissez, Mortels, n'appuyez pas.* — Et malgré cette réserve, ce n'est pas la stérilité du sujet qui m'effraye, c'est son abondance.

III.

Je ne résiste pas au plaisir de vous parler un peu de la Grèce, puisque le sujet qui nous occupe m'a conduit tout-à-l'heure à prononcer ce nom qui rappelle de si grands souvenirs. Voici un passage de la description qu'en a faite un homme qui l'a visitée en portant en lui les illuminations que fait rayonner sur les élus le triple génie du penseur, de l'orateur et du poëte, Lamartine. —

Je vais jeter ce lambeau de pourpre sur mon indigence. —
« Ce peuple, destiné à occuper sur un si petit espace
« une si grande place dans le monde de l'histoire, de la
« pensée et des arts, était une agrégation de cinq ou
« six races, les unes européennes, les autres africaines,
« les autres asiatiques, que la contiguïté de l'Europe, de
« l'Asie et de l'Afrique avait mêlées ensemble dans ce
« carrefour du monde ancien, frontière indécise de trois
« continents. La rudesse du montagnard, l'esprit d'aven-
« ture du marin, la douceur de l'Asiatique, la religion de
« l'Egyptien, la pensée de l'Indien, la mobilité du Perse,
« étaient si bien fondus dans leur physionomie physique
« et dans leur génie multiple, que ce peuple était par sa
« beauté, son héroïsme, sa grâce, son caractère à la fois
« entreprenant et flexible comme un résumé de tous les
« peuples. »

. . . . . .

« Le climat de la Grèce est aussi varié que ses sites,
« et aussi tempéré que sa latitude. Depuis les neiges éter-
« nelles de la Thessalie jusqu'à l'été perpétuel des
« vallées de la Lydie, et jusqu'à la fraîche ventilation des
« îles, toutes les rigueurs, toutes les chaleurs et toutes
« les tiédeurs de température s'y touchent, s'y contras-
« tent ou s'y confondent sur les montagnes, dans les
« plaines ou sur les flots. Le ciel y est limpide comme
« en Egypte, la terre féconde comme en Syrie, la mer

« tantôt caressante et tantôt orageuse comme aux tropi-
« ques. Les sites et les scènes de la nature y sont, à peu
« de distance et dans un cadre qui les rapproche, grands,
« bornés, sublimes, gracieux, alpestres, maritimes,
« recueillis ou sans bornes comme l'imagination des
« hommes. Tout s'y peint en traits imposants, pittores-
« ques, éblouissants dans les yeux. Tantôt hymne, tantôt
« poëme, tantôt élégie, tantôt cantique, tantôt strophe
« voluptueuse, cette terre est la terre qui peint, qui
« parle, et qui chante le mieux à tous les sens. » — Voilà, n'est-ce pas, Messieurs, un langage magnifique, mais qui a un mérite supérieur encore à la magnificence, c'est la vérité. Ces enfants de la Grèce, comblés par le ciel de tant d'aptitudes diverses, et environnés, on pourrait dire submergés par toutes les splendeurs de la nature, étaient réellement les prédestinés de la gloire.

Les Grecs étaient passionnés pour les jeux publics, solennités nationales où ils déployaient une pompe extraordinaire, et auxquelles assistait un concours immense d'étrangers venus des pays lointains. Les personnages les plus illustres descendaient dans l'arène, où l'on n'admettait, du reste, que des hommes libres, et honorés de l'estime de leurs concitoyens. Il y avait quatre sortes de jeux, que l'on appelait *sacrés*, parce qu'ils étaient un hommage rendu à des dieux, ou à des héros déifiés par l'admiration des hommes. Les plus grands honneurs at-

tendaient ceux qui remportaient un prix dans ces fêtes, surtout les vainqueurs des jeux olympiques. Un char de triomphe les ramenait dans leur patrie, et l'on pratiquait une brèche aux remparts de leur ville natale, afin de leur frayer un passage réservé pour eux seuls, et qu'on refermait ensuite. Dans plusieurs cités, ils recevaient des présents considérables, siégeaient aux premières places dans les assemblées et dans les spectacles, et l'Etat leur assurait une existence indépendante et riche. Celui qui sortait vainqueur de tous les exercices devenait un être surhumain, allié en quelque sorte à la race des dieux, et voyait les distinctions dont il était l'objet s'étendre à sa famille, à ses concitoyens, à la ville qui lui avait donné le jour.

La guerre et les jeux donnèrent à tous les Grecs la force, la vaillance et la beauté. — Les Athéniens en particulier durent à une faveur spéciale du ciel cette finesse ingénieuse devenue proverbiale, le fanatisme de la patrie, un langage dont la richesse leur a permis, sans qu'on ose presque accuser leur orgueil, de considérer comme barbares tous ceux qui n'étaient pas nés dans l'Attique, et enfin cette innombrable phalange de grands hommes dans tous les genres, guerriers, philosophes, orateurs, poëtes, historiens, sculpteurs, qui ont immortalisé le nom d'Athènes, et l'ont transmis à la postérité comme un type accompli destiné à faire à la fois notre admiration et

notre désespoir; car nous craignons bien qu'il ne nous soit pas donné de l'égaler jamais.

Rome, qui tint à honneur d'imiter la Grèce, et lui prit plusieurs de ses lois sages ou de ses coutumes brillantes, voulut aussi lui emprunter ses Jeux. Mais cette institution ne s'acclimata sur le sol de l'Italie qu'en perdant le caractère généreux qui avait fait sa gloire, comme ces arbres qui, dans certaines régions privilégiées, donnent des rameaux magnifiques, et dont les troncs deviennent stériles lorsqu'on les transplante dans d'autres climats moins favorisés de la nature. — A Olympie, où Jupiter combattit contre Neptune pour l'empire du monde, et où il avait un temple vénéré par la superstition païenne, dans la plaine Delphes où Apollon écrasa le serpent Python, à Némée où Hercule terrassa un lion, à l'isthme de Corinthe où Thésée restaura les fêtes établies par Sisyphe dans les premiers âges du monde, l'arène enfanta des héros. Mais les cirques romains ne virent que des combats de gladiateurs, des luttes de joueurs de lyre et des rivalités de baladins. — Sur les bords du fleuve Alphée, les acclamations de la Grèce entière distribuaient des couronnes aux vainqueurs immortalisés par les chants de Pindare, et leur élevaient des statues dans le bois sacré d'Olympie. Sur les rives du Tibre, on repoussa longtemps ces divertissements qui blessaient l'austérité romaine, et qui n'y pénétrèrent qu'avec la décadence des

mœurs; la gloire n'y fut décernée qu'à des histrions par des applaudisseurs mercenaires et par une multitude avilie. — L'histoire est obligée de dire que les *factions* du cirque étaient destinées à jouer un rôle important dans les annales d'un grand peuple dont elles ont terni la gloire, et à ensanglanter les rives du Bosphore, lorsque les faibles descendants des vainqueurs du monde eurent fondé cette puissance éphémère que l'on a nommée le Bas-Empire. Les habitants de Constantinople, pendant qu'ils se passionnaient pour les cochers *verts* et les cochers *bleus*, virent les disciples de Mahomet briser la croix qui surmontait la basilique de Sainte-Sophie, et planter le croissant sur son dôme profané.

IV.

Néron avait honoré de sa rivalité un jeune poëte nommé Lucain. — Lucain naquit à Cordoue, colonie romaine de l'Andalousie, en l'an 38 de l'ère chrétienne, sous le règne de Caligula. Sénèque, son oncle, avec la supériorité du génie et la tendresse du cœur, cultiva lui-même l'esprit de cet enfant sorti d'une famille qui portait dans le sang, comme un don héréditaire, l'instinct poétique et le feu de l'imagination espagnole. — Tout alla bien

d'abord. Le jeune homme, admis dans l'intimité du prince, et comblé de faveurs publiques et privées, fut fait, avant l'âge, questeur et augure; n'ayant pas vingt-sept ans, il était désigné consul pour l'année suivante. Sa gloire poétique remplissait Rome, et il avait déjà des admirateurs qui le mettaient à côté de Virgile. Cette haute fortune devait, comme ces lueurs phosphorées que l'on voit dans les plaines par un soir d'été, briller et aussitôt s'éteindre, en laissant cependant un nom impérissable, celui de l'auteur de la Pharsale. — Néron ayant un jour chanté la métamorphose de Niobé, Lucain chanta ensuite la descente d'Orphée aux enfers. Si l'on juge le génie poétique du fils de la seconde Agrippine par les quatre vers obscurs et ampoulés que l'on trouve dans la première satire de Perse et qu'on lui attribue (les seuls que le temps ait épargnés, et qui ne nous font pas regretter les autres), on n'aura pas de peine à croire que Néron, malgré les éloges dont l'accablèrent ses auditeurs qui devaient le louer ou mourir, ne peut s'empêcher de reconnaître intérieurement la supériorité de son émule, et qu'il y vit une offense cruelle. Il voua dès lors, dans son cœur, à son jeune protégé devenu son rival triomphant, une haine qui, après avoir couvé quelque temps, éclata. Celui qui jalousait d'une façon si haineuse les vainqueurs des jeux olympiques qu'il voulait faire abattre leurs statues, pouvait-il épargner un poëte? Il défendit à

UNIVERSITY

Lucain de lire en public un poëme qu'il venait de composer sur l'incendie de Troie et sur celui de Rome. Néron avait déjà puisé, dans la lecture de la Pharsale, des griefs plus sérieux. Il ne pardonnait pas à son auteur d'avoir loué Brutus, divinisé la vertu de Caton, et reproché à César, en termes sanglants, la violation de Rome et la victoire de Pharsale sans laquelle Néron n'aurait jamais régné.

Ce n'était pas à Néron qu'il fallait rappeler que, sous le règne de Tibère, Cremutius Cordus fut mis à mort, par ordre du sénat, pour avoir fait l'éloge de Brutus et de Cassius. Et les adulations du commencement de la Pharsale n'étaient pas faites pour le désarmer, car leur emphase ampoulée cachait certainement une satire. J'ai relu souvent ces vers que l'on a tant reprochés à leur auteur, et il m'a toujours été impossible de les prendre au sérieux. Les éloges, quand ils ont dépassé les limites de l'hyperbole permise aux poëtes, touchent forcément à l'ironie. Vous allez en juger par un court passage de cette fameuse traduction de Brébeuf, que Boileau et La Harpe ont criblée de sarcasmes, mais où l'on signale beaucoup de vers heureux, et qui présente, à défaut d'autre mérite, celui cependant assez rare d'avoir été inspirée par une admiration sincère du modèle, et une verve qui, malgré ses inégalités, ses nuages et ses défaillances, en reflète parfois les chaudes couleurs. — Le poëte, emporté par

son lyrisme, ou plutôt feignant de l'ère, dit d'abord que les Romains n'ont pas payé trop cher, par tous les crimes des guerres civiles, le bonheur d'avoir Néron pour maître:

Quod si non aliàm venturo fata Neroni
Invenere viam.....
Jam nihil ô Superi querimur : scelera ipsa nefas que
Hac mercede placent.

Ensuite, il détrône le maître de l'Olympe, pour faire régner à sa place, dans l'empyrée, Néron auquel il s'adresse en ces termes :

Fais voir les nations calmes et fortunées,
Puis retourne à tes dieux plein de gloire et d'années.
Certes quand ils voudront enlever de ces lieux
Le plus rare présent qui soit venu des cieux,
Honteux de te laisser sur la terre où nous sommes,
Et de voir si longtemps un dieu parmi les hommes;
Ou quand, pour t'assurer un temple et des autels,
La mort viendra te mettre au rang des immortels,
Le sort, dont ta vertu t'a déjà fait le maître,
Te laissera choisir quel dieu tu voudras être.
Tu pourras t'égaler au maître des humains,
Et porter, comme lui, la foudre dans tes mains,
Ou, plein d'un noble orgueil et d'une belle audace,
Enlever la couronne au démon de la Thrace;
Ou, brillant d'un éclat qui n'a pas de pareil,
Donner un nouveau guide aux coursiers du soleil,
Au ciel un nouvel astre, au jour un nouveau père,
A l'univers entier un démon tutélaire.
Oui, César, on verra les dieux à ton aspect,

Saisis d'étonnement et remplis de respect,
Admirer en tremblant l'éclat qui t'environne,
Et soumettre à ton choix leur gloire et leur couronne.
Alors il ne faut pas que ta divinité
Choisisse pour son trône un climat écarté,
D'où tes yeux ne pourraient sur Rome gémissante
Verser qu'une influence oblique et languissante.
Si l'un ou l'autre pôle avait rempli ton choix,
Ses essieux trop chargés gémiraient sous le poids.

Quelques licences que l'on permette à la poésie, et à l'emphase andalouse, je ne croirai jamais que Lucain ait pu exprimer sérieusement de pareilles pensées, sous lesquelles perce une satire si acerbe qu'on les croirait empruntées à l'apothéose de Claude par Sénèque, c'est-à-dire à l'Apocoloquintose..... la métamorphose de Claude en citrouille. — Néron, qui était un peu louche, ne se méprit pas sur le double sens de ce vers :

Unde tuam videas obliquo sidere Romam.

Pour lancer à ta Rome un oblique regard.

La Pharsale, accablée sous les anathêmes de Boileau, est peu lue aujourd'hui. Mais l'ostracisme qui pèse sur elle, je n'hésite pas à le dire, me paraît injuste. Corneille, ne l'oublions pas, professait pour elle une admiration dont nous trouvons la trace dans ces vers si connus :

Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Les admirateurs et les détracteurs de Lucain ont donc pour eux, les uns et les autres, une autorité imposante : *Magno se judice quisque tuetur.* — Quintilien trouve que l'auteur de la Pharsale doit être mis au nombre des orateurs plutôt que des poëtes. La Harpe, tout en louant quelques parties de l'ouvrage, ne trouve pas le sujet épique. N'y a-t-il donc pas une donnée épique dans cette lutte dont l'empire du monde était l'enjeu? Quel est le héros digne de l'épopée, si vous en excluez César, né du sang le plus illustre de l'univers, et doué par la nature et par la fortune de tous les dons de la naissance, du rang, de la richesse, de l'éducation, de l'éloquence, du courage et du génie? — Toutefois, le temps me manque, et le discernement aussi, je le reconnais, pour trancher une aussi formidable question; mais, je ne ne le cacherai pas, je relis souvent avec bonheur quelques pages de la Pharsale : j'aime les idées élevées qui la décorent, ses vers à l'allure majestueuse, et je lui applique ce précepte d'Horace, qui veut qu'on excuse certains défauts lorsque de grandes beautés les rachètent. — Et sous cette parure éblouissante quelles pensées pleines de noblesse! quelle virilité! quel sentiment de la grandeur romaine! quel amour passionné de la patrie! quels éclats! C'est la foudre rythmée. — Ah! sans doute, tout cela doit être mis dans un rang inférieur à la pureté virgilienne, mais quand on pense que c'est l'œuvre d'un jeune homme de

vingt-cinq ans, il est impossible de ne pas gémir sur la catastrophe qui a moissonné dans sa fleur un génie dont les années auraient bientôt calmé la fougue, pour ne lui laisser que la simplicité limpide et forte qui est l'apanage de la vraie grandeur.

Un savant critique, Artaud, a fait cette remarque : « Au « milieu de la corruption du palais impérial, qu'on se « figure par quel travail une âme bien née pouvait conci- « lier l'obséquiosité du courtisan avec les sentiments de « liberté qui ont parsemé la Pharsale d'héroïques élégies « sur la chute de la République. » — Il ne me paraît pas impossible d'expliquer autrement cette énigme morale. Certaines âmes vicieuses ou faibles achèvent, il est vrai, de se pervertir dans une atmosphère corrompue; mais chez d'autres d'une nature plus élevée, la vue du vice produit une colère généreuse, que la compression est loin d'amortir, et qu'elles épanchent dans des livres où respire la vertu. Le crime ne subit pas de flétrissure plus sanglante que celle qui lui est infligée par les honnêtes gens qui sont forcés de le voir de près, et de le souffrir. La vue même du crime nourrissait la vertu de Lucain, réchauffait son patriotisme, exaltait son génie. Pour se purifier de la fréquentation de Tigellinus, il reportait sa pensée vers l'austérité de Caton. Après s'être prosterné devant Poppée, il chantait la vertu de Martia, et pleurait avec Cornélie sur l'urne funéraire de Magnus.

— Les exemples de ce genre ne sont pas rares. C'est ainsi que, dans un temps qui n'est pas bien loin de nous, l'illustre archevêque de Cambrai, Fénélon, témoin des abus du despotisme et des scandales produits par des passions semblables à celles qui égarèrent Salomon sur la fin de sa vie, Fénélon, pendant qu'il était chargé de l'éducation du duc de Bourgogne, médita, dans le palais même de Louis XIV, *le Télémaque*, ce livre qui, s'il n'est pas une satire directe du règne du Grand Roi, n'en recèle pas moins, dans ses profondeurs, les germes de réformes dont la hardiesse, a, dans son temps, effrayé les sages, et qui, pour être présentées avec candeur, n'en ont pas moins servi à battre en brèche l'ordre social qui existait alors. — Je vous laisse à décider si l'auteur a voulu, comme on l'a dit, peindre madame de Montespan dans Calypso, mademoiselle de Fontange dans Eucharis, la duchesse de Bourgogne dans Antiope, Louvois dans Protésilas, le roi Jacques dans Idoménée, Louis XIV dans Sésostris. — Les allusions furent assez transparentes pour être comprises par Louis XIV, et la tendance réformatrice blessa les puissants du jour, car Fénélon fut frappé d'une disgrâce irrévocable.

Le duc de Saint-Simon se mêlait aux flots des courtisans qui, entassés dans *l'OEil de Bœuf*, venaient briguer les honneurs du petit lever, et souriait à ceux qu'il attachait, en sortant de là, au pilori de l'histoire. — Jean-Jacques

Rousseau disait un jour : « *J'attends qu'on m'enferme à la* « *Bastille pour écrire un livre sur la liberté.* — Les pasteurs des peuples, les dompteurs des hommes, en voyant ces lions et ces aigles passer inoffensifs au milieu des masses soumises qu'ils foulent sous leurs pieds, les croient domptés; ils se trompent : le lion bientôt leur fait sentir sa griffe, et l'aigle, reprenant son vol vers les cieux, plane au-dessus de leurs têtes.

V.

Un éminent professeur de l'Académie de Paris, M. Jacques Demogeot, écrivain, orateur et poëte, vient d'enrichir notre littérature nationale d'un monument qui lui manquait, une fidèle et éloquente traduction en vers de la Pharsale. Lucain, si longtemps oublié, ou méconnu, va revivre. L'événement du jour, pour moi j'ose l'avouer, c'est cette primeur poétique d'une haute saveur, à laquelle j'ai l'heureuse fortune de pouvoir vous initier : et en présence de ce grand fait littéraire, je reste inaccessible aux passions contemporaines. — Je me sens toujours saisi d'un respect profond, et d'une vive reconnaissance, lorsque je vois venir à moi un homme blanchi par l'étude qui me dit : « Voici une œuvre

« à laquelle j'ai consacré, pendant vingt ans de ma vie, « toutes les facultés de mon intelligence, et les élans « de mon cœur. » C'est là ce qu'a fait M. Demogeot, et il l'a fait avec un dévouement sans bornes, une constance ferme, et un bonheur rare, inspiré par son modèle, qui jusqu'alors avait désespéré tous les traducteurs; s'enlaçant à lui dans une étreinte qui les confond l'un et l'autre, le serrant pied à pied, pensée pour pensée, vers pour vers, mot pour mot, éclair pour éclair; s'élevant avec lui dans son vol pindarique, de telle sorte que le même souffle embrase leurs poitrines, et soutient leurs ailes sur lesquelles se réflètent les mille couleurs de l'écharpe d'Iris.

Parmi les parties qui fixent plus particulièrement les suffrages des admirateurs de la Pharsale, on cite, vous le savez, l'*Introduction*, portique splendide de l'édifice, le parallèle entre César et Pompée, le passage du Rubicon, le tableau des proscriptions, le retour de Martia dans la maison de Caton, la forêt druidique, Appius consultant l'oracle de Delphes, les magiciennes de Thessalie et le cadavre qui parle, la bataille de Pharsale, la fuite de Pompée en Egypte et sa mort, le jardin des Hespérides, la marche de Caton à travers le désert, César sur les ruines de Troie et au tombeau d'Alexandre, et enfin l'entrevue de César et de Cléopâtre.

Je voudrais vous faire une citation, mais comment

choisir ? Je prends au hasard... vous allez, du même coup, juger Lucain et son brillant interprète, devenu presque, par le bonheur de ses efforts, le rival de gloire de son modèle..... *La Forêt druidique :*

Une forêt sacrée, inviolable aux âges,
Eternisait la nuit sous ses profonds ombrages.
Nul soleil n'en perça la froide obscurité.
Là ni Pan, ni Sylvain, champêtre déité;
Point de nymphe égarée en ces abris occultes,
Mais d'horribles autels, mais de barbares cultes;
Toujours de sang humain l'arbre arrosé grandit.
S'il faut croire aux récits que l'âge ancien redit,
L'oiseau craint de poser sur ces rameaux funèbres;
Les monstres des forêts redoutent leurs ténèbres;
L'éclair n'ose y briller, le vent craint d'y gémir;
Dans le calme des airs, on voit l'arbre frémir.
Du sein des rochers noirs tombent des eaux impures;
Des troncs taillés sans art, en informes figures,
Montrent des dieux gaulois l'effrayante pâleur,
Et leur vétusté seule inspire la terreur.
Nous craignons moins nos dieux sous leurs formes plus saintes,
Tant le mystère ajoute à nos pieuses craintes!
On disait que souvent, sous le sol ébranlé,
Dans ses antres profonds la terre avait hurlé.
L'if brisé remontait sur la tige raidie;
Dans la forêt sans feu frémissait l'incendie :
Des dragons l'embrassaient de leurs vastes replis.
Jamais d'adorateurs ces lieux ne sont remplis ;
On les laisse à leurs dieux. La nuit, dans le silence,
Ou, quand au haut du ciel l'ardent Phœbus s'élance,
Le prêtre n'ose entrer dans cet affreux désert,
Et craint d'y rencontrer le maître affreux qu'il sert.

Après ce tableau lugubre, en voici un charmant : L'entrevue de César et de Cléopâtre :

Sûre de sa beauté, plaintive, mais sans larmes,
D'un semblant de douleur, fardant d'habiles charmes,
S'ornant de ses cheveux qu'elle feint d'arracher,
Cléopâtre l'aborde, et cherche à le toucher.
. . . . . .
L'oreille de César contre elle en vain s'obstine ;
Sa voix a commencé, son œil lascif termine.
Par une infâme nuit son joug est acheté.

Quand d'immenses présents ont scellé le traité,
Un festin célébra leur commune allégresse.
Cléopâtre y déploie un faste de richesse
Jusqu'alors étranger aux excès des Romains.
La salle est un vrai temple ; à peine sous nos mains,
Le luxe étalerait une œuvre plus frappante ;
Des lambris opulents l'or couvre la charpente;
Point de marbre aminci cachant des murs grossiers;
L'achate ici se dresse en utiles piliers;
La pourpre du rubis jonche partout la terre.
Le pied foule l'onyx. Ainsi qu'un bois vulgaire,
L'ébène en lourds massifs jeté profusément
Satisfait le besoin, et non pas l'ornement.
L'ivoire le plus pur tapisse la muraille;
Sur les portes reluit une indienne écaille,
Oú par un art savant l'émeraude s'unit.
Aux lits brille la perle, et le jaspe y jaunit.
L'étoffe a bu longtemps la pourpre d'Assyrie ;
Dix chaudières d'airain de leurs sucs l'ont nourrie ;
Ou bien l'aiguille habile y sema ses fleurs d'or;
Ou le tissu d'Egypte en créa le décor.

UNIVERSITÉ

VI.

Une haine violente existait, déjà depuis quelque temps, entre l'empereur et le poëte, lorsque ce dernier, qui appartenait, à plus d'un titre, au *genus irritabile vatum*, crut trouver une occasion de satisfaire ses ressentiments en prenant part à la conspiration qui eut pour but de faire monter sur le trône des Césars Calpurnius Pison. Si jamais complot fut excusable, ce fut sans contredit celui-là. Rappelons-nous ce qu'était la société romaine à cette époque dont Chateaubriand a fait, dans ses *Etudes Historiques*, un tableau à la fois si brillant et si sombre, deux qualités qu'il fallait réunir pour qu'il fût complet, et qui semble tracé sous l'inspiration de la fameuse prosopopée de Fabricius. — L'auteur du Génie du Christianisme nous dit : « Un long paganisme et « des institutions contraires à la vérité humaine avaient « porté la gangrène dans le cœur du monde romain... « La pourriture de l'empire romain vint de trois causes « principales : du culte, des lois et des mœurs. Et « comme cet empire renfermait dans son sein une foule « de nations placées dans divers climats, à différents degrès « de civilisation, toutes ces nations mêlaient leurs cor- « ruptions particulières à la corruption du peuple domi-

« nateur : ainsi l'Egypte donna à Rome ses superstitions,
« l'Asie sa mollesse, l'occident et le nord de l'Europe
« leur mépris de l'humanité. »

Et plus loin :

« Dans une société où moins de dix millions d'hommes
« disposaient de la liberté de plus de cent - vingt
« millions de leurs semblables, on conçoit la facilité
« que les diverses cupidités avaient à se satisfaire.
« L'esclavage était une source inépuisable de corruption ;
« la seule définition de l'esclave disait tout : *Non tam*
« *vilis quàm nullus ;* moins vil que nul. »

Depuis l'établissement de l'empire, les richesses du monde affluaient à Rome, où on les épuisait en profusions insensées, et en fêtes dont le récit alarme souvent la pudeur. Les maîtres de l'empire aimaient à faire violence à la nature, non pour des entreprises utiles, mais pour des fêtes dont on ne reverra jamais les somptuosités folles, et dans lesquelles il fallait à des convives couronnés de roses, pour compléter leur ivresse, la vue et l'odeur du sang. Le lac Fucin ayant été détourné, son lit mis à sec devint le théâtre d'un immense festin, pendant que 19,000 hommes se heurtaient dans un combat naval, et que des gladiateurs s'égorgaient, pour amuser Claude. Les cris des mourants se mêlaient aux rires des convives. Le plaisir n'était pas, du reste

sans danger, car les eaux mal contenues grondaient, et pouvaient, d'un moment à l'autre, en rompant leurs faibles digues, envoyer souper chez Pluton ceux qui dînaient joyeusement à la table de César. — Le monde ne reverra jamais une fête comme celle-là, ni comme le fameux et impur banquet de Néron sur l'étang d'Agrippa. — Néron, lorsqu'il eut construit à Rome son *Palais d'Or,* dont Suétone a laissé une description féérique, déclara « *qu'il commençait à être logé comme un hom-* « *me.* » Quant à Poppée, cette femme prestigieuse dont Tacite a dit « *hors un cœur honnête Poppée avait tout,* » elle se faisait suivre dans ses voyages par 500 ânesses destinées à fournir le lait de ses bains. — Partez de ce détail pour établir le budget de sa toilette.

Pendant que la folie et le crime couronnés s'abattaient sur le monde comme des fléaux envoyés par la justice divine, les premiers Chrétiens, enfouis au fond des catacombes, appelaient, par leurs prières, le pardon de Dieu sur leurs persécuteurs. La voix du maître suprême de l'univers se faisait entendre aux confesseurs de la foi, et leur promettait que Rome, purifiée par leur sang de toutes les souillures du paganisme, prendrait bientôt, sous le prestige de la croix, cet empire des âmes que l'impiété affermit au lieu de l'ébranler. — Détournons un instant les yeux des iniquités païennes, et portons-les, afin de nous consoler, sur les saintes

figures des disciples de Jésus ; cette diversion est nécessaire pour ne pas désespérer du sort de l'humanité en voyant Néron régner.

Dans une société telle que la nôtre, le luxe des riches alimente le commerce, et fait circuler les capitaux qui autrement resteraient inertes. C'est un bienfait de notre organisation moderne que la prodigalité ne nuise qu'au prodigue, et tourne au bien public. Il n'en était pas ainsi dans l'antiquité : à Rome, par exemple, la plupart des arts manuels étant exercés par des esclaves ou par des vaincus, les patriciens ne voyaient dans les artisans que des machines, des choses dont ils faisaient les instruments de leurs fastueuses voluptés. Les ressources du crédit, des banques, des entrepôts n'existant pas, les échanges et les transactions commerciales n'ayant pas de règles, le producteur et le consommateur n'avaient pas entre eux ces relations qui leur assurent, de nos jours, des garanties mutuelles. Un proconsul affamait une province pour établir l'abondance dans son entourage, en enlevait tout l'or pour orner les lambris de son palais, et pour acheter des esclaves noirs, des gladiateurs germains, des parasites grecs, et des femmes savantes dans l'art d'aimer. Ses chars ne roulaient pas si leurs timons et leurs essieux n'étaient garnis de métaux rares, et ses chevaux boitaient si on oubliait de préserver leurs pieds des meurtrissures du sol par

des cercles d'argent. Un luxe effrené, au lieu d'attirer la production, épuisait tout, et coupait l'arbre pour en cueillir le fruit. Pour apprécier sainement le temps où nous vivons, il serait bon de faire quelquefois des rapprochements semblables.—Cette époque de décadence morale, qui forme un si frappant contraste avec celle de la vertu romaine des anciens jours, s'était incarnée, et en quelque sorte personnifiée dans Néron, l'homme le plus pervers qui fut jamais, de sorte que son nom est devenu celui de la tyrannie même. Ceux qui pratiquaient encore la vertu antique lui reprochaient surtout l'avilissement dans lequel son goût pour le théâtre avait jeté le nom romain. Si la Grèce honorait ceux qui montaient sur la scène, la loi romaine, au contraire, (c'est là une différence très-digne d'être remarquée) les déclarait infâmes, ainsi que le prouve un édit du Préteur que l'on peut lire dans le Digeste. Cette profession de comédien, si longtemps couverte d'opprobre, le tyran forçait les sénateurs et les personnages consulaires de l'exercer, et s'en glorifiait lui-même. Il n'est donc pas étonnant, par toutes ces causes réunies, que le nombre de ceux qui prirent part à la conjuration de Pison ait été si considérable, et le secret si bien gardé. Tacite a consacré quelques-unes de ses plus belles pages au récit de cette entreprise, dont il loue les instigateurs, et déplore l'insuccès. Rome fut noyée

dans le sang des conjurés, dont les noms sont associés, par la postérité, à ceux d'Harmodius et d'Aristogiton. Quelques-uns, pour racheter leur vie, eurent la lâcheté de faire des révélations qui compromettaient leurs amis, leurs proches, et les plus chers objets de leur attachement. Faut-il croire que Lucain ait accusé sa mère? Dieu veuille que ce soit une calomnie produite par la haine, et perpétuée par la crédulité. Mais, pour la gloire du nom Romain, on doit mentionner que la plupart, tels que Pison, Sénèque, Epicharis, et Lucain (ce dernier, après un instant de faiblesse peut-être?) surent bien mourir.

Parmi les faits de ce temps, on doit noter la résignation avec laquelle les sujets des empereurs attendaient, ou se donnaient eux-mêmes la mort, ne renonçant pas encore à flatter dans ce moment suprême, et, le plus souvent, léguant au Souverain tous leurs biens, seul moyen de désarmer la colère impériale à l'égard de leur famille. Ainsi, le testament de Pison lui-même, qui se fit couper les veines des bras, fut infecté d'adulation pour Néron, ce qu'il fit par amour pour sa femme Arria.

Le mot de courage n'est peut-être pas rigoureusement applicable aux circonstances dont nous parlons: ne faut-il pas le réserver pour un danger affronté par une âme qui accomplit librement un sacrifice? Ici, bon gré, mal gré, il fallait mourir..... mais on croirait que l'art de mourir

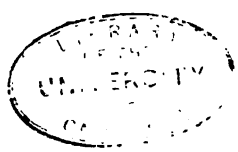
entrait dans l'éducation des Romains des classes élevées, comme dans celle des gladiateurs, tant la plupart d'entre eux savaient mettre de bonne grâce dans ce dernier acte de leur existence. Ne valait-il pas mieux, après tout, se faire ouvrir les veines, offrir, devant ses amis, une libation à Jupiter Libérateur, et prononcer une allocution philosophique honorable pour sa gloire, que d'attendre l'insulte et le fer du centurion ! La mort de Sénèque fut entourée d'une pompe théâtrale, celle de Pétrone fut charmante, celle d'Epicharis héroïque, mais toutes, au résumé, orgueilleuses. La mort étant, pour les païens, le seuil du néant, les sages tâchaient d'en faire une apothéose, les voluptueux une comédie. — Le christianisme seul a enseigné aux hommes à mourir avec un courage simple et vrai, parce que, pour le Chrétien, la véritable vie, celle de l'âme, ne commence que le jour où celle du corps finit.

Lucain se fit un instant illusion sur son sort, mais il reçut bientôt aussi l'ordre de mourir.—Il avait vingt-sept ans.— Comme son oncle Sénèque, il se fit ouvrir les veines, et se mit à réciter des vers dans lesquels il racontait la mort d'un soldat blessé qui avait vu, comme lui, son sang s'échapper de ses veines avec sa vie. Sa voix, d'abord vibrante, s'affaiblit peu-à-peu. Il cessa en même temps de chanter et de vivre.....

VII.

Messieurs, bien qu'il n'y ait pas ici de clepsydre apparente, je crois la durée de cette réunion arrivée à son terme. Veuillez, cependant, m'accorder un instant encore. — J'ai eu l'honneur de parler trois fois devant vous, et j'ose affirmer, dussiez-vous m'accuser d'outrecuidance, que ces réunions n'ont pas été sans résultat, que quelqu'un même en a largement profité..... je vais compléter ma pensée. Il arrive d'habitude que ceux qui montent dans une chaire ont la prétention d'enseigner, et c'est leur droit lorsque l'exercice de leur profession les y a préparés, et a rendu leur ambition légitime; mais, dans les conférences que je vous ai faites, c'est le professeur qui est venu pour apprendre. La leçon ici, c'est vous qui l'avez donnée, et c'est moi qui l'ai reçue. Oui, messieurs, et je m'exprime sans fausse modestie, c'est moi qui suis venu ici pour apprendre de vous comment il faut parler à l'étite d'une ville dans laquelle les exercices de l'esprit sont en honneur, et vous me l'avez appris. Je vous ai, autant qu'il m'a été possible, observés pendant que je parlais; j'ai recueilli et noté les conseils que m'a donnés votre attitude. Je vous ai vus attentifs lorsque je le méritais, distraits dans mes moments de langueur, bienveillants toujours, et j'ai fait tout ce qui dé-

pendait de moi pour profiter des avertissements que vous m'avez ainsi donnés. — J'avais donc raison de dire tout-à-l'heure que quelqu'un avait largement profité de ces réunions. — Il ne me reste plus qu'à vous exprimer le regret de me séparer de vous, et à vous remercier de votre indulgence, des enseignements que j'ai recueillis sous vos yeux, et enfin de n'avoir pas, pendant que je parlais, succombé au sommeil, comme Vespasien au théâtre de Rome, ce que vous auriez pu faire sans courir le même danger.



FIN.

ERRATA.

Pag.	lig.	Au lieu de :	Lisez :
59	5 et 12	Hocstœdt	Hochstœdt
59	7	ces quatre actions	ces actions
76	25	Mélac	Magnac
82	26	1995	1695
110	7	pauvres	faibles
10	9	tout autre	toute autre

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

NOV 29 1932

MAR 17 1933

MAR 1 : 1935

MAY 1 7 1979 3 9

REC. CIR. JUN 6 1979

SENT ON ILL

JUN 1 5 1995

U. C. BERKELEY

LD 21-50m-8,'32

de la succession d'Espagne.

Dec.3'17 Macdonald
DEC 8 1917
DEC 15 1917
AUG 31 1920
1 1930
NOV 29 1932
MAR 17 1933
MAR 11 1935
FEB 10 1937
NOV 27 1917
DEC 1 1917
DEC 15 1917
AUG 31 1920
AUG 30 1930
NOV 29 1932
MAR 3 1933
MAR 11 1935
OCT 25 1937
114038
D281
A7
UNIVERSITY C